

C. 64

par le chevalier Michel de Cubières
ami de Dorat.

xt, 4

ÉLOGE

DE CLAUDE-JOSEPH DORAT.

ÉLOGE
DE CLAUDE-JOSEPH DORAT,

SUIVI DE POÉSIES

QUI LUI SONT RELATIVES,

D'UNE

APOLOGIE DE COLARDEAU,

D'UN DIALOGUE INTITULÉ:

GILBERT ET UNE FURIE,

DE

LA VENGEANCE DE PLUTON,

OU SUITE DES MUSES RIVALES,

Ouvrage Dramatique en Vers & en Prose,

ET DE QUELQUES PIECES DÉTACHÉES.



A LA HAYE.

Et se trouve à PARIS,

Chez { GUEFFIER, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe.
Et COUTURIER fils, Libraire, Quai & près l'Eglise des Grands Augustins, au Coq. }

M. DCC. LXXXI.



LETTRE
A MADAME
LA COMTESSE DE B...

MADAME,

Vous avez payé à la mémoire de M. Dorat (*) un tribut de louanges d'autant plus eſtimable qu'il vous a été inſpiré par le ſentiment de ſa perte; comment ai-je oſé après cela analyſer froidement ce que votre

(*) Voyez l'*Épître à l'Ombre d'un Ami*, imprimée à la ſuite de cet Éloge & traduite en vers Italiens.

cœur avoit ſi bien apprécié ; comment ai-je oſé faire l'éloge d'un homme ſur la mort duquel vous aviez pour ainſi dire composé un hymne, & mêler la ſéchereſſe de mes jugemens à l'éloquence de votre douleur ? Vous l'avez voulu, Madame ; vous avez paru deſirer que je vous fiſſe connoître ma maniere de penſer ſur les Ouvrages d'un homme auquel vous croyez que ſon ſiecle n'a pas aſſez rendu juſtice : vos moindres deſirs ſont pour moi des loix ſacrées, & je vous ai obéi ſans que vous m'euſſiez rien ordonné.

Ne vous étonnez point de cet empire inconnu que vous avez toujours eu ſur moi ; il eſt l'effet naturel de

l'admiration que j'ai pour vos talens & de la vénération que m'inſpirent vos vertus. Où trouver une ame auſſi douce & auſſi bienfaiſante que la vôtre? Où trouver cette égalité de caractere qui n'appartient qu'à vous, & qui rend votre ſociété auſſi sûre qu'agréable? Où trouver autant d'imagination & de ſenſibilité que vous en avez mis dans les Lettres ſublimes de *Stéphanie* & dans l'*Aveugle par amour*; autant de graces & de légéreté qu'il y en a dans l'*Abailard ſuppoſé*; autant de fineſſe qu'on en découvre dans vos Poéſies fugitives? Où trouver ..... Mais où m'entraîne un enthouſiaſme qui ne paroîtra injuſte & déplacé qu'à vous ſeule?

Pardon, Madame; j'oublíois que la modeſtie eſt de toutes vos qualités celle qu'on apperçoit le plutôt en vous, & qu'elle m'impoſoit la loi de me taire ſur les autres : cette habitude que j'ai de louer ne doit point vous ſurprendre, c'eſt ſur-tout depuis que je vous connois que je l'ai contractée.

Je deſire que l'Éloge que je vous envoye vous plaiſe davantage que celui que j'allois faire de vous-même : je vous le livre avec tous ſes défauts; que n'eſt-il plus digne de celle à qui je l'offre & de celui que j'y célébre ! La forme de cet Ouvrage n'étant ni oratoire ni académique, j'aurois dû peut-être l'intituler *Mé-*

moires ou *Réfléxions ſur la vie & ſur les Ouvrages de M. Dorat ;* mais ce titre vous a plu moins que l'autre : c'étoit aſſez pour le rejetter. Il ne faut jamais prier les Graces de rendre compte de leur ſentiment, même dans les plus petites choſes, elles ne peuvent ſe tromper ; & le moyen de réuſſir toujours eſt d'être toujours de leur avis. Je ſuis bien fier que vous ayez été du mien ſur un article. Quoique j'aye travaillé ſeul à cet Éloge de M. Dorat, j'ai parlé au pluriel & non au ſingulier. En diſant *je* dans ces ſortes d'Ouvrages, on a l'air de s'aſſimiler quelquefois à la perſonne qu'on loue : le *nous* vous a paru plus modeſte ainſi qu'à moi ; &

je ne ſaurois l'être trop, ſur-tout dans cette occaſion : je vais juger des talens que je ne devois qu'admirer.

Je ſuis avec reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
Le Chevalier de ***.



ÉLOGE
DE
C. J. DORAT.

Au commencement de la guerre du Péloponese, plusieurs Athéniens furent tués à la bataille de Samos. Le personnage le plus illustre de la ville, si l'on en croit Thucidide, monta dans la Tribune aux Harangues ; & après avoir versé sur les corps de ses concitoyens le tribut passager de ses larmes, il répandit sur leur mémoire les fleurs plus durables de l'éloquence : ce personnage étoit Périclès. Il est le premier chez les anciens qui ait fait une Oraison Funebre. Il étoit si éloquent que lorsqu'il lui arrivoit d'être vaincu dans une lutte, il se relevoit fiérement, & conservant

toujours la contenance la plus aſſurée, il prouvoit aux ſpectateurs qu'on ne l'avoit point terraſſé. Entraînés par la force de ſes diſcours, pluſieurs s'en rapportoient plutôt à ce qu'ils entendoient qu'à ce qu'ils avoient vû. Nous ignorons ſi en louant les Athéniens, Périclès employa le talent qu'il poſſédoit ſi éminemment de perſuader le contraire de ce qui étoit; tout nous porte à le croire. Avons-nous le même droit que Périclès? Eh! qui pourroit en douter? Il louoit des hommes qui en mourant pour la Patrie ne firent que leur devoir, & nous allons louer un homme qui ſans ceſſer de faire le ſien auroit pu ſe diſpenſer de devenir célébre. Les Athéniens tués à la bataille de Samos n'étoient que les concitoyens de Périclès, & M. Dorat étoit notre ami. Toutefois l'exemple de Périclès ne ſera point une regle pour nous: en louant les Athéniens il eſt vraiſemblable qu'il leur attribua des vertus qu'ils n'avoient point, qu'il célébra peut-être des exploits qu'ils n'avoient point tentés, & qu'il fit paſſer pour un Achille tel d'entre eux qui n'étoit

qu'un Therſite ; en rendant compte des ouvrages de M. Dorat, nous pourrions, au moment d'une chûte, nous pourrions, comme Périclès, crier que nous ſommes encore debout ; nous pourrions d'un homme faire un dieu, faire un des premiers Poëtes d'un Poëte eſtimable, & d'un Auteur ingénieux, un homme de génie : perſonne n'oſeroit nous en blâmer. Mais pluſieurs raiſons nous empêchent de ſuivre cette marche. D'abord nous n'avons point, à beaucoup près, l'éloquence de Périclès; & quoique les habitans de Paris reſſemblent aſſez à ceux d'Athènes, nous doutons qu'ils vouluſſent s'en rapporter à nos paroles plutôt qu'à leurs yeux : nous craindrions qu'en cherchant à leur faire voir dans les ouvrages de M. Dorat des beautés qui n'y ſont pas, ils ne refuſaſſent de voir celles qui y ſont en effet. Enſuite nous croyons que les Éloges outrés déshonorent celui qui les reçoit & celui qui les donne : notre gloire nous eſt auſſi chere que celle de notre ami; & la ſienne, & la nôtre ne nous impoſent qu'une loi que nous ſuivrons,

celle d'être juftes. Il eft permis peut-être de taire la vérité; le Théologien, l'Orateur du Barreau, l'homme enfin qui parle en public, a peut-être le droit de la cacher; l'homme qui parle au public n'a point celui de ne point la dire.

Nous parlerons peu de ce qui fait tout le mérite de M. Dorat aux yeux de certaines gens, de fa naiffance. Elle étoit très-diftinguée; il avoit plus de trois cens ans de Nobleffe; c'eft ce qu'il nous a dit feulement lorfque nous le lui avons demandé; c'eft ce qu'on peut voir dans les titres de fa Famille, où fans doute les preuves en font confignées; c'eft ce que nous aurions cherché à prouver peut-être, fi M. Dorat n'avoit pas eu d'autre illuftration; mais nous faifons l'hiftoire de fa vie privée & littéraire, & non fa généalogie. Nous dirons feulement qu'il naquit à Paris le 31 Décembre 1734, & qu'il fut baptifé le même jour à la paroiffe S. Sulpice: nous ajouterons, que la Famille de M. Dorat eft originaire du Limoufin; que les ancêtres de notre Auteur ont occupé depuis François I. des places très-hono-

rables dans la Robe ; que l'on compte parmi eux, plusieurs Conseillers au Parlement, & quelques Maîtres des Comptes. On a dit dans le Journal Encyclopédique & dans le Mercure, que notre Auteur descendoit du fameux Jean Dorat, Professeur au College (*) Royal, on s'est trompé; il nous a dit encore bien des fois que cela n'étoit point; personne à cet égard n'étoit plus croyable que lui-même. Il n'a rien eu de commun avec ce Jean Dorat, pas même le talent; & nous serions bien fâchés qu'il eut partagé avec lui la gloire d'avoir inventé l'Anagramme. Nous ne dirons pas non plus qu'il fit ses études avec succès, qu'il remporta quelques prix à l'Université: Hercule, comme on sait, annonça dans les jeux de son enfance ce qu'il devoit être un jour; cette ressemblance n'est point la seule qui se trouve entre Hercule & les gens de lettres, il est bien peu de ces derniers qui comme l'autre n'ayent eu leur Euristhée.

Le premier ouvrage de M. Dorat fut une Ode sur le Malheur. C'est la divinité

(*) On l'a répété dans le Nécrologe.

que tous les gens de lettres devroient invoquer en entrant dans la carriére, puiſque c'eſt ſouvent la ſeule qui préſide à leurs travaux.

> Je lis les noms des Poëtes fameux,
> Où ſont les noms des Poëtes heureux?

C'eſt Greſſet qui a dit ces mots, & M. Dorat les auroit dits ſans doute avec plus de raiſon. Une Epître à la Princeſſe de Robeck, & d'autres piéces fugitives ſuivirent l'Ode ſur le Malheur. Ces jolis riens occupérent les cercles & y produiſirent un effet bien différent de celui que l'Auteur en attendoit. Il eſt dans la ſociété une foule d'oiſifs titrés qui, dignes de ces tems de barbarie où les nobles ne ſavoient pas lire & auroient rougi de le ſavoir, s'imaginent que les talens de l'eſprit déshonorent celui qui les cultive. Ces perſonnages, auſſi ridicules que vains, oublient que l'homme de génie eſt autant au-deſſus d'un Roi qu'ils ſont eux-mêmes au-deſſous de ce dernier; que Voltaire & eux ſont dans l'ordre moral, comme le fini & l'infini dans l'ordre Métaphyſique: ils ne ſavent pas que le ſage

feroit bien de les hair s'il n'étoit pas plus juste de les mépriser, & s'ils n'excitoient pas plus de pitié que de colere.

Depuis que nous cultivons les lettres & que nous nous honorons de les cultiver, ces Messieurs nous ont fait entendre que nos occupations nous faisoient le plus grand tort dans ce qu'ils appellent la bonne compagnie ; qu'il n'étoit pas décent qu'un homme bien né fut ce qu'ils appellent un Auteur : dénomination à laquelle ils attachent un sens aussi faux qu'à la premiere. Leurs représentations ne nous ont point corrigés. Dès-lors ils nous ont regardé comme un être nul, perdu pour la société, & rayé du nombre des vivans. Tout cela n'est que burlesque ; voici ce qui est vraiment criminel. Désespérant de nous convertir, ils ont cherché à nous nuire. Pour la premiere fois nous avons vu que l'orgueil produisoit des Fanatiques ainsi que la Religion ; que la sottise avoit ses enthousiastes comme la vérité ; & nous nous sommes trouvés dans une crise si inattendue & si singuliere, qu'avec moins de fermeté & de

courage nous aurions regardé ſans doute comme un vrai malheur d'être nés ce que nous ſommes.

M. Dorat fut, ainſi que nous, expoſé à cette biſarre perſécution. Certains importans, qui n'avoient pas même le mérite d'avoir lu ſes vers, mais qui ſavoient qu'il en faiſoit, oublierent que pour la naiſſance il étoit leur égal, que peut-être il valoit mieux qu'eux, & le reçurent avec des airs de protection dont il fut indigné, dont même il ſe plaignit pluſieurs fois, entr'autres dans le diſcours qui eſt en tête des *Fantaiſies*. Il perdit ſon pere étant encore aſſez jeune : il lui reſtoit une tante qui le chériſſoit tendrement, mais qui étoit Janſeniſte ; ce qui annonce qu'avec les préjugés du monde où elle vivoit, elle avoit encore ceux de ſa ſecte. Elle contraria ſon neveu autant que ſi elle ne l'eut point aimé ; mais comme les parens ſont un peu plus faciles à déſarmer que les ſots, le jeune homme ſans doute lui fit entendre raiſon ſur l'article de la Poéſie ; il n'y eut qu'un point ſur lequel elle fut inexorable. M. Dorat ſervoit

dans les Moufquetaires, cette tante le retira du corps malgré lui; & voici comme lui-même raconte la chofe.

....Paffons vite... Ciel! que j'en veux
A ma Janfenifte de Tante!
Emporté par mes premiers vœux,
Je méditois un vol heureux
Vers une gloire plus brillante:
Loin de me voir enforcelé
Par un talent toujours funefte,
Que n'ai-je encor la foubrevefte
Etle courfier gris-pommelé!
Héros, que Venus favorife
Et dont elle aime la valeur,
Parmi vous regnent la franchife,
La loyauté, la bonne humeur.
L'amitié, l'amour & l'honneur,
Du corps, je crois, font la devife.
Ma vieille Tante s'en moqua.
Après mainte & mainte neuvaine,
De par Quefnel on me damna
Comme Efcobar & Molina,
Et, qui pis eft, l'on m'ennuya.
Je me dépitois dans ma chaîne;
Je n'y tins point...Avecregrets
Je quittai l'école guerriere:
Adieu mes belliqueux projets,

Adieu la palme militaire
Et mes combats & mes ſuccès.
Force inviſible ! O providence !
Quels ſont tes décrêts abſolus !
Peut-être ſans Janſénius
J'euſſe été Maréchal de France.

Il y avoit alors à Paris un jeune homme d'une ſenſibilité d'autant plus vive que ſa complexion ſembloit plus délicate, ce jeune homme étoit Colardeau : il fut depuis l'intime ami de M. Dorat, & M. Dorat fut digne d'être le ſien. Ces deux Ecrivains, comme on ſait, avoient beaucoup de reſſemblances reſpectives avec Ovide & Tibulle : Dorat tenoit beaucoup du premier, & Colardeau imitoit le ſecond.

Leur amitié n'eſt point ce qui a mis le dernier trait à ces reſſemblances. Colardeau mourut avant Dorat, (*) comme

(*) Une reſſemblance plus frappante eſt celle du Poëte Gallus avec feu M. de Pézay. D'un peu bas, comme Gallus, M. de Pézay eſt parvenu aux grades militaires; comme Gallus il a compoſé des Poéſies tendres & galantes; ambitieux & ſenſible comme Gallus, il eſt mort de chagrin, dit-on, d'avoir perdu les faveurs de la Cour: ajoutez ſi vous

Tibulle

Tibulle étoit mort avant Ovide ; & Dorat composa une Élégie intéressante sur la mort de Colardeau, comme Ovide en avoit fait une sur celle de Tibulle. Colardeau, comme Tibulle, avoit le sentiment le plus exquis de l'harmonie ; plus de goût peut-être que d'imagination ; la touche la plus moëlleuse, la plus suave ; une mélancolie douce & la sensibilité la plus touchante. Lassé de poursuivre la représentation de sa Tragédie d'Astarbé, il donna une imitation de la belle lettre d'Héloïse à Abailard par Pope. Cette imitation eut le plus grand succès, & ce succès tourna la tête à tous les jeunes Poëtes ; comme aucun d'eux n'avoit le talent de Colardeau, aucun ne réussit autant que lui. M. Dorat fut entraîné comme les autres, mais il se distingua de la foule. Dorat, comme Ovide, avoit le coloris le plus brillant ; plus d'imagination peut-être

voulez à ces ressemblances que M. de Pézay a traduit les Poésies de ce même Gallus qui étoit l'ami de l'Ovide & du Tibulle des Latins, & que ce même M. de Pézay étoit fort lié avec l'Ovide & le Tibulle François.

que de goût; plus d'esprit que de sentiment: la faculté d'exprimer presque toujours sa pensée par une image, & la facilité la plus heureuse. Sa lettre de *Bernewelt à Truman*, eut quatre éditions en peu de tems. Il y a de très-beaux vers dans cette Héroïde; des Tableaux terribles, rendus avec énergie: l'Auteur a rempli le but qu'il devoit se proposer en traitant ce sujet. Après avoir lu son Ouvrage, on hait, on méprise Fanni, & l'on plaint Barnewelt. Un des beaux endroits est celui où Fanni employe un moyen victorieux quelquefois, lorsqu'une femme veut faire commettre un crime à son amant: nous allons le citer.

»....O cher Truman! peins-toi ton malheureux
»ami,
» Foudroyé par ces mots, respirant à demi;
» Cherchant en vain sa voix, dans les sanglots
» mourante;
» Renversé dans les bras de sa cruelle amante
» Qui joignoit la tendresse à ces instans d'horreur,
» Et les feux de l'amour à ceux de la fureur.....
» Peins-toi, si tu le peux, cette effrayante scène;
» Ce trouble, ces transports d'une femme inhu-
» maine:

» Ce lit, ce lit fatal d'une lampe éclairé,
» Et ce double poignard par Fanni préparé !
» Que te dirai-je enfin ? Attendri par ſes larmes,
» Echauffé par ſa rage, entraîné par ſes charmes,
» Ses menaces, ſes cris... je promis tout...
» ah ! Dieux !
» Fanni dans ces momens me force d'être heureux;
» Avant de l'égorger enyvre ſa victime;
» Et ſon dernier baiſer eſt le ſignal du crime. »

Voilà de ces traits qu'il eſt impoſſible à un Auteur dramatique de tranſporter ſur la ſcène, & qui, par le mélange du crime & de la volupté, font toujours de l'effet dans un autre Ouvrage. MM. de la Harpe & Blin-de-Saint-More, ont traité le même ſujet que M. Dorat, mais d'une autre maniere. Ils en ont fait chacun une Tragédie, & dans toutes deux il y a le même intérêt, mais non les mêmes beautés.

Encouragé par ce ſuccès M. Dorat donna d'autres Héroïdes qui toutes en eurent, plus ou moins ſelon que les ſujets en furent bien ou mal choiſis. Il avoit déjà fait répondre Abailard à Héloïſe, comme Abailard auroit répondu lui-même. Mais

quelle différence entre la ſituation de ces deux amans ! Héloïſe en écrivant étoit encore une femme, & en répondant Abailard n'étoit plus un homme. Suppoſé qu'il eut encore mérité ce nom, une amante qui ſe plaint, & une amante comme Héloïſe eſt toujours bien plus intéreſſante que ſon amant, quelque malheur qui lui ſoit arrivé. L'Héroïde de M. Dorat eſt bien écrite; il l'a ſouvent préſentée au public avec des changemens heureux, mais elle vint trop tard; Héloïſe avoit enlevé tous les ſuffrages; & pour cette fois ſeulement Tibulle l'emporta avec raiſon ſur Ovide.

M. Dorat fut plus heureux en faiſant écrire Valcour & Zeïla. C'eſt dans le Spectateur qu'il avoit puiſé le ſujet de leurs lettres. La même avanture d'Inkle & Yarico a fourni à M. de Chamfort l'idée de la *Jeune Indienne*. La piece de ce dernier eſt reſtée au Théâtre, & le méritoit. On lira toujours avec plaiſir les trois lettres de M. Dorat. Elles ſont écrites avec ſenſibilité, avec élégance; & dans la derniere,

c'eſt-à-dire dans celle que Valcour écrit à ſon pere, il y a des tableaux qui feroient de l'effet au Théâtre, quoiqu'ils ne reſſemblent point à ceux de la *Jeune Indienne.*

Les autres Héroïdes de M. Dorat ont toutes à-peu-près le même mérite du côté du ſtyle, quoique le ſujet de toutes ne ſoit pas également heureux. Voici le jugement qu'il porte lui-même de ces productions de ſa jeuneſſe. « Je les avois publiées avec » cette précipitation que la jeuneſſe met à » tout. C'eſt la ſaiſon de l'yvreſſe, de l'im- » prudence & des fautes ; c'eſt alors qu'on » préfere les écarts brillans de l'imagination, » à l'expreſſion ſimple d'un cœur profonde- » ment ému ; c'eſt alors qu'on ſacrifie, à la » recherche de quelques vers éblouiſſans, » cette liaiſon inſenſible d'idées, cet accord » de toutes les parties, cette chaleur réſul- » tant de l'enſemble ; enfin cette continuité » d'un ſtyle pur & vrai qui met le lecteur » dans l'illuſion & fait diſparoître l'effort de » l'Écrivain. » C'eſt à la tête des *Victimes de l'Amour* ou *Lettres de quelques amans célé-*

bres qu'il parle ainſi de ſes Héroïdes, & dans cette derniere édition il a corrigé une partie des fautes dont il s'accuſe.

Quelques gens de lettres ont prétendu que le genre de l'Héroïde n'étoit pas naturel, & qu'il falloit ſeulement le tolérer; d'autres que c'étoit une plaie réelle qui affligeoit la littérature, & qu'il falloit le proſcrire: nous prendrons un milieu entre ces deux excès. Le Préſident Nicole, dont l'avis étoit de quelque poids, regardoit les Héroïdes d'Ovide comme le plus bel ouvrage de ce Poëte. Cette admiration étoit exagérée; mais il eſt très-peu de ſavans qui n'en ayent fait le plus grand cas. Elles ont été traduites en France par Saint-Gelais, le Cardinal Duperron, Deſportes, Meziriac, Lingendes, Hédelin, &c. &c... & l'on n'admire point, & l'on ne traduit point les ouvrages qui ſont une plaie pour la littérature. Pourquoi d'ailleurs ce genre ne ſeroit-il pas naturel? Il nous ſemble qu'il l'eſt plus que tous les autres. Lorſqu'un amant eſt loin de ſa maîtreſſe, un époux de ſon épouſe, un fils de ſa mere,

quelle eſt la premiere idée qui doit venir aux uns & aux autres ? C'eſt ſans doute de s'écrire mutuellement. Ce genre a ſa ſource dans le beſoin impérieux que nous éprouvons tous de communiquer nos idées & nos ſentimens aux êtres dignes de les partager. Ce beſoin eſt de tous les tems & de tous les lieux. Les Héroïdes ne ſont donc pas un genre qu'il ne faille que tolérer ou qu'il faille proſcrire ; c'eſt comme tous les autres, un genre dont il ne faut point abuſer ; c'eſt un genre ſur-tout où il faut ſavoir s'arrêter. Et ne pourroit-on pas dire à preſque tous nos Auteurs d'Héroïdes, ce que M. de Voltaire écrivoit à M. Blin-de-Saint-More, au ſujet de *Gabrielle d'Eſtrées* ?

» Pour Gabrielle en ſon apoplexie,
» Aucuns diront qu'elle parle long-tems. »

Qu'on ne croye pas que M. Dorat ne fut jamais occupé que d'une ſorte de travail : ſon activité ne lui permettoit pas de s'attacher profondément à un ſeul ouvrage. L'excès de ſes forces peut-être l'obligeoit

à les diſperſer. Chaque jolie femme qui frappoit ſes yeux, chaque événement ſingulier, chaque homme remarquable par ſes talens ou par ſes vertus qui apparoiſſoit ſur la ſcène du monde ; la nouvelle du jour, l'hiſtoire de la veille, excitoient ſa verve tour à tour. Il entremêloit ſans ceſſe les myrthes & les cyprès, les lauriers & les roſes; il compoſoit en même-tems des Tragédies & des Madrigaux, un Poëme didactique & des Contes. En même-tems qu'il faiſoit écrire en longs vers alexandrins Barnewelt, Comminges, Abailard, &c., il écrivoit lui-même en petits vers à Voltaire, Helvetius, Hume, &c.; & ſur-tout à ſa maîtreſſe ou à celle qui devoit l'être. De-là naquirent *Les Fantaiſies*. Mais ce n'eſt pas encore le moment de parler de cet ouvrage. Comme M. Dorat a fait toute ſa vie des Poéſies fugitives, & que ſes dernieres ne ſont pas les moins jolies, c'eſt pour la fin de cet Éloge que nous en réſervons l'examen : nous allons paſſer aux Contes & aux Fables. Nous plaçons au nombre des premiers *l'Iſle Merveilleuſe*, *les Tourterelles*

de Zelmis, *Selim & Selima*, que M. Dorat a quelquefois intitulés Poëmes & qui ne ſont, à ce qu'il nous ſemble, que des Contes, d'une plus longue étendue ou plus développés que ceux de la Fontaine.

Quand ces différentes productions & ſes Fables parurent, on lui cita, comme on avoit déjà fait à Richer, à la Motte, à Grécourt, à Vergier, à Sénecé & à mille autres, l'éternel modele dans les deux genres, l'admirable, le divin, & ſur-tout *l'inimitable* la Fontaine. On crut qu'il avoit voulu *l'imiter*; & d'après cela bien des gens le condamnerent ſans l'avoir lu. On ne le jugea point, on le proſcrivit : méthode ordinaire du fanatiſme de littérature, & de tous les fanatiſmes. On oublia qu'il n'avoit jamais eu l'intention d'égaler ſon modele ; on oublia ces vers modeſtes qu'il avoit mis à la tête de ſes Contes dans une invocation à la Fontaine :

» Comme toi j'ai bien du loiſir,
» Comme toi j'aime le plaiſir ;
» Et là finit la reſſemblance.
» Prête-moi tes moindres pinceaux;

» Que de loin je ſuive tes traces :
» Je n'aſpire point à tes graces,
» Trop heureux d'avoir tes défauts. »

On oublia que chaque genre a ſes loix générales auxquelles il faut s'aſſervir, & chaque Auteur ſes graces particulieres qu'il ne faut point rejetter; qu'ainſi il n'eſt point de ſujet qu'on ne puiſſe traiter de pluſieurs manieres, toutes également eſtimables. On oublia que cette intolérance en littérature eſt meurtriere & deſtructive; que cette admiration excluſive pour un homme qui a excellé dans un art quelconque empêche un autre homme d'y exceller à ſon tour; que s'il falloit briſer toutes les ſtatues de Jupiter qu'on a faites depuis Phidias, on briſeroit bien des chef-d'œuvres; que s'il falloit brûler toutes les Tragédies parce que toutes ne reſſemblent pas à la plus belle de Racine, on brûleroit bien de bonnes Tragédies. On oublia enfin qu'on étoit injuſte, terme où conduiſent toujours l'intolérance & la paſſion. Quant à nous, dont l'ame a toujours été

fermée à l'une & à l'autre, quant à nous qui avons lu & jugé de ſang froid les Contes de M. Dorat, voici ce que nous avons vu, & ce que tout le monde auroit pu voir comme nous. Il nous a ſemblé qu'au deſſous de la Fontaine il étoit pluſieurs places honorables, & que M. Dorat occupoit une des premieres. Il nous a ſemblé que le conte d'*Alphonſe*, étoit un petit chef-d'œuvre; non dans le genre de la Fontaine, mais dans celui de M. Dorat: cet ouvrage eſt plein de volupté, de fineſſe, de graces dans les détails, de ſituations plaiſantes, & même comiques. Celui de *Combabus* nous a fait auſſi grand plaiſir. C'eſt un ouvrage de Chaulieu, en proſe & en vers, intitulé *la Perfection d'Amour*, qui a fourni à M. Dorat l'idée de *l'Iſle Merveilleuſe* ou *Irſa & Marſis*. L'ouvrage de Chaulieu eſt charmant; M. Dorat n'a pas embelli ce fonds comme beaucoup d'autres, parce qu'il n'eſt gueres poſſible d'embellir Chaulieu; mais il nous ſemble qu'il l'a enrichi de tous les atours de la Poéſie & même de l'imagination. L'épiſode

de l'Amour qui va consulter le Destin dans son Temple, la description de ce Temple ne sont pas dans l'ouvrage de Chaulieu; & il nous a semblé qu'ils produisoient un effet très-agréable dans celui de M. Dorat. Ces Contes de M. Dorat & quelques autres, tels que *les Dévirgineurs*, *les Cerises*, &c. ont paru trop libres. Ils le sont en effet. Mais il nous a semblé qu'il y avoit de la différence entre être libre & être obscène. M. Dorat a dit quelque part *que l'obsénité ne devoit jamais souiller la plume d'un galant homme* : jamais il ne s'est écarté de ce principe. Il nous a semblé qu'on ne pouvoit pas en dire autant de tous les Conteurs. Enfin, quoiqu'il n'y ait aucune ressemblance entre la Fontaine & Dorat, ne pourroit-on pas toutefois risquer le paralelle suivant. La Muse de la Fontaine, (nous parlons de ses Contes) est toujours belle de sa nudité; celle de M. Dorat est embellie par sa parure: celle-là se couronne sans prétention des fleurs qu'elle rencontre sous ses pas; celle-ci des Diamans qu'elle trouve toujours sous sa main: l'une est

une nymphe de Village; l'autre une coquette de Cour. Quel a été d'ailleurs le but de M. Dorat en faisant des Contes? Il nous l'apprend lui-même dans des réflexions sur ce genre de littérature. » C'est chez le peu» ple, (dit-il,) que la Fontaine a pris les prin» cipaux traits de ses tableaux; il a peint, si » l'on peut le dire, la nature Bourgeoise. Ce » qu'on appelle la bonne Compagnie est, » comme les autres ordres de citoyens, » fertile en intrigues amoureuses, en avan» tures plaisantes, en caractères dignes du » Conte. Pourquoi nos Marquis, nos Barons » & tous nos Élégans titrés, ne remplace» roient-ils pas les paysans, les valets & les » muletiers, personnages si distingués dans » la Fontaine? Pourquoi à la place de Ca» taut, de Perette & de Madelon, ne pein» droit-on pas nos jolies Femmes »? Voilà donc les personnages que M. Dorat a voulu peindre, *des Barons*, *des Marquis*, *des Élégans titrés*. Nous ne l'en blâmons point: toutefois nous ferons une observation qui paroît ici trouver sa place.

Des muletiers, des servantes de caba-

ret, des moines, ne ſont pas trop bonne compagnie, il eſt vrai ; mais tous ces gens-là ſont des hommes ; tous ont leur allure, leurs paſſions, leur caractère. Croire qu'il ne ſont pas dignes d'être peints, c'eſt reſſerrer la ſphère d'un art; c'eſt donner des entraves au génie & des chaînes à ſoi-même. Il nous ſemble que le Poëte Philoſophe ne trouve qu'une choſe indigne de ſes pinceaux, le vice; & que ſi quelquefois il lui arrive de le peindre ce n'eſt que pour le faire hair. M. Dorat a ſuivi pour ſes piéces de théâtre les mêmes principes que pour ſes Contes : il n'a gueres mis ſur la ſcène que *des Barons, des Marquis, des Élégans titrés.* D'après cela il nous ſemble qu'il eſt à la Fontaine pour le Conte, ce qu'il eſt à Moliére pour la Comédie ; & il nous ſemble encore que cette double aſſertion n'a pas beſoin d'être prouvée.

Quant aux Fables, ſi l'on condamna M. Dorat parce qu'on crut qu'il avoit voulu imiter la Fontaine, on eut encore moins de raiſon que pour ſes Contes. Voici quelle fut ſon intention, il nous

l'apprend lui-même dans sa préface. » La » Fable, (dit-il,) est une Bergere qui cueille » en rêvant les fleurs qu'elle rencontre, & » qui ne songe pas même à s'en parer. Je » fais ma Satyre, mais n'importe. J'ai peut-» être envisagé l'Apologue sous un point de » vue qui ne demande pas tout-à-fait les » mêmes dispositions. Nous vivons dans un » siecle où tous les ridicules ont leur sauve-» garde, & presque tous les vices de puis-» santes autorités. Chaque Société particu-» liere est infectée de prétentions qu'on ne » peut choquer sans craindre un souleve-» ment : la Satyre déclarée produiroit cet » effet. Dans la corruption générale le Phi-» losophe le plus courageux doit respecter » les bienséances qui la masquent ; voilà ce » que fait la Fable ; elle est, selon moi, la » Satyre mitigée. »

Les prétentions de chaque Société ; les vices, les ridicules du siecle, voilà ce qu'il a voulu peindre ; il regardoit la Fable comme une Satyre mitigée. On pourroit conclure de-là que la Fontaine a écrit pour toutes les nations, & que M. Dorat n'a

écrit que pour la ſienne. C'eſt ſur-tout les ridicules littéraires qu'il a voulu déſigner. *L'Autruche*, *l'Audience des Oiſeaux*, *le Sylphe & le Pygmée*, *les Oiſeaux de proie* en ſont la preuve. D'autres, telles que *l'Aiglonne & les Paons*, *les Voyages de Jupiter*, lui ont été ſuggérées par les circonſtances. Quoiqu'il en ſoit cette production ne peut que faire honneur à ſon eſprit, & ajouter un fleuron de plus à ſa couronne. Nous avons compté ſoixante-dix Fabuliſtes depuis la Fontaine, ſans ceux que nous ne connoiſſons pas : tous reſſemblent plus ou moins au bon-homme. Si M. Dorat a un mérite, c'eſt de ne pas lui reſſembler du tout. Le caractere diſtinctif de la Fontaine eſt la naïveté ; celui de Dorat eſt une gaité fine, & quelquefois maligne : chez la Fontaine on rit de ſurpriſe, & ſans trop ſavoir pourquoi : chez l'autre on rit de malice, & on le ſait. Le coloris de Dorat eſt en général plus brillant, plus riche de poéſie que celui de la Mothe, de Richer, de Peſſelier, &c. &c. Si ces derniers ont des avan-

tages qui ne ſe trouvent pas chez-lui, ne peut-on pas dire qu'il a celui de s'être ouvert une route nouvelle. Quoiqu'il ne reſſemble pas toujours à la Fontaine, il ne faut pas croire qu'il n'ait jamais des traits naifs ; les vers ſuivans prouvent le contraire :

. . . . Dieu plein de bonté !
A qui les pigeons obéiſſent,

dit une Colombe en cherchant à conſoler ſes petits. *A qui les pigeons obéiſſent* eſt du genre de la Fontaine. Dans le *Renard* & les *jeunes Lapins*, un de ceux-ci, en voyant l'air doux, benin & tranquille du Renard, dit à l'un de ſes camarades,

Comme il eſt tendre alors qu'il nous regarde !
Il a l'air d'aimer les Lapins.

Il a l'air d'aimer les Lapins eſt charmant & n'a pas beſoin de commentaire. Un ouvrage ſupérieur à ceux-là pour l'enſemble, & le meilleur peut-être de M. Dorat dans ce genre, eſt celui que nous allons citer.

LE SECRET DE L'ÉDUCATION.

Une tante, une mere, une bonne est suspecte.
La jeunesse est toujours prompte à s'effaroucher;
Pour la mener au but, il faut le lui cacher:
La leçon instruit mieux quand elle est indirecte.
Prouvons. Avec sa tante une niece habitoit.
La niece avoit seize ans, beaux yeux, joli corsage
Et déjà même on la citoit
Pour la Psyché du voisinage.
Mais avec les attraits qui parent le bel âge
Elle en avoit tous les défauts:
Elle couroit, alloit, parloit mal-à-propos,
Se coëffoit à triple étage
Et détestoit les plus légers travaux;
Aussi pas un amant n'y fixoit son hommage:
Les épouseurs sur-tout se tenoient clos;
Joignez à cette humeur volage & peu flexible,
La curiosité la plus incorrigible;
Elle vouloit tout voir, tout épier:
Personne ne savoit mieux qu'elle
Et l'historiette nouvelle
Et la chronique du quartier.
Son intelligente tutrice,
Quoique cherchant à la flater,
Reconnut en elle ce vice
Et résolut d'en profiter.
Dans une chambre solitaire,

Un jour elle s'enferme & fait ſonner ſes clefs.
Les deſirs curieux à ce bruit éveillés,
La belle de troter, comme à ſon ordinaire,
Se ſuſpendant ſur la pointe des pieds.
La voilà qui s'attache au trou de la ſerrure:
Elle contraint ſes moindres mouvemens;
L'oreille eſt aux aguets, les yeux ſont plus ardens,
Et d'un voile qui vole on maudit le murmure.
Que voit-on? la tante à genoux
Et s'écriant, d'un ton ſenſible & doux:
Toi, qui changes les cœurs, Dieu! permets que ma niece
Agiſſe ſi bien déſormais
Qu'elle mérite la tendreſſe
De ce mortel charmant qui l'aime avec excès;
Se cache par délicateſſe,
Et m'a fait ſigner la promeſſe
De ſeconder ſes vœux ſecrets.
Se doutant bien qu'elle étoit écoûtée,
Elle pourſuit: ô Ciel! dans tous les tems,
Puiſſe-t-elle ſe voir chérie & reſpectée!
Qu'elle ſoit mere un jour de vertueux enfans;
Et que ſon jeune époux dans un nœud légitime,
Goûtant les charmes du retour,
Affermiſſe encor par l'eſtime
Les tendres chaînes de l'amour!....
Sa Pupille ſe trouble, & jure d'être ſage
De tranſports inconnus ſon cœur eſt agité

Des pleurs innondent ſon viſage :
Elle fuit. Le coup eſt porté.
De ſes cheveux adieu tout l'édifice :
Une coëffe modeſte en cache la beauté ;
Son tour-de-gorge eſt remonté ,
Elle plaira ſans artifice.
Plus ſimple elle en a plus d'appas.
Déjà la réforme eſt ſentie ,
Notre nouvelle convertie
Fait rêver les plus délicats :
Puis les Adorateurs d'accourir ſur ſes pas ,
Aujourd'hui quinze , demain trente ;
Et la niece bientôt, grace à ſon changement ,
Voit ſe réaliſer l'amant
Qu'avoit imaginé la tante.
Ma Fable enferme plus d'un ſens ,
Vous qui conduiſez la jeuneſſe ,
N'employez pas les moyens violens.
La douceur eſt ſouvent l'arme de la ſageſſe.
Un mot encor : cultiver des talens ,
Diriger des vertus , c'eſt l'art des plus novices ,
Et les Inſtituteurs ſavans
Corrigent leur éleve en dirigeant ſes vices.

Que de graces ! que d'intérêt dans ce Conte ou cette Fable ! on ne peut le lire ſans l'attendriſſement le plus doux & la ſurpriſe la plus agréable. Quand on ſe peint

cette bonne tante à genoux, formant des vœux pour sa niece, promettant de la marier à un amant qui n'existe point, cette fraude pieuse touche, émeut, & les larmes sont prêtes à couler; en écrivant ces mots les nôtres humectent nos paupiéres, & nous ne sommes plus surpris qu'on ait trouvé assez justes ces vers du portrait de notre ami. (*)

Sur les pas du bon la Fontaine,
Avec grace toujours, & non sans quelque peine,
Il cueillit encor quelques fleurs.

Quand les *Baisers* parurent, on fit les mêmes reproches à M. Dorat, mais avec moins de justice que jamais. Si jusqu'alors M. Dorat avoit paru au dessous de ses maîtres dans les différens genres qu'il avoit traités, il nous semble que dans les *Baisers* il a surpassé son modele. Nous allons mettre le lecteur à portée d'en juger. Voici d'abord le Baiser de Jean Second:

(*) Voyez le *portrait de Dorat* à la suite de cet Éloge.

Cùm Venus Afcanium fuper alta Cythera tuliffet,
Sopitum teneris impofuit violis :
Albarum nimbos circumfuditque rofarum,
Et totum liquido fparfit odore locum.
Mox veteres animo revocavit Adonidis ignes,
Natus & irrepfit ima per offa calor.
O quoties voluit circumdare colla Nepotis!
O quoties dixit : tàlis Adonis erat !
Sed placidam pueri metuens turbare quietem,
Fixit vicinis bafia mille rofis.
Ecce calent illæ Cupidæque per ora Diones
Aura, fuffuranti flamine lenta fubit.
Quotque rofas tetigit tot bafia nata repentè
Gaudia reddebant multiplicata Deæ.
At Cytherea natans niveis per nubila Cycnis
Totius terræ cæpit obire globum :
Triptolemique modo fæcundis ofcula glebis
Sparfit & ignotos ter dedit ore fonos.
Indè feges felix nata eft mortalibus ægris
Inde Médela meis unica nata malis.
Salvete æternùm miferæ moderamina flammæ,
Humida de gelidis bafia nata rofis.
En ego fum, veftri quo vate canentur honores,
Nota Medufæi dùm juga montis erunt.
Et memor Æneadum, ftirpifque difertus amatæ,
Mollia Romulidum verba loquetur amor.

Voici l'imitation de Dorat :

Un jour la belle Dionée,
Dans un de ces bosquets qui couronnent Paphos,
Fit enlever le fils d'Enée.
Tandis que le sommeil lui versoit des pavots,
Elle-même sema de fraiches violettes
Le gazon embaumé qui lui servoit de lit.
Près d'Ascagne étendue en ces sombres retraites
Vénus le voit dormir & Venus s'attendrit.

La Déesse alors se rappelle
Du Berger qu'elle aima les jours trop-tôt finis,
Il revit pour moi, disoit-elle :
C'est ainsi qu'il dormoit : tel fut mon Adonis.

Elle sent à ce nom errer de veine en veine
Ce feu dont le progrès augmente ses appas :
Combien de fois ne voulut-elle pas,
S'élançant à demi, ne respirant qu'à peine,
Au cou d'Ascagne entrelasser ses bras !...
Le desir naît sur ses levres ardentes....
Mais craignant de troubler ce paisible sommeil
Elle se laisse aller sur des roses naissantes
Qui, graces à Venus, verront plus d'un Soleil.
Leur parfum la séduit & leur fraicheur l'attire :
Au gré d'un caprice charmant
Elle y porte la main, avec feu les respire ;
En humecte sa bouche & croit dans son délire,
Ne baisant que des fleurs, carresser son amant....
Vous eussiez vu les roses enflammées

Sous les careſſes de Cypris
Epanouir leurs feuilles animées :
C'eſt de-là que leur vient leur tendre coloris.
Autant de baiſers que de roſes,
Rivale des zéphirs légers
Vénus en donne tant de ſes levres mi-cloſes
Que les roſes bientôt vont manquer aux baiſers.
Sa moiſſon faite elle s'envole :
Ses cygnes éclatans l'emportent dans les airs
En longs ſillons d'azur devant elle entr'ouverts ;
Elle impoſe ſilence aux fiers enfans d'Eole,
Et les beaux jours naiſſent pour l'univers.
Du haut des Cieux, que ſon haleine épure,
Où ſon char d'or lui trace un lumineux chemin,
Vénus ſourit, & le front plus ſerein,
Va ſemant les baiſers ſur toute la nature :
Elle en émaille la verdure,
Colore les épis, teint le duvet des fleurs ;
Elle en couvre les bois, les prez, la grotte obſcure,
Et répand ſous les eaux leurs ſubtiles ardeurs.

Depuis ce jour tout brûle & s'unit & s'enlace.
Le bouton d'un beau ſein eſt éclos du baiſer :
Une roſe y fleurit pour y marquer ſa trace ;
Fier de l'avoir fait naître, il aime à s'y fixer.

Il n'eſt gueres poſſible d'imiter mieux des vers Latins. Ceux de Jean Second

ſont doux, harmonieux & brillans : ceux de M. Dorat ont les mêmes qualités. Mais pourquoi s'eſt-il exercé ſur un ſi mauvais modele ? Si l'expreſſion de Jean Second eſt toujours aſſez pure, ſa penſée eſt ſouvent fauſſe ; ſes tours ſont maniérés; il prend la mignardiſe des diminutifs pour la tendreſſe des ſentimens ; il n'approfondit gueres ceux-ci, & abuſe des autres : ſon imagination d'ailleurs n'eſt point dirigée par le goût, & ſes fictions ſont quelquefois hors de la nature. On vient d'en voir un exemple dans la piece que nous avons citée. » Vénus fait porter Aſcagne endormi dans » un boſquet de Paphos ; c'eſt ſur un lit de » fleurs qu'elle fait dépoſer ce précieux » fardeau. Aſcagne reſſemble à Adonis : » elle le contemple & croit revoir ce der- » nier. Son amour renaît tout-à-coup ; elle » eſt mille fois tentée d'embraſſer Aſcagne ; » elle craint de le réveiller, & dans cette » crainte elle fixe ſa bouche ſur les fleurs » voiſines & les couvre de baiſers. » Juſques-là tout eſt bien. Mais qu'enſuite du haut de ſon char Vénus ſeme des baiſers

ſur toute la nature ; voilà une image outrée ; voilà ce qu'on ne conçoit pas ; & cependant voilà ce qu'on trouve dans Jean Second.

> Triptolemique modo fæcundis oſcula glebis
> Sparſit, &c. &c.

Un vers de ſentiment vaut mieux que tous ces traits de bel eſprit, & une Élégie de Tibulle eſt préférable à tous les baiſers de Jean Second : mais voici une citation qui prouvera encore mieux la ſupériorité de M. Dorat.

BAISER DE JEAN SECOND.

Quid vultus removetis hinc pudicos,
Matronæque, puellulæque caſtæ?
Nulla hîc furta Deûm jocoſa canto,
Montroſaſve libidinum figuras,
Nulla hîc carmina mentulata : nulla
Quæ non diſcipulos ad integellos
Hirſutus legat in ſcholâ magiſter.
Inermes cano baſiationes
Caſtus Aonii chori ſacerdos :
Sed vultus adhibent modo hùc protervos
Matronæque, puellulæque caſtæ,

Ignari quia fortè mentulatum
Verbum diximus, evolante voce :
Ite hinc, ite procul, molesta turba,
Matronæque puellulæque turpes.
Quantò castior est Neæra nostra,
Quæ certè sine mentula libellum
Mavult, quàm sine mentula poëtam ?

IMITATION DE M. DORAT.

Pourquoi donc, matrones austères
Vous alarmer de mes accens ?
Vous, jeunes filles trop sévères,
Pourquoi redoutez-vous mes chants ?
Ai-je peint les enlévemens,
Des passions les noirs ravages
Et ces impétueux orages
Qui naissent au cœur des amans ?
Je célèbre des jeux paisibles,
Qu'en vain on semble mépriser,
Les vrais biens des ames sensibles,
Les doux mystères du baiser.
Ma plume, rapide & naïve,
Ecrit ce qu'on sent en aimant.
L'image n'est jamais lascive,
Quand elle exprime un sentiment.
Mais quelle rougeur imprévue !
Quoi ! vous blâmez ces doux loisirs,

Et n'oſez repoſer la vue
Sur le tableau de nos plaiſirs!...
Profanes, que l'Amour offenſe,
Qu'effarouche la volupté,
La pudeur a ſa fauſſeté,
Et le baiſer ſon innocence.
Ah ! fuyez, fuyez loin de nous;
N'approchez point de ma maîtreſſe :
Dans ſes bras quand Thaïs me preſſe,
Et, par les tranſports les plus doux,
Me communique ſon ivreſſe,
Thaïs eſt plus chaſte que vous.
Ce zèle où votre cœur ſe livre,
N'eſt que le maſque du moment :
Ce que vous fuyez dans un livre,
Vous le cherchez dans un amant.

Les deux derniers vers de Jean ſecond ſont aſſurement très - obſcènes : ceux de Dorat ſont chaſtes & fins. Il faut encore remercier ce dernier des deux ſuivans, qui ne ſont pas dans l'original & qui ſont charmans :

La pudeur a ſa fauſſeté,
Et le baiſer ſon innocence.

Ces différentes citations prouvent aſſez que M. Dorat, en imitant les baiſers de

Jean ſecond les a embellis, qu'il en a les beautés & non les défauts. Voici pourtant ce qui nous arriva un jour au ſujet des *Baiſers François.* Il nous arriva d'en dire du bien devant de prétendus connoiſſeurs qui ſoudain nous demanderent ſi nous avions lu les *Baiſers Latins* : nous aſſurâmes que non. Ces Meſſieurs, profitant de notre aveu, s'écrierent, avec cette morgue pédanteſque qui les caractériſe, *ah ! quelle différence ! Que Dorat eſt loin de Jean Second !* Nous le crûmes. Bientôt le hazard fit tomber entre nos mains les fameux Baiſers que nous ne connaiſſions pas. En les liſant nous vîmes qu'on nous avoit trompés. Nous avions trouvé un peu injuſtes les Cenſeurs qui avoient immolé Dorat à leur admiration pour la Fontaine, nous trouvâmes un peu ignorans ou un peu faux ceux qui préféroient Jean ſecond à Dorat. Cependant après quelques réflexions ces procédés nous ſurprirent moins, ſans ceſſer de nous indigner. Nous nous reſſouvînmes que pour faire tomber des productions vraiment eſtimables, les méchans ou les

ſots avoient l'habitude de leur oppoſer ſans ceſſe quelque chef-d'œure de convention ; que celui-ci étoit prôné, élevé juſqu'aux nuës ; que les autres étoient déchirés, rabaiſſés avec acharnement. Et s'il s'étoit agi d'un ouvrage de plus grande importance, nous nous ſerions rappelés encore l'hiſtoire des deux fameuſes Tragédies de Phédre, dont la meilleure, grace aux maneges dont nous parlons, tomba ; & dont la plus mauvaiſe réuſſit. Des Cenſeurs de meilleure foi nous diront peut-être qu'il ne faut pas tant comparer Dorat à Jean Second ; que ſouvent le premier a imité l'autre d'une maniere ſi libre qu'à peine trouve-t-on entre-eux quelque rapport. Nous répondrons à cela que Jean Second eſt un de ces Auteurs qu'il eſt *moins difficile d'égaler que de traduire ;* que M. Dorat a bien fait de l'imiter ſeulement : nous ajouterons que ce mot eſt de M. Dorat lui-même, & qu'il eſt plein de raiſon & de fineſſe.

Les Baiſers ſont précédés d'un Poëme intitulé *le Mois de Mai*, Poëme charmant,

Poëme où l'Auteur a fondu avec goût une partie du *Pervigilium Veneris*, & où l'on trouve tour-à-tour de beaux vers de description & de sentiment.

Les Lettres d'une Chanoinesse sont encore une imitation. Pourquoi M. Dorat s'est-il appuyé si souvent sur un modele, lorsqu'il étoit fait pour en servir lui-même? Il est de vieilles statues faites d'après l'antique, que l'on gâteroit peut-être en leur appliquant une draperie. M. Dorat n'a point gâté les charmantes *Lettres Portugaises* en les révétissant des atours de la Poésie, mais il les a embellies en pure perte. J. J. Rousseau croyoit que les Lettres Portugaises étoient l'ouvrage d'un homme. M. Dorat pensoit que l'ouvrage étoit Portugais, mais qu'il avoit été traduit en notre langue. Quant à nous, qui n'aimons point à nous créer des difficultés sans raisons, nous croyons tout bonnement que l'ouvrage est français, (*) & qu'il a

(*) Ces Lettres ont été réellement écrites au Chevalier de Chamilli, frere du Maréchal de Chamilli, qui étoit, il y a environ soixante ans, Gouverneur du pays d'Aunis. Nous

été réellement composé en français par une femme : cet avis est celui des Portugais eux-mêmes, plus intéressés que nous à ne point l'adopter. Et pourquoi ne croirions-nous pas qu'une femme a écrit ces Lettres pleines de passion & de délicatesse ? Les femmes savent mieux aimer que nous ; elles doivent par conséquent savoir mieux exprimer l'amour. Quelque chose dans ce genre devroit-il nous étonner de leur part : d'où vient cette surprise ? De notre orgueuil sans doute. Mais parce qu'une vérité humilie, faut-il forger un systême qui révolte ? Et faut-il être injuste parce qu'on n'est pas convaincu ? *Les Lettres Portugaises*, nous dira-t-on, parmi beaucoup de traits de sentiment, offrent quelquefois une métaphysique entortillée, obscure ; des pensées fausses, des tournures maniérées, des expressions triviales. Oui sans doute, on trouve tous ces défauts dans les *Lettres Portugaises* ; ces défauts y sont mêlés à de grandes beautés, &

tenons cette Anecdote d'une personne parfaitement instruite.

voilà

voilà pourquoi l'ouvrage est d'une femme. Quand on aime & qu'on écrit à son amant, songe-t-on à polir son style? Les négligences qu'on reproche à cet ouvrage sont précisément ce qui en fait le charme; il n'y auroit plus de naturel sans elles, plus d'illusion pour le lecteur : l'art perceroit; & si elles étoient mieux écrites, c'est alors que nous les croirions d'un homme. En imitant les *Lettres Portugaises*, M. Dorat a eu le projet de faire disparoître ces négligences. A-t-il bien ou mal fait? Il est des défauts respectables dans les productions de l'esprit; mais a-t-on toujours raison de les respecter? Nous ne déciderons point la question. Nous répéterons seulement que M. Dorat a embelli les *Lettres Portugaises*, puisqu'il en a ôté les taches nombreuses: les suffrages du connoisseur sensible seront pour les vers de M. Dorat, & les larmes du lecteur passionné pour la prose de la Chanoinesse.

Nous parlerons peu du Poëme *de la Déclamation*: quoique ce soit l'ouvrage de M. Dorat qu'on a le plus attaqué, nous

croyons que c'eſt celui de tous qui a le moins beſoin d'être défendu. C'eſt ſon plus beau titre à la gloire & aux ſuffrages de la poſtérité; c'eſt ſur cette baſe immortelle qu'eſt appuyée la réputation de M. Dorat, & le tems ne fera que l'affermir, ainſi que ces vieux édifices qui repoſent ſur de vaſtes fondemens (*).

Lorſque *la Henriade* parut, on convint que la Nation avoit enfin ſon Poëme épique. Ne pourroit-on pas dire, avec autant de raiſon peut-être, que ce ſiecle n'a eu un beau Poëme didactique que du moment que la *déclamation théatrale* a été miſe au

(*) Lorſque M. Dorat donna cet ouvrage tel qu'il eſt, on dut être étonné des reſſources de ſon imagination, & que dans le chant de la danſe, par exemple, il traitat en vers de cet art mieux que Marcel n'en auroit parlé, ce qui prouve, comme l'a dit M. le Mierre dans ſa préface du Poëme de la Peinture, que les principes fondamentaux des arts ſont innés & que ce ne ſont que les détails qu'on apprend. Le Poëte d'ailleurs étant le ſinonime d'inſpiré, il devine ce qu'il ignore, & c'eſt pour cela qu'on le nomme *Vatés*, ainſi le talent & le ſentiment tiennent lieu de pratique & même de théorie. M. Dorat & M. le Mierre en ont donné chacun une preuve non équivoque.

jour? *J'ai déja lu votre charmant Poëme ſur la déclamation*, dit M. de Voltaire à ſon Auteur dans une lettre & dans un tems où il n'avoit pas trop envie de le flater; *il eſt plein de vers heureux & de peintures vraies.* Nous nous garderons bien d'analyſer ce qui a été ſi bien jugé. Nous ajouterons ſeulement que ce n'eſt pas ainſi qu'en a jugé un Cenſeur un peu partial de Voltaire lui-même & de Dorat; mais ſes arrêts ne peuvent pas avoir beaucoup de poids: les vers ſuivans feront connoître la maniere de ce Monſieur, quand il critique ſoit la Henriade, ſoit le Poëme de la Déclamation

(*) Dans ſes jugemens, vrais ou faux,
Il ſabre, mutile, eſtropie;
Prend pour fureter les défauts
Un verre qui les multiplie:
Le bien il le tait à propos,
Ou très-volontiers il l'oublie.

Pluſieurs Gens de lettres ont dit que les Romans de M. Dorat avoient eu du ſuc-

(*) Vers de Dorat, tirés de *ma Philoſophie.*

cès, mais peu en ont donné la raiſon : il eſt aiſé de l'appercevoir. Les Romans de M. Dorat ont réuſſi parce que l'intérêt y naît toujours d'une action ſimple, peu chargée d'événemens, & développée ſans trop d'étendue ; parce qu'il n'y a point d'avantures trop merveilleuſes, de longs épiſodes étrangers au ſujet principal ; parce que les caracteres en ſont bien prononcés, qu'ils forment le plus ſouvent entr'eux un contraſte piquant, qu'ils ſont ſoutenus juſqu'à la fin ; qu'enfin ces productions ſont une peinture vraie de la ſociété. Le ſtyle en eſt touchant, paſſionné dans les lettres de *Verſenay* ; noble & ſage dans celles du *Baron* ; ingénieux, leger & plaiſant dans celles de Madame *d'Ercy* & du *Marquis* ; ſimple & vrai dans celles de Madame *de Sénanges*. Nous ne parlons que des *Sacrifices de l'Amour* ; mais ce jugement peut s'appliquer auſſi au ſtyle des (*) *Malheurs*

(*) Ce dernier Roman a un avantage ſur l'autre, il y a plus de mouvement ; l'action, ſans être compliquée, nous en a paru plus vive ; il y a ſur-tout un Duc qui rappelle la ſcélérateſſe aimable du Comte de Grammont & qu'on pourroit appeller le Lovelace François.

de l'Inconſtance. Ce qui nous a ſur-tout étonnés dans ces deux Romans, ce ſont quelques lettres de femme : ſi nous n'avions pas connu la flexibilité extrême du génie de M. Dorat, nous ne croirions jamais qu'une femme ne les eut pas compoſées. Nous allons en citer un exemple, pour mettre les lecteurs à portée de partager ou d'expliquer nos doutes ; il eſt pris des *Sacrifices de l'Amour*, tome premier, Lettre 37 : c'eſt Madame *Dercy* qui parle.

« . . . .

» . . . . Au reſte voici l'Hiſtoire de mon
» voyage. Vous ſavez, ou vous ne ſavez
» pas que, pour arriver là, il faut paſſer un
» bacq. Imaginez-vous que mes chevaux,
» par un caprice qui n'a pas laiſſé que de
» m'étourdir, vouloient me mener tout
» droit dans la riviere. Ils étoient vrai-
» ment mal intentionnés ce jour-là ; &
» comme je ne nage pas bien, j'ai mieux
» aimé deſcendre de voiture pour ne les
» pas gêner. Un charretier, bien ivre,
» ſcandaliſé de leur fantaiſie, s'eſt mis à les

» fouetter de toute ſa force, par bon pro-
» cédé pour moi. Un de mes gens a attrap-
» pé un coup de fouët: il a battu le char-
» retier qui a juré de ſon mieux ; & ce
» mieux-là je ne le connoiſſois pas encore.
» Nous voilà donc dans le bacq, avec
» beaucoup d'humeur les uns contre les
» autres, mes compagnons de voyage
» étoient des payſans qui rioient de bon
» cœur, & puis un gros bon-homme,
» coëffé d'une perruque rouſſe, vêtu d'une
» redingotte griſe, & monté ſur un cheval
» étique. Le malheureux (c'eſt de l'homme
» que je parle) eſt ſourd au point qu'un de
» ſes amis qui cauſoit avec lui, ne pouvoit
» s'en faire entendre, quoiqu'on l'entendit
» de l'autre côté de la riviere. J'oubliois
» un Monſieur en habit verd, en paraſol
» verd, dans un cabriolet verd-pomme,
» qui regardoit couler l'eau d'un air tout-
» à-fait attentif. Cet homme eſt un ſage,
» ou un amant malheureux, ou un ſot
» pour le plus ſûr. Il n'a pas levé les yeux
» une ſeule fois : le plus beau ciel, de
» jolies femmes ; tout cela lui eſt égal, il

» n'en voit rien. J'arrive enfin. Je trouve » six femmes faisant un Cavagnol. Ces six » femmes sont des siécles ; la plus jeune » a quarante ans ; & elle se seroit fort bien » passée de mon arrivée : les autres la trai- » toient comme un enfant, & il est doux » d'être grondée à pareil prix. Etes-vous » assez content de moi ? J'entre dans des » détails, je m'occuppe de vous . . . . »

Qu'il regne dans ce morceau, de vérité, de naturel, & de cette ingénuité comique, caractère dominant des femmes dans le genre Épistolaire ! Madame *de Sévigné* ne conte pas mieux ; tranchons le mot, il n'y a qu'une femme qui puisse conter ainsi. Comment se fait-il donc que ? . . . Mais laissons une énigme qu'il n'est pas facile de deviner, & dont nous ne dirions pas le mot, quand même nous le sçaurions.

Nous avons éprouvé la même surprise en lisant les *Malheurs de l'Inconstance*. Les Lettres de Madame *de Circé* ont une simplicité, une sensibilité qui leur sont particulieres & qu'on ne trouve pas dans les autres. L'Auteur, au sujet de ce Roman,

nous a conté plusieurs fois une anecdote qui peut-être ne sera pas déplacée ici. Il a tracé dans ces Lettres un caractère auquel il n'est pas honnête de ressembler, ce caractère est celui de *le Blanc* , espèce d'intriguant subalterne , comme on en voit beaucoup. Lorsque l'ouvrage parut , dans une assez grande ville de Province où demeuroit depuis peu un homme qui portoit le même nom & qui depuis peu étoit revenu de Paris, on prétendit que M. Dorat, dans son Roman, avoit voulu faire le portrait du nouveau débarqué , & que pour qu'on le reconnut mieux il lui avoit laissé son propre nom. Cet homme aspiroit à une place de Finance, que les ressemblances prétendues l'émpêcherent d'obtenir. Il écrivit à M. Dorat pour le prier de détruire cette opinion. Celui-ci répondit que l'imputation étoit injuste , que les applications tomboient à faux sur M. le Blanc, que jamais il n'avoit eu en vue de le tourner en ridicule. Armé de ce témoignage , M. le Blanc fut bien-tôt vainqueur des bruits qui couroient sur son compte ; la

calomnie se tût, & il obtint la place qu'il désiroit. Cette anecdote prouve que non-seulement M. Dorat étoit ennemi de la Satyre personnelle & ami de la vérité, mais encore qu'il portoit dans le monde l'esprit d'observation si nécessaire à tout homme qui écrit; & que par conséquent il peignoit d'après nature. Si le Personnage de son Roman avoit été idéal, on auroit ri peut-être de son portrait, mais on n'en auroit appliqué la contre-preuve à personne.

Nous avons déjà dit que l'activité de M. Dorat ne lui permettoit pas de s'attacher à un seul ouvrage, & l'on va bientôt en voir la preuve. Un homme moins ardent peut-être, ou moins amoureux de la gloire, se seroit contenté de celle que lui auroient valu les ouvrages dont nous venons de rendre compte : les vœux de M. Dorat ne se bornoient pas à si peu de chose. Des myrthes & des roses ornoient déjà son front, c'est sur-tout de palmes dramatiques qu'il étoit jaloux de le couronner : il paroît même que les succès de la scène étoient ceux qui le flatoient le

plus ; il a plus d'une fois rassemblé toutes ses forces pour les obtenir. Mais avant de parler de son Théâtre, qu'il nous soit permis de faire quelques réflexions sur l'art de la Comédie, le plus utile peut-être, & le moins encouragé de tous les arts : nous ne croyons pas qu'elles soient absolument étrangeres à notre sujet.

En disant que l'art de la Comédie est le plus utile, il n'est pas question ici des arts de premiere nécessité tels que l'Agriculture, la Méchanique, &c. &c. ; c'est moralement que nous parlons, & non physiquement : notre assertion n'a pas besoin de commentaire, & il nous est aussi facile de la démontrer, qu'à nos Lecteurs de l'entendre. Quels sont les vrais fléaux de l'humanité ? Les vices d'abord, & ensuite les ridicules, qui sont tour-à-tour les fils & les peres des vices. Attaquer de front ces ennemis, n'est pas le moyen de les vaincre : on n'élude leurs forces qu'en usant de ruses & de détours. Les hommes enfin sont de vieux enfans qu'il faut conduire à la vertu par un chemin de fleurs : des préceptes

directs les effarouchent; des conseils amis les persuadent. C'est sur tout aux Auteurs Comiques que s'adresse l'éternel & charmant axiôme du Tasse. Il faut pour guérir les hommes de leurs inombrables maladies, entourer de miel les bords du vase où le rémede est renfermé. Les Poëtes Comiques qui suivent cette regle, nous semblent être les vrais médecins de l'ame. Ceci a besoin d'être développé. La Comédie qui fait ce bien aux hommes n'est point celle d'intrigue, ni même celle de sentiment à qui l'on a donné par dérision le nom de *Comédie Larmoyante*. Celle-ci fait pleurer beaucoup, l'autre peut faire beaucoup rire, & aucune ne corriger. La Comédie par excellence, la seule qui soit vraiment utile, est celle qui corrige & fait rire à la fois; le *Tartuffe* nous paroit, non le modele, mais le chef-d'œuvre de ce genre admirable. Les modeles dans les autres genres ne sont pas rares; Plaute, Térence & la Chaussée en fournissent plusieurs. Ainsi donc, le Poëte Comique qui, selon nous, est le vrai Médecin de l'ame, n'est point

celui qui, ſemblable à Plaute, imagine une intrigue que nouent & dénouent des valets, ou d'autres fourbes à gages; une intrigue où les incidens ſont accumulés, ſans autre beſoin de la part de l'Auteur que d'exciter la ſurpriſe & le rire dans ceux qui l'écoutent. Dans ces ſortes de piéces un jeune homme peut quelquefois apprendre à braver ſon pere, ou à ſéduire une fille; une fille à tromper ſon tuteur ou ſon futur époux; un valet à voler ſon maître: ces ſortes de piéces ſont bien plutôt l'école du vice que celle de la vertu, & elles font, comme on voit, bien plus de mal que de bien. Le vrai Médecin de l'ame n'eſt point celui qui, ſemblable à la Chauſſée, raſſemble dans une action quelconque les ſituations les plus attendriſſantes qu'il peut imaginer, telles que des reconnoiſſances imprévues, des duels forcés entre des perſonnes qui s'aiment, &c. ſeulement pour exciter le plaiſir douloureux & momentané que goûtent les hommes ſenſibles à déplorer les malheurs de leurs ſemblables. Les piéces de ce dernier

genre ne ſont pas dangereuſes comme les autres, mais elles ne ſont pas plus utiles; & ſi les autres font plus de mal que de bien, celles-ci ne font ni l'un ni l'autre. Le vrai Médecin de l'ame eſt celui qui, ſemblable à Moliere, n'imagine pas une intrigue, ne combine pas une ſituation, n'arrange pas une ſcène, n'écrit pas une ligne qu'il n'ait un deſir vigoureux, un projet formel de détruire un préjugé, de ridiculiſer un vice, ou d'extirper un ridicule. Mais nous parlons de ce qui doit être, & non de ce qui eſt. Et qu'on ne croye pas que la puiſſance d'un pareil homme ſoit bornée, & que ſon genie, quand ſes intentions ſont pures, ne ſoit pas d'une utilité générale, & ne cauſe même dans l'ordre moral comme dans l'ordre civil, les plus grandes révolutions. Ariſtophane, en jouant les Dieux & les Philoſophes, triompha des deux choſes les plus fortes qu'il y ait dans le monde, la Religion & la Sageſſe. Moliere, né dans une Monarchie & protegé par un Monarque légitime, a changé les mœurs d'un Peuple: Moliere,

né ſous un Roi uſurpateur & protégé par le Peuple, eut détrôné le Tyran. L'arme du ridicule dans la main du ſage, eſt auſſi forte que l'épée dans celle du conquérant, avec cette différence que le premier n'employe guère la ſienne que pour le bonheur des hommes, & que l'autre.... Mais il eſt tems de prouver notre ſeconde aſſertion.

Il eſt certain qu'il y a peu de pays au monde où les Sciences & les Arts, ſoit méchaniques, ſoit libéraux, reçoivent plus d'encouragements qu'en France. Il y a des écoles gratuites de Deſſin, de Droit & de Théologie. De jeunes peintres, de jeunes ſculpteurs vont à Rome aux frais de la Nation, parcourent l'Italie, & forment leur génie & leur goût ſur les chef-d'œuvres des grands-maîtres; ils recueillent à leur retour le fruit de leurs études, & leurs travaux ne ſont jamais ſans récompenſe. Par une fatalité ſinguliere, & qui cependant ne nous étonne point en France, l'art de la Comédie eſt le ſeul qu'on y néglige, & même qu'on y opprime; depuis quelque

tems ſur tout il ſemble que tout s'uniſſe pour en retarder les progrès.... Les progrès! que diſons-nous? Graces à cette inconcevable perſécution, il n'en fait plus depuis long-tems; & chaque jour même il marche à grands pas vers ſa ruine. Sur les ſept cent mille perſonnes qui habitent la Capitale il y en a à peine cent qui ayent conſervé les vraies notions de la bonne Comédie: *Apparent rari nantes in gurgite vaſto*. Ces notions reſſemblent à ces germes bienfaiſans, épars dans un champ négligé, & qui, développés à peine, ſont étouffés par l'ivraie qui les environne. On ne fait plus guère de Comédies dans le vrai genre; & nous oſons prédire qu'à moins d'une révolution générale dans les eſprits, ce qui nous paroît impoſſible; qu'à moins qu'il ne s'élève un Protecteur éclairé & puiſſant, ce qui ne le paroît guere moins, nous oſons prédire que dans dix ans, & peut-être plutôt, l'art divin de Moliere, l'art charmant de rendre les hommes meilleurs en les faiſant rire, ne ſera guere plus connu que le ſecret du feu grégeois &

autres inventions pareilles, absolument perdues pour nous. On regardera les Comédies de Moliere comme les vieux édifices gothiques qu'on admire encore : on dira cela est beau ; mais on ne bâtira plus ainsi ; nous mêmes on nous regardera peut-être comme des Visigoths d'écrire sur ces matieres. Il se peut bien pourtant que quelqu'un, en lisant ceci, s'écrie : ce n'est pas tout de déclamer, ce n'est pas tout de former des conjectures vagues & des prophéties plus vagues encore, il faut prouver. — Que nous prouvions ? hélas ! rien n'est plus facile ; nous ne sommes embarrassés que sur le choix des preuves. Si nous voulions approfondir ce sujet, il nous seroit bien difficile de n'être pas diffus : nous tâcherons d'être courts.

Un homme qui a essuyé une partie des inconvéniens dont nous parlons, a dit fort ingénieusement que du tems de Louis XIV, *il régnoit plus de liberté & moins de licence, & qu'aujourd'hui il regne plus de licence & moins de liberté.* Ce mot est d'une vérité frappante. Qu'un Auteur Comique, s'il en est encore, s'avise de

donner

donner une Comédie dans le vrai genre, qu'il traite son sujet avec la même vigueur & la même liberté que Moliére; s'il peint les mœurs telles qu'elles sont, c'est-à-dire, avec toute leur dépravation & telles qu'il faut les peindre pour les faire haïr, soudain l'on criera au scandale; les hommes les plus corrompus accuseront l'Auteur d'avoir voulu les corrompre; ils proscriront, ils rejetteront la peinture de leurs vices, quoique pleins d'amour pour la réalité; & le peintre leur paroîtra plus dangéreux encore & moins chaste que ses tableaux. Cela est si vrai, qu'aujourd'hui *le Tartuffe*, *l'École des Femmes*, celle *des Maris*, ne passeroient point, & que tout le monde en convient. Le luxe d'ailleurs a tellement confondu les états & les conditions, que si notre pauvre Auteur a choisi des Bourgeois pour ses personnages, & les a fait parler comme des Bourgeois, des Bourgeois eux-mêmes diront que ces gens-là ont le plus mauvais ton; les plaisanteries les plus naïves, les réparties les plus simples paroîtront basses & triviales dans leur bouche:

la bonne Compagnie trouvera ces perſonnages encore plus inſupportables, & fera plus haut encore ſonner le mot de *Bon-ton*, car c'eſt le mot de ralliement de tous les ſots qui n'ont pas le ton de la nature. En conſéquence, ces Meſſieurs & ces Dames diront que la piéce eſt déteſtable ; cet Arrêt circulera ; il parviendra peut-être aux oreilles de l'Auteur qui croira peut-être la bonne Compagnie, retirera ſa piéce & n'en fera plus. . . On veut que nous prouvions ! Eh ! qui ne ſait pas que de tous tems les Auteurs Comiques, & ſur-tout leurs ouvrages, ont été perſécutés ? Qui ne ſait pas que *le Miſanthrope* eſt tombé ? qu'une cabale trop puiſſante a fait arrêter *le Tartuffe*, & l'auroit fait brûler, ainſi que ſon Auteur, ſi elle l'avoit pu ? Qui ne ſait pas que, de nos jours, *le Glorieux* & *le Métromane* ont rencontré des milliers d'obſtacles : que l'un a été refuſé par les Comédiens, & preſqu'étouffé par le public à ſa naiſſance ; que l'autre, avant d'avoir vu le jour, eſt reſté dix ans ſur le ciel-de-lit de Dufreſne ? Qui ne ſait pas qu'il n'eſt pas un Auteur

Comique, depuis Menandre jufqu'à Vadé, qui ne fe foit plaint de cette perfécution? que ceux qui vivent s'en plaignent encore? Qu'on life la Préface de *Rofeïde*. « Il femble, dit l'Auteur dont nous faifons l'Éloge, » qu'il fe répande une influence maligne » fur tous ceux que le Ciel prédeftine à » rire aux dépens des autres... en arrivant » à nos jours on ne s'apperçoit pas que cet » aftre perfide qui s'attache aux Courtifans » de la folâtre Thalie, ait acquis plus de » bénignité : il femble au contraire que le » public redouble de rigueur à mefure » que les difficultés fe multiplient... Quel » accueil a-t-on fait à la *Mere Jaloufe*, à » *l'Egoïfte*, à *l'Homme Perfonnel*; ouvra-» ges affurément très-eftimables? *L'Impa-» tient*, petite piéce pleine de feu, d'un » dialogue vif & d'un comique agréable, » n'eut aucun fuccès dans la nouveauté. » Comment reçut-on la premiere fois ce » *Barbier de Séville*, fi gai, fi original, qui » joint aux effets les plus piquans de l'action, » les fineffes du dialogue le plus animé, » & qui laiffe, par intervalle, échapper des

» lueurs d'intérêt à travers toutes les folies » de l'imagination ? L'Hydre vint en force, » elle fit son joyeux tintamare, & l'on ba- » lança si l'on remettroit sur la scène une » Comédie charmante, regardée aujourd'hui » comme un chef-d'œuvre de verve, d'en- » jouement, où les saillies d'un esprit libre » désarment la critique, dérident la sagesse » & n'attristent que l'envie. »

On nous dira peut-être, eh! quel mal y a-t-il, après tout, qu'on n'encourage point des hommes qui peuvent être utiles, il est vrai, mais qui plus souvent encore sont dangéreux par le fiel & le ridicule qu'ils répandent également sur le vice & sur la vertu ? Vous vous étonnez qu'on les persécute, ajoutera-t-on, eux qui sont persécuteurs ! & là-dessus on nous citera l'exemple éternel d'Aristophane qui dénonça publiquement Socrate, & qui peut-être hâta la mort d'un homme qui n'auroit jamais dû mourir. Aristophane fut coupable sans doute ; mais c'est une exception : nous sommes loin de proposer ses principes pour modeles ; si nous croyons que ses écrits peuvent en servir, périsse l'art à

jamais ; périſſe même le génie, s'il doit attaquer la vertu ! Nous abhorrons autant la ſatyre particuliere qui nomme ou qui déſigne le mortel qu'il faut reſpecter, que nous aimons celle qui peint en général les hommes qu'il faut haïr : Ariſtophane méritoit ſeul la ciguë qu'il fit boire à Socrate.

M. Dorat, témoin de la perſécution qu'eſſuyoit un art qu'il aimoit paſſionément, jetté d'ailleurs dans des Sociétés brillantes, mais frivoles, où le ton de la nature auroit paru du dernier bourgeois, M. Dorat, diſons-nous, crut devoir ennoblir un genre qui eſt toujours noble toutes les fois qu'il eſt vrai ; voilà pourquoi il n'a mis ſur la ſcène que des hommes de qualité, & que même quelquefois il a prêté à des valets le langage poli & élégant des maîtres ; quoique ce défaut ait choqué pluſieurs perſonnes dans les Comédies de Dorat, il n'eſt pas impoſſible de l'excuſer. Ne faut-il pas toujours embellir la nature au Théatre, & puiſque le coſtume des payſans ſur la ſcène n'eſt point le même qu'au village, qu'au lieu de haillons ils y paraiſſent vêtus d'habits frais &

quelquefois élégans, pourquoi n'y feroit-on pas parler les domeftiques un peu plus noblement qu'ils ne parlent dans l'antichambre ? D'ailleurs les valets qui ont un peu d'efprit, & fur-tout les foubrettes, vivant perpétuellement avec leurs maîtres & leurs maîtreffes, ne peuvent-ils pas, à la longue, s'être rapprochés de leur converfation ? Moliére lui-même, dans le *Tartuffe*, ne fait-il pas tenir à *Dorine* des difcours un peu hardis & peut-être au-deffus de l'état de cette derniere ? Voilà pourquoi nous avons cru pouvoir dire que Dorat étoit à Moliére pour la Comédie, ce qu'il eft à la Fontaine pour le Conte ; voilà pourquoi il nous a fi fouvent marqué fa prédilection pour la Chauffée, & qu'il en a fi fouvent fait l'éloge dans fes préfaces. Quoiqu'il en foit des principes de M. Dorat, nous ne croyons pas qu'il faille exclure de la fcène les Grands & les gens de qualité ; Moliére, qui n'excluoit rien, les y a mis avec fuccès ; & M. Dorat lui-même, s'il n'avoit rien exclu, les y auroit mis avec plus de fuccès encore. *Le Célibataire* & *la Feinte par*

Amour seront toujours vus avec plaisir ; ces deux piéces sont écrites avec esprit, avec légéreté, avec finesse : le rôle de *S. Gerans*, dans la premiere, est d'un naturel & d'une vérité qui tiennent à la vraie Comédie ; le cinquieme acte de cette piece est un des plus beaux qu'il y ait au Théatre, & même un des plus moraux. Terville, subjugué par l'éloquence de Montbrisson, montre clairement que les systêmes échouent contre les sentimens, que les folles imaginations des hommes, que les calculs spécieux de l'esprit ne tiennent pas contre l'amour, & que l'on n'est véritablement heureux qu'en aimant la vertu & qu'en suivant la nature. Le sublime Plaidoyer que celui d'où l'on sort pénétré & convaincu de ces vérités touchantes ! il vaut mieux que les plus belles harangues des orateurs les plus célebres. Il y a dans l'autre des portraits frappans ; l'intrigue en est simple. Dans l'une & dans l'autre, il y a plus de développement que d'action ; & c'est ainsi qu'on fait des Comédies de caractère. Quoique M. Dorat préférât la Chaussée à Moliére, il nous semble

que dans ces deux pieces, il s'eſt fait une maniere qui tient un peu de l'un & de l'autre ; ce n'eſt point-là du moins celle de Deſtouches ; ce n'eſt point celle de Regnard, de Dufreſni, c'eſt celle de M. Dorat ; & c'eſt beaucoup, après tant de gens, d'en avoir une à ſoi. Rien n'eſt moins définiſſable que ce qu'on appelle l'air dans les viſages & les manieres, & rien cependant n'eſt plus réel. Il en eſt de même des écrits. Ceux de Dorat étoient marqués à ſon coin : dans preſque tous il a une maniere qui lui eſt propre, & c'eſt pour cela qu'il a fait *École*, comme pluſieurs perſonnes l'ont déja obſervé. *Le Malheureux Imaginaire, les Chevaliers François* ſont des ouvrages très-eſtimables, non peut-être pour l'intrigue & l'invention, mais pour les détails & les graces du ſtyle. Il y a ſur-tout dans *le Malheureux Imaginaire*, un caractère charmant qui a fait la fortune de cette piece, c'eſt celui de d'*Epermont* inſouciant aimable & gai, qui contraſte parfaitement avec le principal perſonnage. Nous croyons qu'à quelques

égards M. Dorat a voulu ſe peindre lui-même dans le caractère de d'*Epermont*, il n'en convenoit point, mais tout le faiſoit deviner. Ce ſont les célebres Mémoires du Comte de Grammont qui ont donné à M. Dorat l'idée des *Chevaliers François*. Ces deux petites pieces ſont très-bien écrites, & la proſe d'Hamilton, toute charmante qu'elle eſt, ne leur a pas fait autant de tort que l'on a ſemblé le croire. Quant à *Roſeïde* ou l'*Intriguant*, nous croyons que c'eſt la piece de Dorat dont le plan ſuppoſe le plus d'invention & de génie : cette Comédie eſt à la fois d'intrigue & de caractère, & elle auroit ſûrement réuni plus de ſuffrages, ſi le perſonnage principal eut été un peu moins odieux ou ſi, tel qu'il l'eſt, l'Auteur l'eut placé dans des ſituations plus comiques.

M. Dorat avoit des idées encore plus ſaines ſur la Tragédie que ſur la Comédie : voici comment il parle de la premiere dans la Préface d'*Adélaïde de Hongrie* : « S'il » m'étoit permis de donner un conſeil aux » Auteurs Tragiques, je les inviterois, au

» lieu de tenter des innovations incertaines,
» à se rapprocher avec courage de l'an-
» cienne simplicité ; encore un coup, ce
» n'est point par des tableaux, des grouppes
» combinés & des effets pittoresques, qu'on
» va jusqu'au fond des ames surprendre
» le secret des passions, ouvrir la source
» des larmes, porter le trouble du senti-
» ment. Cette foible ressource réveille
» pendant quelque tems le goût émoussé
» de la multitude, mais n'obtient pas le
» suffrage de la raison. Les véritables coups
» de Théatre partent du cœur, non de la
» tête : le développement des caractères,
» la gradation de l'intérêt, le langage de
» la nature, un dialogue plein & soutenu,
» la pitié, la terreur amenées au comble par
» des nuances bien ménagées, voilà les
» poignards qui nous déchirent, & les
» beautés qui nous transportent. Tout
» homme qui écrit, s'il est pénétré de son
» sujet, ne se rejette pas sur les accessoires :
» rien n'annonce plus le défaut de chaleur
» que la recherche des ornemens. Ce seul
» mot, *qu'il mourut*, dans les *Horaces*,

» ſait une impreſſion plus vive, plus pro-
» fonde que ne ſera jamais tout l'appareil
» faſtueux de la Tragédie moderne ».

Voilà aſſurément un ſyſtême bien ſage ſur la Tragédie ; ce peu de lignes vaut un art poëtique. Comment ſe peut-il après cela, que M. Dorat n'ait pas eu de grands ſuccès dans la Tragédie ? Auroit-il mal éxécuté ce qu'il avoit ſi bien conçu ? Non aſſurément. *Regulus* & *Pierre-le-Grand* ſont la preuve du contraire. Une action ſimple, un dialogue naturel, un ſtyle qui leur reſſemble ; voilà ce qu'on doit admirer dans ces deux ouvrages. Il a pris pour lui-même, en les compoſant, les conſeils qu'il donnoit aux autres dans ſa préface, & nous croyons qu'elles auroient eu beaucoup plus de ſuccès il y a cinquante ans. Mais on ne ſauroit ſe diſſimuler que Voltaire a cauſé une révolution au Théatre, en y mettant preſque toujours la philoſophie en action & en ſentiment ; de puiſſans intérêts, une peinture rapide & animée des malheurs qu'ont fait aux hommes la tyrannie, le fanatiſme & l'ignorance, de grands ta-

bleaux des mœurs des Nations ; voilà à préſent ce qu'il faut pour plaire. Peut-être que la Tragédie a gagné d'un côté ce que la Comédie a perdu de l'autre : il ſemble en effet que Melpomène empiéte chaque jour ſur le domaine de Thalie ; *la Veuve du Malabar*, qui a le plus grand ſuccès en ce moment, eſt à la fois une preuve & un exemple de ce que nous diſons. Cette piéce eſt une ſatyre vive & éloquente d'un uſage cruel & ridicule ; & voilà peut-être pourquoi le public la voit avec tant de plaiſir. Nous croyons que M. Dorat auroit eu le même ſuccès s'il avoit eu le bonheur de trouver un ſujet auſſi heureux. Nous ne devons pas oublier de parler de la double palme qu'il cueillit le jour de la premiere repréſentation de *Régulus* & de la *Feinte par Amour* ; ſuccès d'autant plus glorieux pour lui, qu'il eſt peut-être unique dans les faſtes de la Littérature, & qu'il annonçoit une flexibilité de génie aſſez rare parmi les Gens de Lettres.

Zoramis, ou *le Miniſtre Vertueux*, ajoute encore à l'opinion que nous avons

des talens de M. Dorat pour la Tragédie. Celle-ci est la derniere qu'il ait fait imprimer, elle n'a point été représentée, & comme aucun Journaliste n'en a parlé, nous allons en donner un extrait rapide & succinct. Cet extrait sera nouveau pour le Lecteur qui peut-être aura lieu d'être surpris du silence qu'on a gardé sur cette production de M. Dorat : il en a puisé le sujet dans le fameux Roman de *Théagene* & *Chariclée*, un des plus beaux monumens de la brillante imagination des Grecs. Racine avoit puisé dans le même Roman le sujet de sa premiere Tragédie, & cette ressemblance n'est pas la seule que M. Dorat ait eue avec Racine ; ce dernier, d'après les conseils de ses amis, ne fit point imprimer sa piece. Voici l'avant scène de celle de M. Dorat.

La Princesse Philoclée est née en Afrique, on ne dit pas dans quelle Ville. Une nuit, ses sujets rébelles entrent dans le Palais du Roi son pere, le massacrent, ainsi que sa mere, & l'usurpateur, qui est à

leur tête, monte ſur le Trône à leur place. Philoclée échappe aux fureurs de ce dernier, graces aux ſoins d'une main vigilante & protectrice ; elle eſt conduite à Micène, où on lui donne un aſyle, & où l'on prend ſoin de ſon enfance. A Micène un jeune Grec, connu déja par de brillans exploits, paroît s'intéreſſer vivement aux malheurs de Philoclée, il la ſuit ſans ceſſe aux Autels. Un jour après avoir été victorieux dans un Cirque public, il s'avance vers elle, dépoſe à ſes pieds ſes couronnes, & lui jure de la venger, & de la faire remonter ſur le Trône de ſes peres. Les habitans de Micène, inſtruits du rang & des malheurs de Philoclée, ſecondent les projets du jeune héros ; on lui fournit des ſoldats, des armes, des vaiſſeaux, il s'embarque avec Philoclée, & fait voile pour l'Afrique. A peine il eſt en mer, que des Pirates très-aguerris fondent ſur lui ; le combat s'engage, Philoclée eſt priſe, & le jeune héros diſparoît. Ces Pirates ſont les ſujets de Zoramis, Roi de Crète ; Philoclée eſt emmenée chez ce dernier, où

elle eſt captive depuis ſix mois ; elle y déplore ſans ceſſe la perte du jeune héros, qui devoit lui faire reſtituer ſes États, & ne trouve de véritable conſolation que dans le commerce d'un vieillard reſpectable nommé Théoſiris, lequel a pour elle l'amitié tendre & déſintéreſſée d'un pere. Ce vieillard eſt le conſeil & l'ami de Zoramis qui, inſtruit de ſa ſageſſe, s'eſt repoſé ſur lui du ſoin de gouverner ſon Royaume. Le vieillard, quoique moins malheureux que Philoclée, a cependant été en butte aux coups du ſort. Né dans l'Elide d'une famille illuſtre, il a long-tems éxercé à la Cour un des premiers emplois ; mais ſa franchiſe, & l'habitude dangéreuſe qu'il avoit de dire la vérité aux Rois, lui ayant fait beaucoup d'ennemis, il a été obligé, pour éviter leur pourſuite, de ſe bannir lui-même de ſa patrie, ſous le nom de Théoſiris, qui n'eſt pas le ſien. Avant de partir, il a laiſſé ſon fils unique & très-jeune encore entre les mains d'un ami fidele : on verra dans la ſuite de cet extrait ce que ce fils eſt devenu. Le fond de la ſcène repréſente la mer

qu'on apperçoit à travers des rochers. Sur les colonnes du palais, d'une architecture barbare, font arborés des drapeaux & des trophées d'armes. On voit dans l'éloignement une tour & des boulevards fortifiés. Il fait à peine jour, Philoclée ouvre la scène avec Palmis, sa confidente, elle déplore la perte de *Thermodene* (c'est le nom du jeune héros qui s'est déclaré son appui) depuis le tems qu'elle est captive à la Cour de Zoramis, elle n'a point entendu parler de lui, elle le croit mort, ses regrets & ses larmes annoncent qu'elle l'aime, & qu'elle a pour lui plus que de la reconnoissance; sa confidente lui laisse entrevoir qu'elle craint bien que Zoramis, que son vainqueur ne soit amoureux d'elle, ce soupçon indigne Philoclée, elle hait Zoramis, & sa flamme lui seroit insupportable: la confidente lui conseille de voir Théosiris & de le consulter; il arrive en ce moment, Philoclée lui demande quel homme est Zoramis, le vieillard lui en fait le portrait suivant.

Endurci par la guerre,
Il eſt inéxorable, orgueilleux ſanguinaire.
Dans ſon ame pourtant, à travers ſa hauteur,
J'ai ſouvent démêlé, quelque trait de grandeur :
La lâcheté l'indigne & la feinte le bleſſe.
Il ſauroit ſe punir d'un inſtant de foibleſſe;
C'eſt par là qu'il m'enchaîne, & quelquefois j'ai cru
Que l'héroiſme en lui produiroit la vertu.
De l'Egypte long-tems, il occupa le trône;
Mais Séſoſtris enfin lui ravit la couronne.
Ce revers éclatant, cet affront immortel,
Vit au fond de ſon cœur, & le rend plus cruel.
Reportant ſes regards vers ces plaines fécondes,
Que le Nil enrichit du tréſor de ſes ondes,
Il faut que par ſon peuple à regret ſecondé,
Il ſoutienne un Etat que la haine a fondé.
Les vaiſſeaux vers ces bords pouſſés par la tempête
Attaqués par les ſiens, deviennent ſa conquête :
Le naufrage & la mort ſervent à ſes deſſeins;
Il fait mettre à profit les malheurs des humains :
Il hait, combat, triomphe & plein de ſon outrage,
Juſqu'à l'amitié même, en lui tout eſt ſauvage.

Ce caractere, comme on le voit, eſt un mêlange de vices & de vertus & tel à peu près qu'Ariſtote le deſire. Théoſiris pourſuit, il raconte à Philoclée tout ce qu'on vient de voir dans l'avant ſcène ; comment

il a été obligé de s'exiler de ſa patrie, & de confier aux ſoins d'un ami ſon fils *tendre & frele eſpérance.* Philoclée lui apprend à ſon tour comment elle a perdu ſes parens & ſon trône, comment ce jeune Grec avoit formé le projet de la venger, comment ce projet échoua, &c. &c. Après cette double confidence Zoramis paroît, ſuivi d'une eſcorte nombreuſe, Philoclée l'évite, il reſte avec Théoſiris; il a appris que l'Egyptien veut tenter contre lui de nouveaux efforts, il jure de le repouſſer & exale ſon courroux de la ſorte.

Périſſent à jamais, ces monumens hautains
Qui portent juſqu'au Ciel le néant des humains,
Pompeuſe ſépulture, où la mort ſemble fiere
D'enſevelir cent Rois dans la même pouſſiere,
Et ne laiſſe percer quelques pâles lueurs,
Que pour en éclairer le débris des grandeurs.
Non, non, Memphis n'eſt plus qu'un ſéjour de molleſſe,
Où l'erreur uſurpa le nom de la ſageſſe,
Où l'homme aveugle & bas inſulte à l'Éternel,
Par le culte d'un Dieu qui mugit ſur l'Autel.

Les vers de cette imprécation ſont fort

beaux, & le dernier ſur-tout nous paroît ſublime. La Tragédie de *Zoramis* eſt pleine de morceaux de cette force, & l'on ne tarderoit pas à le voir, ſi les bornes d'un extrait ne nous empêchoient pas de les citer tous. Zoramis congédie ſa ſuite & reſte ſeul avec Théoſiris, il lui raconte un ſonge qu'il a fait la nuit précédente; ce ſonge reſſemble pour le fonds à tous ceux des Tragédies faites & à faire, il a des rapports marqués avec l'action de la piece, il eſt bien ſombre, bien terrible, bien merveilleux, mais par le ſtyle, il reſſemble à peu d'autres; & s'il eſt vrai que dans chaque Tragédie il faille un ſonge, nous ne croyons pas qu'on doive proſcrire celui là. Zoramis rappelle enſuite cette nuit déſaſtreuſe où

Philoclée en pleurs étonna ſes regards
Au milieu des flambeaux, des débris des poignards.

Il avoue enfin qu'il aime cette Princeſſe & qu'il a fait de vains efforts pour ſurmonter cet amour. Le vieillard l'exhorte vivement à étouffer un feu qui peut lui être funeſte, lorſqu'on vient annoncer au

Roi qu'un Envoyé de Memphis lui fait demander audience. Le Roi répond qu'il le verra, sort, en demandant des nouvelles de Philoclée, & ainsi finit le premier Acte.

ACTE II.

On a vu dans le premier Acte, que Théosiris, avant de partir de l'Élide, avoit confié son fils à un ami sincere (le nom de cet ami est Pasiclés) il a répondu à l'attente de Théosiris, il a donné à ce fils chéri, une éducation distinguée : ce fils est Thermodene, le même qui s'est armé en faveur de Philoclée. Graces au crédit & aux soins de Pasiclés il a été introduit à la Cour de Memphis, où sa réputation l'avoit précédé, il a plu au Roi Sésostris, il a obtenu sa confiance, & c'est lui qui, en qualité d'Ambassadeur de Sésostris, vient demander une audience au Roi de Crete. Thermodene est cet Envoyé dont on a parlé à la fin du premier Acte. Il arrive à la Cour de Zoramis, il y rencontre Idamas qu'il n'avoit pas vu depuis quatre ans, lequel Idamas *déteste Zoramis & sert sous ses dra-*

peaux, il lui raconte comment à l'aide de Pasiclés il est devenu Ambassadeur de Sésostris ; il lui dit qu'il a laissé Pasiclés, non loin de là avec une flotte nombreuse, & que si Zoramis refuse ce qu'on lui demande, il sera accablé. Mais un soin plus touchant & plus tendre l'a amené en Crete, il désire, il espere y retrouver Philoclée son amante, qui lui a été ravie au sein des mers, & qu'il a vue prête d'expirer sous le fer du redoutable Zoramis. Idamas lui apprend que sa maîtresse respire encore, il s'évanouit de joie, le confident ajoute qu'elle doit épouser le tyran. Thermodene s'écrie :

Leur himen? Zoramis auroit touché son cœur,
Non, crois-moi, Philoclée a ces nœuds en horreur,
Si tu savois, ami, combien son ame est belle :
Tout jusqu'à mes revers, est un lien pour elle.
Le doute est un affront....

Il ajoute que rien ne peut rendre Philoclée infidele, qu'il est sûr d'être toujours aimé, & cependant Zoramis paroît. Sa scène avec Thermodene, est une des mieux écrites de la piece, & nous allons la citer.

THERMODENE.

Ceint de triftes lauriers, dans le fang moiffonnés,
Senfible aux cris plaintifs de tant d'infortunés,
Que le meurtre fatigue, ou que le glaive immole,
Sans qu'il refte à leurs fils d'efpoir qui les confole,
Séfoftris, ce Monarque ami de fes fujets,
Vous propofe un accord, & vous offre la paix.
Vous lui rendrez, Seigneur, fi l'offre peut vous
plaire,
Ses places & fes ports enlevés par la guerre:
Vos vaiffeaux, vos captifs, tout vous fera remis,
Et ce grand Roi tiendra ce qu'il aura promis.
Ofez lui difputer, quand fa foi vous feconde,
Le titre glorieux de bienfaiteur du monde.

ZORAMIS.

Ce titre eft beau, fans doute, & plait à ma fierté,
Mais comment puis-je croire à la foi du traité,
Aux vœux de Séfoftris? s'il veut pofer l'épée,
Et maintenir en paix fa grandeur ufurpée,
Pourquoi tous ces vaiffeaux qui tournez vers nos
bords
Rempliffent à mes yeux l'enceinte de vos ports.

THERMODENE.

Et furquoi voulez-vous que fon cœur fe repofe!
Toujours à fes deffeins, votre haine s'oppofe;
Toujours.....

ZORAMIS.

Je vous entends. De preſſans intérêts
De Séſoſtris ailleurs détournent les projets,
Tandis qu'une autre guerre occupera ſes armes,
Je peux dans ſes états ramener les alarmes,
Voilà tout ce qu'il craint; & pour mieux me trahir,
Dans un calme trompeur il voudroit m'aſſoupir:
Mais ſa prudence en vain fait prévoir les orages.
La Crête à des Soldats, ſi l'Égypte à des Sages

THERMODENE.

Souvent la politique eſt l'art des Rois cruels;
Elle eſt, dans Séſoſtris, l'art d'unir les mortels.

ZORAMIS.

Eh bien! que ſon retour ſoit feint, ou ſoit ſincere,
Je veux d'autres garans de l'accord qu'il veut faire.
De l'altiere Memphis qu'il détruiſe le port;
Sur le Nil, à mon choix, qu'il m'abandonne un fort,
A ce que j'ai conquis que ceſſant de prétendre,
Il ne demande rien à qui ne veut rien rendre,
Et que mon pavillon déſormais reſpecté,
Domine ſur les mers & flotte en liberté;
Je ſouſcrirai pour lors à la paix qu'il déſire.

THERMODENE.

Y mettre un pareil prix, ce n'eſt pas y ſouſcrire.

Vous avez vos projets ; Séſoſtris à les ſiens :
Je crains que ſes refus.....

ZORAMIS.

Annoncez-lui les miens,
Partez.

THERMODENE.

Cette rigueur, qu'attendoit peu mon Maître,
Trop prompte à s'expliquer, s'adoucira peut-être.
Sur ces grands intérêts lorſqu'il faut prononcer,
Plus à loiſir, Seigneur, je vous laiſſe y penſer.
Ce jour encor, ſouffrez qu'en ces lieux je demeure,
Et votre deſſein pris, je m'éloigne ſur l'heure.
Quel qu'il ſoit, j'attendrai, prêt à m'y conformer,
Que de vos derniers vœux vous daigniez m'in-
former.

Thermodene s'éloigne en effet. Théoſiris reſte ſeul avec ſon Roi, & lui adreſſe le couplet ſuivant, rempli d'éloquence de philoſophie & de fermeté.

Eh bien, cruel, contentez votre envie
Rendez-moi douloureux les reſtes de ma vie,
Pourſuivez ; de vos mains embrâſez vos états ;
Par d'éternels travaux conſumez vos Soldats ;
Des cœurs las de ſouffrir aigriſſez les murmures ;
Au lieu de les fermer, déchirez leurs bleſſures ;
Et vous-même, en ces lieux appellant le danger,
Perdez ce peuple & vous, en croyant vous venger

Je n'applaudirai point à ces affreux ravages.
Si vous avez juré de troubler ces rivages,
Moi, j'ai fait le ferment dans le fond de mon cœur,
D'etre l'ami des Rois, & non pas leur flatteur;
De n'altérer jamais ce langage fevere,
Fait pour leur être utile, & non pas pour leur
plaire.
Eh! quel feroit le fort des peuples malheureux,
Si nos pleurs quelquefois n'ofoient parler pour eux?
Et ne reclamoient point jufques aux pieds du
Trône,
Ces droits qu'en gémiffant leur foibleffe abandonne?
Accablez moi, Seigneur, de tout votre courroux,
Ecrafé fous vos pieds, expirant fous vos coups,
D'une mourante voix, je vous dirais encore
Que par la haine aveugle un Roi fe déshonore,
Et mon dernier foupir, condamnant vos deffeins,
Serviroit malgré vous au bonheur des humains.

Zoramis s'excufe comme il peut, s'en prend à fon amour des torts qu'il peut avoir, il a mandé Philoclée, elle arrive, il lui fait fa déclaration à la maniere des conquérans, c'eft-à-dire d'un ton moitié brufque, moitié poli, d'un ton, où regnent tour-à-tour la fierté, la tendreffe, les ménaces

& la priere ; il commande, il ſupplie, il ſoupire, il exige ; la Princeſſe lui répond comme elle doit : Zoramis inſiſte, la Princeſſe rejette toujours ſes vœux ; le Roi ſe retire avec aſſez de courroux, mais non pas ſans quelque eſpoir. Théoſiris qui s'étoit retiré, peut-être par reſpect, reparoît : Philoclée lui témoigne combien elle a ſouffert de l'aveu du Roi, combien il eſt impoſſible qu'elle réponde à ſa flamme, elle aime, elle ſera fidele à ſon Amant quoiqu'il ne ſoit plus (nous avons dit qu'elle le croyoit mort), elle ſera fidele à ſon ombre, à l'ombre de Thermodene. A ce nom de Thermodene, le vieillard lui fait différentes queſtions, les réponſes de Philoclée l'éclairent de plus en plus ; l'amant que vous pleurez, s'écrie-t-il, étoit mon fils. Cette découverte redouble les malheurs de Théoſiris, & n'adoucit point ceux de Philoclée ; unis par l'infortune, le pere & l'amante jurent de s'eſtimer toujours, & de ſe défendre contre l'ennemi commun : ils ſortent.

ACTE III.

Nous avons dit que le fond du Théatre repréſentoit la mer, Philoclée, que rien n'a déſabuſé encore ſur le ſort de ſon amant, ſe promene au bord de cet élément redoutable, elle rappelle en peu de mots tous ſes malheurs, ſe reproche ſur-tout d'avoir ajouté à ceux de Théoſiris, en lui apprenant que ſon fils n'étoit plus, & laſſe du jour, impatiente de rejoindre celui qu'elle aime, elle va ſe précipiter dans l'onde. Tout-à-coup Thermodene paroît à ſes yeux, d'abord elle le prend pour ſon ombre, sûre enfin que c'eſt lui-même, elle s'abandonne à la joie. Thermodene, que la tempête avoit pouſſé vers l'Égypte, raconte à ſa maîtreſſe comment, ayant gagné la confiance de Séſoſtris, ce Roi l'a choiſi pour Ambaſſadeur, & comment, par les ſoins d'Idamas, il eſt parvenu à s'introduire auprès d'elle. Philoclée l'écoute avec le plus vif intérêt, lui répond les choſes les plus tendres & lui apprend qu'*Eumene* vit, *Eumene* eſt le véritable nom de *Théoſiris*,

c'eſt celui qu'il portoit en Elide avant ſa diſgrace. Thermodene enchanté de retrouver ſon pere & ſa maîtreſſe, s'apprête à ſortir pour aller embraſſer le premier. Il arrive lui-même, il vient de la part du Roi ordonner à Thermodene de ſe retirer : Philoclée lui annonce que Thermodene, que cet Ambaſſadeur du Roi d'Égypte, eſt ſon fils ; qu'on juge de la joie de ce vieillard ; il embraſſe ſon enfant, qui l'embraſſe à ſon tour. Mais Philoclée, Thermodene & ſon pere, ſont dans le plus grand danger : ce dernier dit aux deux autres.

Que ſeroit-ce ? grands Dieux
Si Zoramis alloit vous ſurprendre en ces lieux,
Nous périſſons tous trois, ſi ſon cœur nous ſoupçonne.

Ce moment eſt le plus doux & le plus cruel de leur vie ; à peine ils ſe retrouvent qu'ils ſont obligés de ſe ſéparer. Cependant Zoramis qui eſt naturellement défiant, & qu'on a aigri d'ailleurs par un avis ſecret, arrive ſur la ſcène, témoigne ſa ſurpriſe à Thermodene de ce qu'il n'eſt point parti, & lui ordonne de nouveau de ſe retirer. Il

reste seul avec son Ministre, il feint d'avoir dompté son amour pour Philoclée, & lui en fait l'aveu ; le vieillard applaudit à ce triomphe & en félicite son Souverain : ce dernier cependant laisse entrevoir au vieillard des soupçons qui l'offensent, & voici comment Théosiris se justifie.

Soixante ans d'infortune accumulés sur moi
Aux yeux de l'univers, ont consacré ma foi.
Dès mes plus jeunes ans, mon ardeur pour mes maitres,
Mes yeux toujours ouverts sur les complots des traîtres,
Cent malheureux ravis au glaive des tyrans,
Tels ont été mes soins, & voilà mes garans.
Aux brigues, il se peut qu'à la fin je succombe ;
Mais un rayon sacré partiroit de ma tombe,
Pour dessiller les yeux qui m'auroient mal jugé.
L'ami de la vertu par les Dieux est vengé ;
Son nom seul le défend, il terrasse l'envie ;
Sa mort enfin l'absout, en éclairant sa vie,
Et bénissant son nom, les peuples en secret
Gardent le souvenir du bien qu'il leur a fait.
Oui, oui, si près de vous, pour comble d'imposture,
L'envie osoit noircir une ame ouverte & pure,
J'oserois attester, pour unique soutien,

La fureur des méchans, le vœu des citoyens;
Ce cœur que fit faigner, au fein de ma patrie,
Le poignard de la haine & de la calomnie;
Les Dieux, l'humanité, vous-même.... dont la voix
Démentiroit l'erreur qui m'eut ôté mes droits.
Opprimé, condamné fous la main meurtriere,
Terminant les ennuis de ma longue carriere,
A mon accufateur devant moi confondu,
J'oppoferois ma vie & j'aurois répondu.

Cette tirade nous paroît la plus belle de la piece, elle fait peu d'impreffion fur l'ame de Zoramis, qui toujours inquiet & foupçonneux, fort, en recommandant à Théofiris de veiller fur-tout ce qui fe paffe: le Miniftre fort quelques momens après lui.

ACTE IV.

Thermodene n'a point foufcrit aux volontés de Zoramis, il n'eft point parti, il eft revenu trouver fon pere par un fentier fecret, il a à fes ordres un gros d'Égyptiens qui l'attend près du palais, il propofe au vieillard de fuir avec Philoclée, de quitter un féjour détefté, Théofiris le refufe, il

craint que cette fuite ne redouble leurs communs dangers, il exhorte son fils, au contraire, à s'éloigner le plutôt possible, après un combat assez long, Thermodene obéit, il s'éloigne. Zoramis instruit de ces délais qui l'irritent de plus en plus, rentre sur la scène, il ordonne de nouveau qu'on éloigne Thermodene, il craint que cet Envoyé ne soit son rival; il s'emporte, il menace, il rugit, il se livre à toutes ses fureurs, le vieillard les réprime le mieux qu'il peut. Thermutis, Capitaine des Gardes de Zoramis, vient annoncer que Thermodene est aux fers, on l'a entendu, on l'a entrevu même dans l'ombre de la nuit s'avancer vers le palais, suivi d'une escorte, le nom de Philoclée échappoit de sa bouche, il avoit sur elle quelque projet criminel: on l'a attaqué, il s'est défendu long-tems avec courage, mais enfin, accablé par le nombre, il a été obligé de céder. On juge des tourmens de Théosiris présent à cette narration. Zoramis ordonne qu'on lui amene sa captive & l'audacieux Thermodene, l'un & l'autre paroissent,

chacun par un côté du Théatre, Zoramis, en les obſervant tous deux, découvre facilement qu'ils s'aiment & qu'il eſt trahi, il ne garde plus aucun ménagement ; l'autel eſt prêt, dit-il à Philoclée, venez & la Crete vous nomme ſa Reine : Philoclée le refuſe avec mépris & indignation; & Thermodene ajoute :

De quel droit oſes-tu
Sous ton indigne joug, accabler ſa vertu?
Va, le ſort la placée, alors qu'il l'a fit naître,
Au-deſſus de tes dons, & de ton rang peut-être.
Tu lui parle d'un Trône, & ce Trône eſt le tien.
N'attendant, ne voulant de Sceptre que le ſien,
Elle te dit par moi : « Faite pour la Couronne,
» Je veux qu'on me la rende, & non qu'on me l'a
» donne.
» Garde tes vils préſens ; ils m'outragent : dans
» moi
» Reſpecte ton égale & la fille d'un Roi.

Zoramis furieux ordonne le ſupplice de Thermodene. *Fais donc avant*, s'écrie Théoſiris, *fais donc avant aſſaſſiner ſon pere.* Zoramis indigné autant que ſurpris que Théoſiris ſoit d'intelligence avec ſon ennemi

ennemi & ſon rival, éprouve un accès de rage, elle eſt cependant modérée par les diſcours du vieillard, & par Philoclée; il ſuſpend le trépas de ſon Rival & de ſon Miniſtre, les fait ſortir de ſa préſence, & ſe contente de leur ôter leur liberté. Seul avec Philoclée, il met en uſage tous les moyens qu'il peut imaginer pour la fléchir, elle reſte inébranlable, & préfére la mort à la main de Zoramis. Au moment que celui-ci, ne ſe connoiſſant plus, pouſſe les derniers hurlemens du déſeſpoir, Thermutis arrive & lui donne l'avis ſuivant.

D'un aſſaut imprévu redoutez les approches,
Entendez-vous les cris répétés dans ces roches?
Les ennemis, Seigneur, occupent l'autre bord,
Et leur clameur ſoudaine a volé j'uſqu'au port.
Aux premieres clartés de l'aurore naiſſante,
Nous avons découvert leur flotte menaçante.
Ami de Thermodene, Idamas qui le ſert,
Chargé d'avis ſecrets, les rejoint & nous perd.
Non, l'Egypte jamais, fiere de ſa fortune,
Sous tant de pavillons n'a fait gémir Neptune;
Leur orgueil par les vents ſemble être protégé,
Et dans une heure enfin, vous êtes aſſiégé.

Zoramis que rien n'épouvante, met le ſabre à la main, ſort avec ſa garde, & ordonne que Philoclée ſoit conduite à la tour.

ACTE V.

Le Théatre repréſente un cachot horrible en forme de caverne, on voit ſur l'un des côtés un roc enfoncé, au pied de ce roc eſt aſſis Théoſiris enchaîné, Thermodene paroît furieux & parcourt la ſcène avec la plus vive agitation. Nous allons citer en entier la premiere ſcène de ce cinquiéme acte, & rien n'eſt plus digne de l'attention de nos Lecteurs.

THÉOSIRIS.

De quel ardent courroux, ton ame eſt conſumée!
La mienne s'affermit plus elle eſt opprimée.

THERMODENE *ne ſe poſſédant plus.*

Mon pere! ... il eſt des Dieux, & pour dernier
revers,
Ce ſejour vous renferme, & vous portez des fers!
Et Zoramis reſpire! ô déſeſpoir! ô rage!
Vos jours ſi précieux ſont en butte à l'outrage!

Que devient Philoclée ? on enchaîne ſes pas,
Sous d'infâmes liens elle attend le trépas.
Le trépas ! Philoclée ! & c'eſt là ton partage !...
Princeſſe infortunée !... exécrable rivage !
Il faudra donc loin d'elle expirer en ces lieux,
Et voilà le vengeur que lui gardoient les cieux.

THÉOSIRIS.

O toi, dont les vertus, noble & brillant préſage,
D'un digne Succeſſeur m'offrent déja l'image,
De ma conſtance, ici, fidele imitateur,
Supporte tes revers, & commande à ton cœur.

THERMODENE.

Quand des Dieux inhumains !...

THÉOSIRIS.

Étouffe ce murmure.

THERMODENE, *avec une ſorte d'emportement.*

Etouffez donc en moi le cri de la nature.

THÉOSIRIS, *avec calme.*

Celui du déſeſpoir : il eſt peint dans tes yeux.
Le croira-t-on ! eh quoi ! dans ce jour, en ces lieux,

C'eſt-moi, c'eſt un mortel appéſanti par l'âge,
Qui t'égale en malheur & te paſſe en courage!

THERMODENE, *verſant des pleurs de rage.*

Ah! je n'ai point celui de voir, ſans m'indigner,
Cet antre, ce ſépulchre où l'on vous fit traîner;
Je n'ai point le pouvoir de retenir mes larmes,
Lorſque de Philoclée on m'enleve les charmes;
Je ne m'endurcis point contre de tels objets.
Je chéris vos vertus, j'adore ſes attraits;
Je vous pleure tous deux... eh! pourquoi m'en défendre?
Il n'eſt rien que pour vous je n'oſaſſe entreprendre:
Ciel! faut-il que mon bras languiſſe inanimé,
Quand d'un glaive vengeur il devroit être armé?
Quand Zoramis dompté par ces mains qu'il enchaîne,
Devroit, en expirant, ſatisfaire à ma haine?
Elle eſt juſte.... ah! du moins qu'il briſe vos liens,
Qu'il finiſſe vos maux, je ſouffrirai les miens;
Mais je ne ſouffre point ſans trouble & ſans colere,
L'eſclavage odieux d'une Amante & d'un Pere...
Quel bonheur d'obéir à ſes reſſentimens!
Qu'on doit ſentir de joie à frapper ſes tyrans!

THÉOSIRIS.

Tremble de te livrer aux tranſports de ton zèle:

Une ame impétueuse est bientôt criminelle.

(Le serrant dans ses bras)

Viens, écoute un ami. Depuis que je suis né,
Poursuivi, dépendant, à souffrir condamné,
J'ai de mes passions dompté la violence:
Tout résiste à la fougue & céde à la constance.
Poussé de piége en piége & d'écueil en écueil,
J'appris de l'infortune à surmonter l'orgueil.
Ne crois pas cependant que jamais la misere,
Ait sous son joug honteux courbé mon caractère.
Défendre l'opprimé fut ma plus sainte Loi,
Et par humanité, j'ai vieilli près d'un Roi.
Dans les camps, dans les Cours, dans ce sauvage
asyle,
Si j'ai plié, ce fut dans l'espoir d'être utile.
Vas, parmi les mortels que j'ai su trop chérir,
J'ai vu qu'il faut céder, quand on veut les servir;
J'ai vu qu'une ame altiere, infléxible & rébelle,
Aigrit sa destinée, en s'irritant contre elle;
Et j'éprouvai toujours, qu'espérant tout du tems,
On triomphe de soi, du sort & des tyrans.
Jeune, ardent & trompé, que ton ame se fie,
Aux conseils d'un vieillard qui va quitter la vie:
Sur cette mer terrible, où je fus agité,
Je veux servir de guide à ta témérité;
Je veux, en échouant, prévenir ton naufrage.
Songe que, pour trésor, pour unique héritage,

Je ne puis te laiſſer, grace à mes oppreſſeurs,
Que mon expérience, & ſur-tout mes malheurs.

THERMODENE.

Ah! pour le cœur d'un fils, leçon chere & ſacrée!
De tout ce que j'entends mon ame eſt pénétrée...
Vous, malheureux! ... qui? Vous, finir dans ces cachots
Soixante ans de vertus, d'honneur & de travaux!
Le Ciel qui fit en vous un préſent à la terre,
Eſt-il jaloux du bien que vous pouviez lui faire?
Si de la bienſéance, il mit en vous l'attrait,
Pourquoi, par le malheur, en détruit-il l'effet!

THÉOSIRIS.

Il ne l'a point détruit: par ma perſévérance,
J'ai fait quelques heureux; ils ſont ma récompenſe.

THERMODENE.

Que votre calme auguſte ajoute à mes fureurs!

(*Se jettant dans les bras de ſon Pere.*)

Cachez dans votre ſein, mon courroux & mes pleurs.
Quel mortel, où quel Dieu calmera mes alarmes?
Qui briſera mes fers? qui me rendra des armes?

Mais, quoi ! quel bruit ſoudain fait retentir ces
lieux ?
Il redouble : on approche. Eſt-il vrai ! juſtes
cieux ?

(*Appercevant Idamas.*)

N'en pouvant plus douter, j'oſe à peine le croire.

THERMODENE A IDAMAS.

Qui t'amène ?

IDAMAS.

Le zele armé par la Victoire.

THÉOSIRIS A THERMODENE.

Accuſe encor les Dieux.

Nous avons déja dit que Paſiclès étoit reſté ſur la mer avec une flotte aſſez nombreuſe, Idamas vient annoncer aux deux priſonniers que l'ayant rejoint ſur la mer, ils ont attaqué Zoramis, que ce dernier après s'être long-tems défendu avec beaucoup de courage a été pouſſé & reſſerré contre des rochers dans un défilé fort étroit, que là il a diſparu ſous une

voûte fouterreine, & que peut-être il s'eft donné la mort. Thermodene que cette nouvelle encourage, reçoit des armes des mains d'Idamas, confie fon pere à une garde nombreufe, & vole au fecours de Philoclée. A peine il eft forti, que Zoramis pâle, échevelé, fanglant, fort d'un fouterrein pratiqué dans la caverne par une ouverture qu'il fe fait, en écartant quelques débris de rochers, il lui refte un poignard dont il compte faire le plus terrible ufage; il cherche des yeux Thermodene, fon vieux Miniftre lui apprend que Thermodene eft libre; il eft plus furieux que jamais en voyant que fon rival lui eft échappé, toutefois il fe confole un peu en fongeant que Philoclée, dont il a ordonné le trépas, l'a reçu en effet: il fe trompe, Philoclée n'eft point morte, elle a été délivrée. Elle arrive dans le fouterrein avec Thermodene, celui-ci ordonne à fes foldats de le délivrer d'un monftre: arrêtez, arrêtez, s'écrie le vieillard en fe jettant entre les foldats & Zoramis, & en faifant de fon corps un rampart à ce dernier.

Arrêtez, malgré ſa furie
Il fut mon bienfaiteur, je défendrai ſa vie.

Thermodene eſt vainqueur, Philoclée reſpire encore, Zoramis eſt vaincu, il perd ſa maîtreſſe & ſon empire : frappé de tant de coups imprévus, il ſe tue, & c'eſt le ſeul parti qu'il dut prendre. Théoſiris, Thermodene & Philoclée, ſont unis, libres & heureux. Le ſujet de cette piece eſt un peu romaneſque, elle reſſemble un peu trop à beaucoup d'autres ; mais il y a des beautés de détail qu'il eſt impoſſible de ne pas admirer; lorſque Philoclée dit au vieux Miniſtre que Thermodene eſt ſon fils, lorſque ce vieillard le reconnoît, l'embraſſe & eſt obligé de s'en ſéparer au moment même où il a le plus de plaiſir à le voir, il eſt impoſſible de ne pas fondre en larmes : cette ſituation eſt vraiment Tragique, & les ennemis même de M. Dorat (ſuppoſé qu'il en ait encore) ſeront obligés d'en convenir. Ils ne pourront pas nier non plus que la premiere ſcène du cinquieme acte ne ſoit une des plus belles qu'il y ait au Théatre, & que tous les morceaux que nous avons cités

ne soient écrits avec la couleur qui convient au sujet. M. Dorat avoit déja donné une Tragédie de *Théagène* & *Chariclée* ; Mais elle ressembloit peu à *Zoramis*, quoiqu'elle fut la même pour le fonds.

M. Dorat aimoit passionément la Tragédie, son projet même étoit, il nous l'a dit souvent, de ne plus s'exercer que dans ce genre. On lui a constamment refusé les talens qu'il exige, rien n'est plus injuste, mais rien n'est moins étonnant, la grace s'allie rarement avec l'énergie ; Dorat avoit tant montré de la premiere qu'il falloit bien le croire incapable de la seconde, & après tout il n'y avoit pas grand mal à cela, cette impuissance prétendue de réussir dans plusieurs genres, est la seule consolation qui reste à l'envie, & ne faut-il pas lui en laisser quelqu'une ? On donnoit un jour *Adélaïde de Hongrie*, nous entendîmes un homme, au sortir de cette piece, dire que Dorat ne faisoit bien que des vers de société, & les yeux de cet homme étoient encore humides des larmes que le cinquieme acte de cette Tragédie lui avoit fait répan-

dre. Nous obſerverons, au ſujet de cette piece, que quoique le fonds en ait paru trop romaneſque, il eſt impoſſible de la lire ou de la voir repréſenter ſans éprouver l'attendriſſement le plus vrai. Dorat, a-t-on dit, en avoit puiſé le ſujet dans un Conte de Fée; & qu'importe la ſource où l'on puiſe, ſi l'on fait diſparoître le merveilleux ſous un air de vraiſemblance qui en impoſe au point d'arracher des pleurs au ſpectateur ſenſible? Les Tragédies faites d'après quelque trait de la Fable ont-elles une ſource plus digne de vénération? La Fable n'eſt-elle pas une ſuite d'Hiſtoriettes plus incroyables quelquefois que toutes celles de la Bibliothéque Bleue? Les gens qui ne s'attendriſſent qu'aux pieces compoſées exactement d'après les régles du Théatre, rappellent le mot de ce Payſan qui aſſiſtant à un Sermon touchant où tout le monde pleuroit excepté lui, & interrogé pourquoi il ne pleuroit pas, répondit : *Je ne ſuis point de la Paroiſſe.* Les régles ſont très-reſpectables ſans doute, mais la poëtique du cœur vaut bien celle d'Ariſtote.

Nous venons de jetter un coup-d'œil rapide ſur les ouvrages importans de M. Dorat: ſa couronne eſt compoſée de lauriers & de fleurs ; & ces derniéres en ſont peut-être le plus bel ornement. Ces fleurs ſont ſes Poéſies fugitives. Elles ſe répandoient d'abord dans la capitale, & de là dans la Province. On les liſoit avec avidité, & au bout d'un certain tems l'Auteur les raſſembloit & les offroit au public ſous un titre quelconque ; c'eſt ainſi qu'il a donné, à différentes époques, *les Fantaiſies*, *les Nouveaux torts*, & le premier volume *du Coup-d'œil ſur la Littérature :* on trouve dans ces trois recueils des piéces de tous les genres. Ces bagatelles ne ſont pas auſſi frivoles que bien des perſonnes le croyent : pluſieurs événemens ſinguliers & remarquables y ſont conſignés en jolis vers, ce qui vaut bien la proſe lourde & monotone des Gazettes ; on y trouve des peintures vraies des mœurs du tems, des modes & des ridicules du jour ; ces paſtels fugitifs, ces croquis légers peuvent ſervir à l'Hiſtorien, qui médite de grands tableaux ; & plus

encore au moralifte qui obferve l'influence des événemens fur les hommes, & celle des hommes fur les événemens. Dorat, dans ces petits ouvrages, a moins de négligence que Chaulieu ; il a plus de précifion que Greffet ; plus de traits fins, plus d'efprit que le Cardinal de Bernis ; plus d'abandon que Bernard, plus de graces que Defmahis ; plus de coloris que Voltaire, & enfin une légéreté qui n'appartient qu'à lui. C'eft-là que fa mufe reffemble à cette Nymphe qui couroit fur les épis fans les courber. Au nom de Voltaire, fi fupérieur dans ce genre, le Lecteur indigné s'eft arrêté peut-être en criant au blafphême. Il a eu tort. Encore une fois nous ne voulons point déshonorer notre ami & nous-mêmes en lui prodiguant des éloges qu'il n'a point mérités ; nous ne devons, nous ne voulons être que juftes. Il en eft de fes Poéfies fugitives comme de fes fables : fi Dorat à des qualités qui ne fe trouvent point chez les Auteurs que nous avons nommés, ils en ont qui ne fe trouvent point chez lui. Voltaire fur-tout a toujours

plus de précision & de philosophie. On a reproché à Dorat de traiter ces petits sujets toujours de la même maniere, & par conséquent d'être monotone. Ce reproche n'est pas fondé. Il est vrai qu'il a presque toujours le coloris brillant de Properce, mais la scélératesse aimable de Catulle a regné dans ses premiers écrits en ce genre, & la tendresse de Tibulle a respiré dans les derniers. C'est une autre Délie qui a causé cette révolution ; &, s'il faut en croire les vers suivans, cette moderne Délie, que nous ne connoissons pas, étoit bien plus intéressante que l'ancienne. Il est bien peu de femmes à qui l'on puisse dire ce qui suit :

Qu'un Auteur ordinaire efface,
Il fait très-bien assurément,
Mais toi, dont l'amour suit la trace ;
Toi qu'inspire ce Dieu charmant,
Use du moins bien sobrement
Du conseil épineux d'Horace,
Délie, efface rarement,
De peur d'enlever une grace
Ou de rayer un sentiment.

Lorſque Dorat écrit à des femmes de Théatre, célèbres par leurs attraits & leurs talens; *à ces femmes de bien qui ſont,* comme il le dit lui-même:

Qui ſont du célibat en France
Et la reſſource & le ſoutien.

Il prend avec elles un ton leſte & cavalier qui n'eſt point celui d'un jeune Mouſquetaire, comme on l'a prétendu, mais celui d'un homme qui a vécu dans le monde, qui l'a obſervé, qui connoît la meſure des choſes & ne la paſſe jamais; qui paroît avoir la certitude de ne pas déplaire, lors même qu'il eſt un peu inſolent. Lorſqu'il parle à ces femmes de leurs maris ou de leurs amans, c'eſt ſans le moindre égard, ſans le moindre intérêt pour les malheurs auxquels ils ſont ſujets. Mais qu'on liſe toutes les piéces qu'il a adreſſées à Délie, on verra qu'il y prend un ton abſolument différent; c'eſt celui du reſpect, du ſentiment le plus vrai & le plus tendre: il y déplore même ſes infidélités; il ſe repent,

& n'a point l'air d'un faux converti. Ces légeres obfervations fuffifent pour montrer l'injuftice du reproche qu'on lui fait. Eft-ce être monotone que de peindre également bien l'amour conftant & l'amour fripon?

On a dit quelque part que *les derniers Ouvrages de M. Dorat fe reffentoient d'un phyfique qui fe détruifoit tous les jours.* Ce reproche n'eft pas plus fondé que le précédent, nous allons donner une preuve du contraire en tranfcrivant ici l'Épître à la Variété.

ÉPITRE A LA VARIÉTÉ.

Jeune Déité que je fers,
Enchantereffe au vol agile,
Qui me féduis par les éclairs
De ton diadême mobile,
Et, comme Iris, en nuances fertile,
D'une écharpe changeante embraffes l'Univers;
Toi, qui fens la plaine liquide,
Ou vas t'ouvrir dans l'air des chemins inconnus,
Sur un char rayonnant, diaphane & rapide,
Traîné par les Dragons d'Armide,
Ou les Colombes de Vénus;

De

Variété, c'eſt toi que je prends pour modéle,
De ce Globe embellis l'uniforme tableau;
Il n'eſt rien à mes yeux, s'il ne ſe renouvelle.
Viens; de l'ennui même du beau
Sauve ma Muſe qui t'appelle.
Dirige-là; ton art piquant
Au vrai mariant l'impoſture,
Des écrits, & de la nature,
Eſt le plus aimable ornement.
Étale à mes regards ce vaſe inépuiſable,
Ce dépôt immenſe de fleurs,
Dont ta main ſi légere aſſortit les couleurs,
Leur frêle & vif éclat reſſemble à nos ardeurs.
Tout ce qui plaît n'eſt point durable;
La roſe du matin, le ſoir, meurt ſur le ſable;
Les zéphirs ſont charmans, les zéphirs ſont trompeurs;
J'aime mieux les regrets, qu'un bonheur qui m'accable:
Le vol même du tems emporte ſes rigueurs.
Daphné fuit, Apollon l'implore;
Le Dieu jouit, même alors qu'il ſe plaint;
L'amour que l'on pourſuit encore,
Eſt bien plus ſéduiſant que l'amour qu'on atteint.
Pour moi, dans ta riche corbeille;
Vas, je me garderai de jamais faire un choix;
Chaque fleur ou ſombre ou vermeille
Viendra s'effeuiller ſous mes doigts.

Pour le front de Thalie, ou le ſein de Climene,
Tantôt je cueillerai l'œillet éblouiſſant,
Tantôt du ſouci paliſſant
Je couronnerai Melpomene.
Les larmes ont leur volupté,
Comme le rire à ſon ivreſſe,
Et des indifférens l'importune gaîté
Inſulta trop ſouvent à ma douce triſteſſe.
Docile aux mouvemens dont je ſuis agité,
L'abandon eſt la loi qui me conduit ſans ceſſe;
J'ai de l'inſtinct, & point de volonté;
Le projet m'effarouche, & le travail me bleſſe;
Je vais où je ſuis emporté,
C'eſt rarement vers la ſageſſe.
Enfin, mon vol eſt libre autant qu'illimité,
Un ſiecle ne vaut pas l'inſtant qui m'intéreſſe.
Ni gai ni ſenſible à demi,
Aujourd'hui je triomphe aux pieds d'une maîtreſſe,
Je pleurerai demain dans le ſein d'un ami.
Voilà pourquoi, moitié fous, moitié ſages,
Mes écrits ont offert tant de traits différens.
Ces fruits irréguliers de mes loiſirs volages,
Dictés par mes erreurs, ou par mes ſentimens,
Sont des rêves, des jeux, & non pas des ouvrages.
Par ſes illuſions, ſecondant mon attrait,
Une autre Déité, qui t'entraîne à ſa ſuite,
Me donne tous les biens que la raiſon promet:
Le monde enchanté qu'on ſe fait

Vaut bien le monde qu'on habite.
L'imagination partage mes desirs ;
Autour de moi, par vous, la lumiere est plus pure,
En sons mélodieux vous changez mes soupirs.
Pourvu de maux par la nature,
L'homme du moins la trompe, en créant des plaisirs.
La gloire est imposante, & par fois je l'adore,
C'est un nuage coloré
Qu'on embrasse & qui s'évapore,
N'importe ; on est heureux tant qu'on est enivré.
Variété, tels sont les objets que j'encense ;
Ta double étoile au front, ta baguette à la main,
Verse à jamais ton charme souverain
Sur ma fugitive existence,
Et, lorsqu'à mon dernier instant,
J'aurai vu s'envoler le songe de la vie,
Immortel comme toi, que ton prisme éclatant
Me reproduise encor ta brillante féerie,
Dans ce monde invisible, où l'avenir m'attend.

Cette Épître est assurément un des derniers ouvrages de Dorat. Y a-t-il quelque phrase qui se ressente *de la foiblesse d'un physique qui se détruit tous les jours ?* Que de graces au contraire ; quelle pureté &

même quelle douce philoſophie dans ces deux vers !

> Le monde enchanté qu'on ſe fait
> Vaut bien le monde qu'on habite.

Les ſuivans ne ſont-ils pas dignes de la Fontaine ?

> Je vais où je ſuis emporté :
> C'eſt rarement vers la ſageſſe.

M. Dorat ſe portoit fort mal, il eſt vrai, lorſqu'il donna ces vers : *ſon phyſique ſe détruiſoit en effet tous les jours.* Mais y a-t-il dans cette piéce quelque choſe qui l'annonce ? Ne pourroit-on pas l'appeller le chant du Cygne ; ainſi que la réponſe qu'il a faite à M. le Chevalier de Cubieres, & qu'on trouvera à la ſuite de cet Éloge ?

Nous ne parlerons point des écrits où l'on prétend que M. Dorat eut l'intention d'attaquer des hommes juſtement célebres. Nous dirons ſeulement, pour l'excuſer, que puiſqu'il n'y a nommé perſonne, il n'eſt pas abſolument prouvé qu'il ait eu

cette intention : quoiqu'il en ſoit, nous n'en parlerons point, & nous le pouvons ſans nuire beaucoup à ſa gloire. S'il eut en effet le projet de jouer ces hommes célebres dans une de ſes Comédies, il fut d'autant plus à plaindre qu'aucun d'eux n'a jamais écrit une ligne contre lui ; que parmi ces hommes qu'il croyoit être ſes ennemis, pluſieurs l'apprécioient mieux que perſonne & lui rendoient plus de juſtice que quelques gens qui ſe diſoient ſes amis. M. d'Alembert, entr'autres, nous a dit ſouvent que M. Dorat avoit dix fois le mérite néceſſaire pour être de l'Académie Françoiſe. Eh ! qui pourroit contredire M. d'Alembert ? Tout le monde ſait que Malleville, Pavillon, Benſerade, Voiture, furent de l'Académie Françoiſe ; qu'elle porta même le deuil de ce dernier, & M. Dorat qui valoit mieux que tous ces hommes enſemble, n'auroit pas mérité d'en être ? Ceſſons d'agiter cette queſtion, ſachons pourquoi il n'en fut pas. Né avec une délicateſſe ombrageuſe, chaque fois

qu'il avoit un ſuccès, il croyoit que ce ſuccès étoit conteſté par les hommes mêmes dont le ſuffrage y mettoit le ſceau. D'autres hommes d'ailleurs intéreſſés peut-être à ce qu'il ne fut pas de l'Académie, l'aigriſſoient contre ſes véritables Juges. Auſſi crédule que ſenſible, altier tour-à-tour & modeſte, il ajoutoit foi à ces inſinuations perfides : & lorſque dans ſes Préfaces ou dans ſes Épîtres il ſe plaignoit, ſoit avec amertume, ſoit avec raillerie, de ſes prétendus détracteurs, il avoit le malheur de ſe faire de vrais ennemis & d'en combattre d'imaginaires (*).

(*) La ſorte de férocité avec laquelle on s'eſt déchaîné contre M. Dorat après ſa mort, ne juſtifie-t-elle pas cette délicateſſe ombrageuſe que ſes amis lui ont ſouvent reprochée ? Il n'eſt donc plus vrai que l'envie n'attaque que les vivans, elle diſtile ſon fiel ſur la tombe des morts, elle haït des cendres ; elle ne ſe contente pas de reſſembler à ces Vampirs de la Moravie qui ſuçoient le ſang des hommes & en faiſoient des ſquelettes, elle s'aſſied ſur les monumens, en briſe la pierre & ronge les ſquelettes même.

Ce ſiecle a vu naître une foule de Philoſophes, dignes émules des Platon, des Lucien, des Plutarque, des Sénéque, des Montaigne, &c. &c. M. Dorat ſentoit tout le mérite de ces derniers qui ne ſont plus; il les liſoit avec plaiſir; il les imitoit même tant qu'il pouvoit; pluſieurs de ſes écrits en ſont la preuve. Mais graces aux inſinuations dont nous avons parlé, quoiqu'il adorât les maîtres, il ſe croyoit déteſté des diſciples, dont il augmentoit le nombre ſans le ſavoir & ſans y prétendre. Il vivoit avec les vieux Philoſophes morts depuis long-tems, & fuyoit ceux qui exiſtent encore. Enfin, il eſtimoit, il révéroit la Philoſophie ancienne: & la Philoſophie moderne, qui eſt la même ſous des formes différentes, lui paroiſſoit dangéreuſe. Cette Philoſophie, cette divinité bienfaiſante qui éclaire & conſole l'humanité, étoit à ſes yeux une furie armée de ſerpens & toujours prête à le pourſuivre. C'eſt ſur-tout dans les dernieres années de ſa vie que ce fantôme lui apparoiſſoit ſans ceſſe; il le voyoit aſſis au bord de ſa tombe.

Pénétré de courroux & d'indignation, il s'armoit à son tour; dressoit contre le prétendu monstre son artillerie légere ; mais ses traits ne faisant qu'effleurer l'égide impénétrable de cette Déesse, retomboient le plus souvent sur lui-même, & le blessoient malheureusement d'atteintes incurables. On sera surpris peut-être qu'à cet égard nous déplorions son aveuglement : peut-être croira-t-on qu'étant amis, qu'ayant à-peu-près les mêmes goûts, nous devions avoir les mêmes principes; pourquoi cela? Pourquoi veut-on que les sentimens influent si fort sur les opinions? Ne peut-on s'aimer & s'estimer beaucoup sans penser & se conduire de même? Les meilleurs amis de l'antiquité parmi les hommes de Lettres Philosophes, furent un Epicurien & un Stoïcien. Si nous sommes fiers de quelque chose, ce n'est point du goût à-peu-près stérile que nous avons pour les Lettres, c'est de la justice que nous nous plaisons à rendre à ceux qui les cultivent avec plus de fruit que nous; nous admirerons toujours le talent par-tout où il se trouvera; & si déja nous n'étions

pas d'un parti, celui de la vérité, c'eſt le ſeul que nous vouluſſions épouſer.

Il eſt intéreſſant d'obſerver que M. Dorat n'a pas toujours eu pour les honneurs Littéraires cet éloignement qu'il a ſouvent manifeſté ſur la fin de ſes jours, avant qu'on eut aigri ſon caractère, décoré déja de titres ſuffiſans, il s'étoit préſenté pour être de l'Académie Françoiſe; mais comment s'étoit-il préſenté? De la maniere la plus intéreſſante, & qui ſeule, nous oſons le dire, qui ſeule lui méritoit une place, s'il eſt vrai que dans une Société où les vertus ne font qu'un avec les talens, un procédé héroïque ait la valeur d'un bon ouvrage. Dans le tems que Dorat eut le noble deſir d'être de l'Académie, Colardeau l'avoit auſſi; Dorat propoſa à ſon ami de faire avec lui les viſites néceſſaires, Colardeau y conſentit & il n'y avoit qu'une place vacante. Il eſt une ſeule choſe dans le monde que les amis n'aiment gueres à partager, c'eſt la gloire: Dorat & Colardeau, en confondant leurs droits, prouverent que le bonheur de l'un devien-

droit celui de l'autre, que le ſuccès du vainqueur conſoleroit le vaincu de ſa défaite, & la Littérature ne fournit pas ſouvent des exemples de cette générofité & de cette délicateſſe.

Si nous avons eu beaucoup à louer en parlant des ouvrages de M. Dorat, nous ne l'aurons pas moins en parlant de ſa perſonne & de ſon caractère. Sa paſſion dominante étoit un amour immodéré pour la gloire, qu'il n'avoit point l'air de mépriſer comme on l'a prétendu, mais dont ſeulement il paroiſſoit ne pas ſe ſoucier beaucoup : il traitoit cette divinité à-peu-près comme ſes maîtreſſes ; il lui raviſſoit des faveurs & feignoit de la dédaigner. Ce ſentiment qui l'occupoit preſque tout entier devoit néceſſairement affoiblir en lui des ſentimens plus doux ; voilà pourquoi en amitié il étoit peu empreſſé, mais ſolide ; il ne venoit point chercher ſon ami, mais ſon ami étoit ſûr de le trouver & le trouvoit ſur-tout dans les grandes occaſions : il en a donné plus d'une preuve à des gens qui ont eu avec lui les torts les plus graves :

nous connoiſſons à ce ſujet des faits que nous ne révélerons point ; il y a trop de choſes à louer dans notre ami pour que nous lui faſſions un mérite d'avoir pardonné de vrais coupables.

Il avoit les vertus que donnent la religion & la philoſophie, ces vertus ſont à-peu-près les mêmes : il étoit doux, poli, bienfaiſant, plein d'humanité & de franchiſe ; une choſe qu'on aura peine à croire & qui cependant eſt vraie, c'eſt que ſous un extérieur léger & preſque frivole, il cachoit un grand fonds de bonhommie & la pouſſoit même juſqu'à la crédulité ; par ces dernieres qualités comme par quelques autres, il reſſembloit aſſez à la Fontaine : & qui oſera nier qu'il n'eut pu dire comme ce dernier ?

Je ſuis choſe légere & vole à tout ſujet
Je vais de fleur en fleur & d'objet en objet,
A beaucoup de plaiſir, je mêle un peu de gloire,
J'irais plus haut peut-être au temple de mémoire,
Mais quoi! je ſuis volage en vers comme en amours...

Il avoit de plus que le *bon homme* une activité incroyable. Il ne paroiſſoit jamais

occupé, & il l'étoit ſans ceſſe : il travailloit par-tout, dans les cercles, aux promenades, aux ſpectacles ; il obſervoit en courant, & peignoit de même ; & malgré cela il n'apportoit jamais dans la Société ces diſtractions ſi communes à ceux qui ont plus de commerce avec les livres qu'avec les hommes ; il y montroit de l'eſprit & ſavoit ſur-tout faire briller celui des autres, talent ordinaire de ceux qui en ont le plus. Il parloit peu, mais il écoutoit bien, & l'on ne pouvoit s'empêcher d'aimer ſon ſilence. Sa modeſtie & ſon indulgence lui donnoient un avantage réel ſur tous ſes ſemblables. Dès qu'il ouvroit la bouche on l'écoutoit avec attention ; il ne l'ouvroit guéres que pour dire des choſes fines & ſaillantes, & c'eſt ſur-tout alors qu'on lui ſavoit bon gré de s'être tu. Il avoit dans ſa tournure phyſique quelque choſe de vif, de délié & de leſte, qui annonçoit abſolument le caractère de ſes écrits, & nous ſommes preſque tentés de l'appeller *le Sylphe de la Littérature* ; mais il s'eſt peint ſouvent lui-même & pour en donner une

idée plus juſte, il vaut mieux que nous citions ſes propres paroles :

Quoique le ton du ſiecle autrement en ordonne,
Je prétens fuir l'orgueil, ne déteſter perſonne ;
Bien ſcandaleuſement toujours rire à ſouper ;
Sur le front d'un Rival attacher la couronne,
S'il le faut, être dupe, & ne jamais tromper.
Je veux de plus, dans ma très-humble ſphère,
Jouir, ſans faſte & ſans éclat,
Du peu de bien que je puis faire :
Et plaindre mon ami, s'il devient un ingrat.
Que la haine après perſévere,
Je verrai, ma Zirphé, ſes complots ſans effroi :
Mon cœur eſt courageux, ſi ma tête eſt légere ;
Malin pour mes cenſeurs, mais ſenſible pour toi,
Je garderai mon caractère,
Et mes torts, Dieu merci, ne mourront qu'avec moi.

Voici un endroit où il ſe peint encore avec des couleurs plus vraies : il eſt tiré de ſon Épître intitulée *ma Philòſophie*, qu'il a donnée enſuite ſous le titre *de mes Erreurs*.

DANS ſes folles métamorphoſes
Mon eſprit, toujours au-dehors,

Ne ſait point ſaiſir les rapports ;
L'enſemble harmonique des choſes
Et leurs inviſibles accords :
Mais je ſais rire, en récompenſe,
Et même rire à mes dépens.
Tous les matins dans le ſilence,
Je vais brûler un grain d'encens
Sur l'Autel de la tolérance.
Je perſifle avec aſſurance
Ces égoïſtes ſourcilleux
Qui ne permettent pas qu'on penſe,
A moins qu'on ne penſe comme eux.
Trop fier pour deſcendre à l'intrigue
Je fuis les ſentiers tortueux :
La palme qu'emporte la brigue
Ceſſe d'en être une à mes yeux.
L'ombre du crédit m'importune ;
Loin de courtiſer la faveur,
Si je veux rencontrer un cœur
Je le cherche dans l'infortune ;
Je ne me laiſſe point charmer
A l'éclat d'un luxe ſtérile,
Moins mon ami peut m'être utile,
Plus j'ai de plaiſir à l'aimer.
J'honore les rangs & les titres,
Mais ſans jamais m'en étayer :
Au coin de mon humble foyer
Mes ſentimens ſont mes arbitres,

Et je m'appartiens tout entier.
Ma gauloiſe philoſophie
Borne-là ſes modeſtes vœux ;
Et dans mon délire joyeux,
Je tiens à ma ſuperficie
Pourvu qu'elle cache un heureux.

Avec cette averſion pour l'intrigue ; cette fierté de caractère, & ce mépris réel pour la fortune qu'avoit M. Dorat, doit-on être ſurpris qu'il n'ait pas obtenu les faveurs de cette derniere ? Il eſt paſſé ce tems où l'or, prenant des aîles entre les mains du ſage & généreux Colbert, voloit dans les retraites des Savans de preſque toute l'Europe ; &, perdant à leurs yeux ce qu'il avoit de vil & de mépriſable avant d'avoir paſſé entre les mains de leur Bienfaiteur & de leur ſoutien, conquéroit à Louis XIV des hommes que l'on ne conquiert point avec le fer, & étendoit ſes victoires juſques ſur les eſprits, terme où ſe briſe ordinairement le pouvoir des Rois. Tout eſt un peu changé dans ce ſiecle. Un homme d'un vrai talent & qui ſe diſtingue de la foule, eſt d'autant plus

heureux qu'à ſon égard on s'en tienne à l'indifférence, qu'il eſt bien rare qu'il n'excite pas la perſécution. M. Dorat n'ayant jamais demandé de grace, n'en obtint jamais aucune; cependant il en étoit digne par ſes ſuccès, & ſur-tout par ſes malheurs. Ces derniers ſont moins connus que les autres : deux banqueroutes qu'il eſſuya preſque en même-tems, dérangerent prodigieuſement ſes affaires ; de-là naquirent des chagrins, & peut-être même des infirmités qui le conduiſirent au tombeau. Il mourut à Paris le 29 Avril 1780, d'une maladie de langueur qui le conſumoit depuis environ deux ans. Il conſerva juſqu'à ſon dernier moment ſa préſence d'eſprit, ſa fermeté & ſes principes. Ainſi fut enlevé à la Littérature un homme qui promettoit plus encore qu'il n'avoit tenu, & qui, avec les ſecours du tems & de l'étude, fut devenu ſans doute ſupérieur à lui-même.

Il aimoit trop la gloire pour garder longtems ſes productions dans ſon porte-feuille : le deſir extrême des jouiſſances ne lui permettoit

mettoit point à cet égard de faire des ſacrifices. Il ſe hâtoit même un peu trop de paroître au grand jour, & il en convenoit. (*) Les corrections, quelquefois con-

---

(*) Voici une Lettre que nous avons écrite à ce ſujet, & qui a paru dans le Journal de Paris le Jeudi 12 Avril 1781.

Aux Auteurs du Journal.

MESSIEURS,

C'eſt avec une ſurpriſe mêlée de chagrin, que je viens de lire dans le Nécrologe de cette année, une *Notice* ſur feu M. Dorat, dont un (1) Homme de Lettres eſtimable ſe déclare l'Auteur. Ce dernier prétend *avoir ſouvent exhorté M. Dorat à mettre la derniere main à ſes ouvrages*, & le plus grand reproche qu'il lui faſſe, c'eſt de n'avoir point ſuivi ce conſeil. Il dit très-affirmativement qu'*abuſant de ſa facilité, ſes ouvrages étoient, pour ainſi dire, des in-promptus ſur leſquels il ne revenoit jamais. Tout ce qui nous reſte de lui*, ajoute-t-il, *eſt du premier jet : il lui en coutoit moins de faire vingt vers que d'en corriger deux.* Comment ſe fait-il que l'Auteur de la Notice, s'il a été lié avec M. Dorat, comme il le laiſſe croire, comment ſe fait-il qu'il ait avancé des faits auſſi contraires à la vérité ? Je puis vous aſſurer, Meſſieurs, que ſi Dorat avoit un défaut, c'étoit peut-être de revenir trop ſouvent ſur ſes premieres productions. Il n'en eſt aucune, excepté *la Feinte par Amour*, & très-peu de Poéſies fugitives, il n'en eſt aucune, dis-je,

(1) M. Caſtilhon.

ſidérables, qu'il faiſoit à chaque nouvelle édition de ſes divers écrits, annonçoient

---

qu'il n'ait vingt fois remiſe ſur le métier; il n'en eſt point à laquelle, à pluſieurs repriſes, il n'ait retranché, ajouté ou corrigé un très-grand nombre de vers. Cette extrême ſévérité ſuppoſoit dans M. Dorat un grand deſir de la perfection, & s'il n'y a pas toujours atteint, pourquoi donner à entendre qu'il n'en avoit point la volonté? L'Auteur de la Notice n'ignore pas qu'il eſt peu d'ouvrages de Dorat qui n'ait eu pluſieurs éditions; qu'il les compare toutes, qu'il les confronte, il verra qu'elles ne ſe reſſemblent point, & qu'à beaucoup d'égards les dernieres ſont ſouvent préférables aux autres. Il verra que la Tragédie de *Zoramis*, qu'il appelle *Zoramir*, je ne ſais trop pourquoi; il verra, dis-je, que cette Tragédie, pour le fond, eſt à-peu-près la même que celle de *Théagene & Chariclée;* mais que la forme en eſt toute changée, & que les deux derniers Actes en ſont abſolument neufs. Il verra dans la ſeconde édition de *Régulus*, un rôle qui n'eſt point dans la premiere, celui d'*Amilcar*, rôle qui aſſurément ne dépare point cette Tragédie. Il verra que le beau Poëme de *la Déclamation* n'a été dans ſa naiſſance qu'une Piece de trois ou quatre cens vers, ſans diviſion de chants, & ſans aucune forme didactique. Il verra que les Contes, les Fables & preſque toutes les Poéſies fugitives, ont ſubi une foule de changemens plus ou moins heureux, plus ou moins conſidérables. Il verra que le Drame intitulé *les deux Reines*, a été refait ſous le titre d'*Adélaïde de Hongrie;* & que celui de *Zulica* a reparu ſous le nom de *Pierre-le-Grand.* L'Auteur de la Notice convient de ces deux derniers articles. Comment

qu'il ne pouvoit dévorer cet intervale, cruel, mais néceſſaire, qu'il faut laiſſer

---

peut-il donc ſe faire que tout ce qui reſte de Dorat ſoit *du premier jet ?* Comment ſe fait-il que l'on ſoit ainſi en contradiction avec ſoi-même ? Comment ſe fait-il que l'on ſoit homme de Lettres, & que l'on ignore des faits Littéraires auſſi connus ? M. Dorat m'a dit bien des fois, ainſi qu'à ſes autres amis, que ſon plus grand plaiſir étoit de corriger ſes ouvrages : comment ſe fait-il qu'il ne l'ait jamais dit à l'Auteur de la Notice, ou que celui-ci ne s'en ſoit jamais apperçu ? Notice, ſi je ne me trompe, vient du mot Latin *noſcere*, qui ſignifie connoître : lors donc qu'on fait une Notice ſur les écrits d'un homme, il me ſemble qu'il faudroit connoître un peu davantage cet homme & ſes écrits. Un Étranger, qui n'auroit lu que la Notice du Nécrologe, où l'on prétend que les ouvrages de Dorat ſont des *In-promptus*, ne ſeroit-il pas un peu ſurpris s'il liſoit enſuite *le Célibataire & la Déclamation Théatrale ?* Ne trouveroit-il pas ces *In-promptus* un peu longs, & n'auroit-il pas quelque peine à croire qu'ils euſſent été faits du *premier jet ?*

Je ne répondrai point aux autres reproches que dans la Notice on a fait à M. Dorat : chacun a raiſonné bien ou mal ſur cet Écrivain ingénieux ; chacun l'a jugé à ſa maniere ; je l'ai jugé à mon tour, j'ai fait de lui un éloge aſſez détaillé que je vais mettre au jour. Si l'ouvrage eſt bon, il répondra à tous les jugemens, à toutes les critiques, à toutes les Notices qui ont paru dans mille & une feuilles périodiques ; s'il eſt mauvais, je n'aurai pas moins le courage de l'avouer. Quand j'ai loué mon Ami, je

entre les travaux & les ſuccès. Cependant il a laiſſé pluſieurs ouvrages poſthumes, parmi leſquels on diſtingue ſa Tragédie d'Alceſte, (*) reçue à la Comédie Françoiſe depuis pluſieurs années, & dont il avoit déja publié des fragmens ; une Comédie, intitulée *le Faux Superficiel*, & pluſieurs jolies pieces fugitives. Son impatience de jouir étoit ſi forte, & il attachoit tant de prix à la gloire, qu'il a voulu, pour ainſi dire, s'en raſſaſier avant que de mourir. Jamais il n'a publié tant d'ouvrages que dans les

n'ai pas dû ſonger à ma gloire. Au reſte, Meſſieurs, je vous préviens qu'en faiſant l'Éloge de Dorat, je n'ai cru aucunement m'immiſcer dans les factions polémiques qui diviſent & dèshonorent la Littérature. J'ai dit dans cet *Éloge*, ce que je penſois, ſans chercher à réfuter ce que les autres ont penſé. Je ſerois bien faché de reſſembler à ces gens qui, comme le dit J. J. Rouſſeau avec ſon énergie ordinaire, *ſe vont fourrant dans le tripot Littéraire*. J'aime le repos, l'obſcurité même ; s'il n'avoit été queſtion que de moi, jamais je n'aurois relevé les erreurs de la *Notice* ; mais qui oſera me blâmer d'avoir fait un ſacrifice à l'amitié ?

J'ai l'honneur d'être, &c. Le Chevalier de C***.

(*) Tous les ouvrages de Dorat non connus paroîtrons dans l'édition que l'on prépare.

derniers jours de sa fugitive existence : on a vu paroître de lui dans l'espace d'environ trois mois, *Roséïde*, *Pierre-le-Grand*, *Zoramis*, *Merlin bel-esprit*, *Voltaire aux Welches*, & les deux volumes intitulés *Coup-d'Œil sur la Littérature*. On eut dit, & il paroît certain, qu'il pressentoit son heure fatale. Semblable à l'astre du jour qui rassemble tous ses rayons au moment où il va cesser d'éclairer l'Hémisphère, il a voulu que les derniers éclairs de son génie expirant fissent baisser les yeux même à l'envie.

Mais l'envie a dit, & dira peut-être encore, pourquoi louer un homme qui a fait le *Dialogue de Pegaze & de Cl***, *Voltaire aux Welches*, *les Prôneurs*, *l'Épître du Curé de Saint-Jean-de-Latran*, celle intitulée *aux Grands Hommes des Cotteries*, *&c. &c. &c.* ? Pourquoi ne pas rejetter sur lui-même le fiel qu'il a versé dans tous ces Pamphlets ? A Dieu ne plaise que nous voulions faire honneur à M. Dorat de ces productions, qui en feroient à ces Auteurs qui mettent leur gloire dans la Satyre, & qui n'ont, pour

réuſſir, d'autre reſſource que cette derniere: M. Dorat en avoit de plus reſpectables, ces productions quoiqu'eſtimables dans leur genre, ne ſont que la moindre partie de ſa gloire. Le talent de la Satyre nous paroît ſi facile, qu'il n'en eſt point un à nos yeux: tout homme qui n'a que celui-là prouve, ſelon nous, une impuiſſance abſolue, & de plus un cœur vicieux; & nous n'admirerons jamais le contraire de l'honnêteté & du génie. Mais n'eſt-il pas permis à l'homme qui a la conſcience de ſa force & de ſon talent, de repouſſer l'injure par le ridicule, & d'oppoſer la plaiſanterie légere à la groſſiere critique? Eſt-il un ſeul écrivain célebre, depuis le bon la Fontaine juſques au cauſtique Piron, qui n'ait ri quelquefois aux dépens de ſes Cenſeurs ou de ſes ennemis? Nous ne parlons point de Boileau: il étoit ſans excuſe, puiſqu'il faiſoit métier de ce qui doit n'être, tout au plus, qu'une diſtraction. Mais Racine, mais Voltaire ſur-tout; mais Fontenelle même, le doux Fontenelle . . . . . & mille autres? Qui ne ſait qu'ils ont laiſſé d'aſſez

bonnes Epigrammes ? Ont-ils bien ou mal fait de répondre à des ſots ? Nous ne déciderons point la queſtion. Encore une fois, nous ne voulons point excuſer M. Dorat de les avoir imités ; nous voulons prouver ſeulement qu'il n'étoit point ſatyrique, quoiqu'il ait fait des eſpéces de ſatyre. Lui, méchant ! lui, ſatyrique ! Qu'on ſe rappelle qu'il y a peu d'homme qui ait loué plus que lui ce qu'il y avoit de plus louable dans ce ſiecle, VOLTAIRE. Ce nom ne paroît jamais dans ſes écrits, qu'il ne ſoit précédé ou ſuivi d'un Éloge, & ce nom revient très-ſouvent dans ſes préfaces, dans ſes poéſies fugitives, &c. Nous n'en citerons qu'un exemple, il eſt tiré de la préface d'*Adélaïde de Hongrie.* » M. » de Voltaire, dit-il, qui depuis a donné le » ton à ſon ſiecle, ſçut, ainſi que Corneille » & Racine, profiter avec habileté du goût » qu'il trouva dominant. Dès le premier » pas dans la carriere il fixa les yeux ſur » quelques hommes qui avoient imprimé » aux eſprits une ſorte de mouvement » philoſophique, conforme à ſa maniere de

» voir & de penſer. Il s'apperçut que la » ſphère des connoiſſances s'étendoit ; » qu'on commençoit à plaider la cauſe des » hommes & à prononcer les mots de vertu, » de juſtice & d'égalité. Ce premier coup-» d'œil lui indiqua un genre nouveau, le » plus pathétique qu'on put jamais intro-» duire ſur la ſcène : la Philoſophie s'y » montra avec toute la pompe de l'élo-» quence & la chaleur du ſentiment.... » Les larmes coulerent ſur les maux de l'hu-» manité, & tous les cœurs volerent au-» devant de ces maximes bienfaiſantes qui » affermiſſent le bonheur du monde quand » elles ſont ſuivies par ceux qui le gou-» vernent. Voilà ſur-tout ce qui aſſure à » M. de Voltaire le titre de créateur, qu'on » s'aviſe quelquefois de lui diſputer ; mais » plus il approcheroit de la perfection, » moins il laiſſeroit d'eſpérance à ceux qui » viendront après lui ».

Oui, dira-t-on, Dorat loue Voltaire ſouvent, mais quelquefois il fait le contraire. Eh! bien, alors, il a l'air d'un enfant, armé à la légere, qui aborde un géant

d'un air moitié grave, moitié badin, forme autour de lui le ſimulachre d'un combat, fait briller à ſes côtés la lance tour-à-tour & l'épée, ne le touche jamais, craint de le bleſſer même, finit ſouvent par jetter ſes armes & tomber aux genoux de ſon redoutable mais immobile adverſaire : il n'y a point de mauvaiſe intention dans cette conduite ; & l'on voit bien qu'il veut faire au géant plus de peur que de mal. Qu'on ſe rappelle enfin que M. Dorat avoit, pour ainſi dire, épouſé les intérêts de MM. Colardeau & le Mierre, ſes amis & ſi dignes de l'être ; & qu'il a défendu leurs ouvrages autant qu'il l'a pu, des atteintes de la critique & de la fureur des partis. Qu'on ſe rappelle qu'il a toujours dit, & ſouvent écrit du bien des ouvrages de MM. de Beaumarchais, Dudoyer, Barthe, de Cailhava, Sedaine, Lantier, &c. &c. ; qu'il a adreſſé les épîtres les plus flatteuſes à MM. de Champfort, de Saint-Marc, Doigny, de Pezay, &c. &c. ; que ces éloges étoient d'autant plus déſintéreſſés qu'il n'avoit aucune relation avec quelques-uns de ces

Écrivains eſtimables, & que pluſieurs étoient ſes rivaux. Qu'on ſe rappelle qu'il y a peu de talens naiſſans qu'il n'ait encouragés, & que les jeunes Littérateurs trouvoient toujours en lui non un maître orgueilleux de les inſtruire, mais un ami impatient de les éclairer. Qu'on ſe rappelle enfin la réponſe qu'il fit à cette fameuſe épigramme, où l'on diſoit *que ſes fleurs étoient des pavots.* Cette réponſe n'eſt point dans ſes Œuvres, nous ne croyons pas qu'elle ait été imprimée, & le Lecteur peut-être ne ſera pas fâché de la trouver ici.

Grace, Grace, mon cher Cenſeur !
Je m'exécute, & livre à ta main vengereſſe
Mes vers, ma proſe & mon brevet d'Auteur ;
Je puis fort bien vivre heureux ſans lecteur :
Par pitié ſeulement laiſſe-moi ma maîtreſſe ;
Laiſſe en paix les amours ; épargne au moins les miens.
Je n'ai point, il eſt vrai, le feu de ta ſaillie,
Tes agrémens. . . Mais chacun à les ſiens.
On peut s'arranger dans la vie :
Si de mes vers Églé s'ennuye,
Pour l'amuſer je lui lirai les tiens.

Nous demandons ſi un homme qui fait une réponſe auſſi douce à une épigramme qui ne l'eſt gueres, eſt méchant & ſatyrique ? Un ancien a dit qu'il ne connoiſſoit pas de concert plus agréable que d'entendre un homme dire des injures à un autre homme qui ne répondoit rien. M. Dorat a donné l'exemple d'un concert plus agréable encore, & ſur-tout plus nouveau. Reſte à le diſculper, dira-t-on toujours, des Pamphlets nommés ci-deſſus. A cela nous répondrons d'abord que dans pluſieurs occaſions il n'a fait que ſe défendre, & que la défenſe eſt de droit naturel; que dans d'autres occaſions, il s'eſt encore défendu croyant qu'on l'attaquoit. Pourquoi ſe trompoit-il, ajoutera-t-on ? C'eſt un malheur : mais il prouve du moins qu'il ne devenoit réellement méchant que lorſqu'il croyoit devoir l'être; & qu'il ne l'étoit point en effet. En voilà bien aſſez ſur cet article. On a fait à M. Dorat un reproche plus fondé, & qui mérite de notre part une attention particuliere. M. Dorat, a-t-on dit, n'a compoſé que des ouvrages frivoles ; & tout

homme qui en écrivant n'a point en vue l'utilité publique, mérite peu l'eſtime & la conſidération du public. Nous ſommes aſſez de l'avis de ces Cenſeurs : nous penſons que, le plus qu'on peut, l'on ne doit prendre la plume que pour annoncer une vérité ou pour détruire une erreur. Faire aimer la vertu, faire haïr le vice, voilà le ſeul & unique but auquel doit tendre tout homme de Lettres. Les Anciens croyoient que les heures s'envoloient dans le ciel, pour y rendre compte de l'uſage qu'en faiſoient les mortels. Nous voudrions que toutes les minutes de la vie d'un homme de Lettres allaſſent dépoſer aux pieds du Juge ſuprême, ou un deſir de faire le bien, ou un regret de ne l'avoir pas fait. Mais vouloir que les beaux-arts apportent toujours avec eux une utilité réelle, n'eſt-ce pas un peu empiéter ſur les droits de la Philoſophie ? Nous ſavons que cette derniere peut s'allier avec la poéſie : Anacréon, Horace, Lucréce, Chaulieu, Boileau même dans ſes Épîtres, & ſur-tout Voltaire, en ont donné des

preuves. Mais combien d'autres Poëtes n'ont jamais ſongé à renfermer dans leurs vers de grandes vérités morales. Pindare jouit d'une aſſez grande réputation : eſt-ce dans ſes Odes , quelque belles qu'elles ſoient, qu'un citoyen ira apprendre à remplir ſes devoirs, & un ſage à modérer ſes paſſions ? S'il y a quelques préceptes utiles ils y ſont ſi clair-ſemés, qu'en vérité ce n'eſt pas la peine de les aller chercher ſi loin. D'ailleurs quel eſt le but des arts ? D'imiter la belle nature. Cette imitation n'eſt ſouvent d'aucune utilité pour les mœurs, & elle n'en eſt pas moins eſtimable. La plus belle ſonate n'engage perſonne à faire une bonne action , & l'homme le plus vicieux verra un chef-d'œuvre de Raphaël ſans devenir meilleur. Faut-il pour cela proſcrire la peinture & la muſique ? Les jolis vers , les beaux tableaux, les bonnes ſonates ſont les fleurs du monde moral : & à ceux qui demandent à quoi elles peuvent ſervir, nous pourrions demander à notre tour à quoi ſervent les fleurs du monde phyſique. Il faut bien croire qu'elles

ſont utiles, puiſque Dieu les a créées : pourquoi n'en ſeroit-il pas de même des autres ? S'il eſt vrai que l'agriculteur cueille avec plaiſir dans le même champ le bluet qui réjouit ſa vue & l'épi qui doit nourrir ſon corps, pourquoi le citoyen ne liroit-il pas avec le même plaiſir des chanſons & des traités de morale ? Faut-il d'ailleurs que le citoyen ſoit toujours occupé ? ne faut-il pas que ſes travaux ſoient entremêlés de délaſſemens, & qu'il trouve enfin l'agréable à côté de l'utile ? L'intention de la nature & celle des Légiſlateurs fut toujours que l'homme vécut vertueuſement & agréablement ; & celui qui ne fait que des romans & des contes pour rire, remplit leurs vues plus qu'on ne croit. Mais c'eſt trop plaider une cauſe qui n'a pas beſoin d'être plaidée. Ne faiſons pas croire qu'elle eſt mauvaiſe en voulant trop prouver qu'elle eſt bonne. Diſons plutôt, diſons que dans les ouvrages de Dorat, même dans ceux qui paroiſſent les plus frivoles, tels que ſes Poéſies fugitives, il y a ſouvent ce que déſirent les

Cenſeurs un peu exigeans dont nous parlons, c'eſt-à-dire, une philoſophie qui peut-être d'autant plus utile qu'elle parle le langage des graces. Que ces Meſſieurs liſent attentivement *Anacréon citoyen*, *les Erreurs*, *l'Hymne ſur la Bienfaiſance*; *l'Épître à un Athée*, *celle à un Homme en faveur*, *celle à un jeune Philoſophe*, & beaucoup d'autres. Dans tous ces ouvrages ils admireront, ils aimeront les principes d'une ſaine morale, revêtue de tous les atours de la poéſie; ils y puiſeront des leçons de bienfaiſance & d'humanité; ils y apprendront l'art de plaire, & peut-être même le ſecret d'être heureux.

En commençant cet Éloge, nous avons promis de ne dire que la vérité; mais il nous ſemble que nous ne pouvons pas juger ſi nous l'avons toujours dite: on ne voit jamais bien clair dans ſa propre cauſe; & celle d'un ami devient toujours perſonnelle à ſon ami. Mais dans tous les cas nous ſommes à l'abri de tout reproche: les Juges mêmes les plus ſéveres nous pardonneront nos erreurs en faveur de

nos ſentimens, & ceux qui ne nous les pardonneront pas, déſireront peut-être d'avoir des amis qui nous reſſemblent.



POESIES DIVERSES

RELATIVES

A C. J. DORAT.

Manibus dati lilia plenis.
VIRGILE.

EPITRE

A L'OMBRE D'UN AMI.

QUE d'autres, hélas ! ſur ta tombe
S'empreſſent à jetter des fleurs !
A ma triſteſſe je ſuccombe,
Et ne ſais t'offrir que mes pleurs.
O toi, que rien ne peut me rendre,
Je veux en vain, par ma douleur,
Redonner une ame à ta cendre,
Et des ſentimens à ton cœur.
On ne revient point à la vie ;
Tous nos regrets ſont ſuperflus :
Mais les vœux, les vœux d'une Amie,
Devroient, du moins, être entendus.
Ah ! que ma voix ne parvient-elle
Juſques dans ton affreux ſéjour,
Au ſein de la nuit éternelle
Où l'homme eſt plongé ſans retour,
Où ne deſcendent point les larmes,
Où ne pénétrent point les cris,
Où les talens ſont engloutis,
Où le rang, les vertus, les charmes,
Tombent enſemble anéantis ?

Quoi ! ce trifte jour qui m'éclaire,
Tu ne le reverras jamais !
Il luit, malgré ma peine amere,
Et ne m'offrira plus ces traits
Où fe peignoit la plus belle ame ;
C'eft en vain que je les réclame :
La Parque eft fourde à mes fouhaits.
Pour les Meres, pour les Amantes,
Elle fut toujours fans pitié,
Je le fais ; mais de l'amitié
Les prieres attendriffantes,
Devroient de fes mains dévorantes
Faire tomber le noir cizeau.
S'il eft un mortel fur la terre,
Digne d'échapper au tombeau,
Ce n'eft point l'amant de la guerre,
Qui des humains eft le fléau :
C'eft l'ami vertueux, fenfible,
Uniffant au charme invincible
Des talens les plus précieux,
Mille autres dons que, fous les cieux,
En vain on chercheroit peut-être. . . ,
Oui ; les vrais amis devroient être
Immortels, ainfi que les Dieux.

Mais il n'habite plus la terre :
Dans les abîmes du trépas.
Dorat vient de fuivre Voltaire
Je lui parle : il ne m'entend pas.

Hélas ! ſa lyre enchantereſſe,
Brillante même en ſes écarts,
Sa lyre, chere au Dieu des Arts,
Ne chantera plus la tendreſſe,
Et ſur les rives du Permeſſe,
On ne le verra plus choiſir,
Entraîné par ſa fantaiſie,
Tantôt le mirthe du plaiſir,
Tantôt la palme du génie;
On ne verra plus les neuf Sœurs,
De ſes talens enorgueillies,
Venir le couronner de fleurs
Au ſommet du Pinde cueillies,
Ses Rivaux ſe croiront vainqueurs.....
Que dis-je ? ils ne peuvent t'atteindre :
De tes nombreux imitateurs
Les efforts ne ſont point à craindre ;
S'ils te reprochent des erreurs,
Va, ce ſont eux qu'il faudra plaindre.
O trop foible ſoulagement
Qu'offre à ma triſteſſe profonde
Le triomphe de ſon talent,
Quand il eſt diſparu d'un monde
Où je le cherche vainement !
Si du fond des Royaumes ſombres,
Il eſt vrai que les pâles ombres
Remontent, pour quelques inſtans,
Et de triſtes crêpes voilées,

Autour de leurs noirs Maufolées
Viennent errer de tems en tems;
Ah! daigne, Ombre illuftre & chérie,
Préfente à mon ame attendrie,
Daigne recevoir ce ferment!
(Et puiffe-t-il, hélas! te plaire!)
Mon cœur, jufqu'au dernier moment,
D'une amitié pure & fincere
Te gardera le fentiment;
Et dans ce cœur, dans ma mémoire,
Immortelle comme ta gloire,
Tu vivras éternellement.

Par Madame la Comteffe DE BEAUHARNAIS.

PORTRAIT DE DORAT.

Emule du fenfible Ovide
Jeune encor, des tendres Amans,
Il peignit les erreurs ainfi que les tourmens,
Et la Mufe de l'Héroïde
S'énorgueillit de fes accens.
Bientôt Lycurgue des trois fcènes,
Il donna ce Poëme, où Rival de Boileau
Il inftruit du Théatre & les Rois & les Reines,
Leur ouvre en ce code nouveau
Les routes de la gloire & les fources du beau.
Sur les pas du bon la Fontaine,
Avec grace toujours & non fans quelque peine
Il cueillit encor quelques fleurs,

De l'élégant Racine & du joyeux Moliere
Il courut la double carriere,
Il excita les ris & fit couler des pleurs.
Que n'ai-je sa touche légere,
Pour louer tous ces riens divers
Où sa Muse facile, à l'envi de Voltaire,
Fixe l'image passagere
Le tableau mobile & divers
De nos mœurs & de nos travers,
De nos modes, de nos caprices,
Se moque des sots en crédit,
Et gaîment demande une nuit
Aux Divinités des coulisses.
Quel autre a mieux que lui dans ces riens enchanteurs,
D'atours éblouissans, de brillantes couleurs,
Revêtu ses vives pensées,
Qui sous un air badin, quelquefois très-sensées,
Même en les amusant instruisent les Lecteurs?
Variété piquante, adorable Déesse,
C'est toi qui présidas à ses nombreux travaux,
Soit qu'il ait chanté sa Maîtresse,
Soit que des palmes du Permesse
Il ait couronné ses Rivaux.
Que de fois je l'ai vu donner de douces larmes
Au sort de l'indigent des mortels oublié!
Que de fois je l'ai vu partager les allarmes
De l'amour malheureux, de la sainte amitié!

Qu'on ne s'étonne pas que *Verſeney*, *Mirbelle*,
Héros qu'il a créés, chers à plus d'une Belle,
Faſſent naître dans l'ame une tendre douleur ;
A celui que je plains rien n'étoit impoſſible,
Sous des dehors légers, ſimple, aimant & ſenſible
Il ſuivoit moins ſouvent ſon eſprit que ſon cœur.
C'eſt peu de le louer, c'eſt peu de le défendre,
Je ne remplirai point mon devoir à demi,
Il n'eſt plus, il fut mon ami,
Et je vais pleurer ſur ſa cendre.

Par M. le Chevalier DE CUBIERES.

ÉPITRE A M. DORAT,

Sur ſes Pieces de PIERRE-LE-GRAND & de ROSÉIDE.

Par le même.

O TOI dont le double talent
Enrichit l'une & l'autre ſcène ;
Toi dont la Muſe ſe promene
Dans ſon vol rapide & brillant,
Tantôt ſous les portiques ſombres,
Où, loin des profanes regards,
Melpomene, les yeux hagards,
Le bras nud, les cheveux épars,
Des Héros évoque les ombres,
Et forge ſes ſanglans poignards ;
Tantôt dans ces cercles d'élite

Où pirouettent nos Marquis,
Où *Thalie*, en riant, médite
Le plus ingénieux croquis,
Et ſemblable à l'active Abeille,
Compoſe ſon miel tour-à-tour,
Et de la nouvelle du jour
Et de l'hiſtoire de la veille ;
Aimable éleve d'*Apollon*,
Rival au célebre Vallon,
Et de *Térence* & d'*Euripide*,
Viens, que je te diſe deux mots,
Et que nous cauſions à huis clos,
Et de PIERRE & de ROSÉIDE.
Oui, malgré certains Beaux-Eſprits,
De qui la méthode nouvelle
Eſt de n'aimer que leurs écrits,
J'aime fort ton œuvre jumelle ;
Mais à toi je le dis tout bas
Pour ne point donner de ſcandale ;
De leur colere magiſtrale
Je crains d'eſſuyer les éclats ;
Epicure veut que le monde
Soit né d'atômes ſans pouvoir,
Que du hazard la main féconde
Dans le vuide avoit fait mouvoir :
Ainſi, pour créer tes ouvrages,
Ta main plongea dans un cornet,
Ces hiéroglifes volages

Du diſcours mobiles images,
Qui d'un livre animant les pages,
Font parler le papier muet ;
Et tes Contes, tes Chanſonnettes,
Tes Poëmes & tes Romans.
Tes Épîtres à nos Coquettes,
Tes vers aux grands hommes du tems,
Ton œuvre Comique, Tragique,
Tout enfin du cornet magique,
Un beau jour ſortit arrangé,
Sans que l'Auteur même eût ſongé
'A ce miracle Poëtique.
Tels ſont les ſyſtêmes divers,
Que peut-être l'on imagine,
Pour nous expliquer l'origine,
Et de ta proſe & de tes vers.
Ta Muſe a ri de ces travers,
Quelquefois j'en ai ri de même,
Du hazard la force ſuprême
Eſt ſuſpectée en plus d'un lieu,
Et quant à moi, je n'y crois guere,
L'Illiade m'annonce Homere,
Et l'Univers me prouve un Dieu.
  Mais loin du ſujet qu'elle traite,
S'égare ma Muſe diſtraite ;
Revenons : lorſque ton Héros,
Las de voir de coupable têtes
Tomber ſous le fer des Bourreaux,

Et calme au milieu des tempêtes,
D'*Amilka* brave les complots,
Cette tranquillité ſublime,
En préſence d'un ennemi,
Ne captive point à demi,
Et mon ſuffrage & mon eſtime;
C'eſt par un mépris magnanime
Qu'un lâche doit être puni;
Tels *Marius* & *Coligni*,
Héros ſi dignes qu'on les vante,
Courbent leur front ſans ſe troubler
Sous le glaive qu'on leur préſente,
Et font reculer d'épouvante
La main prête à les immoler.
A l'Auteur de *Cinna* (1), ton Maître,
Tu fis bien de le dédier,
Ce drame qui pourra peut-être
A ſa gloire t'aſſocier,
Dans l'heureux ſéjour qu'on renomme,
Avec quel plaiſir ce grand homme,
Aura reçu tes complimens!
Quand ton ombre aimable & folâtre
L'ira joindre en ces lieux charmans,
Ce vieux Monarque du Théatre,
Et le Légiſlateur guerrier

(1) La Tragédie *de Pierre-le-Grand* eſt dédiée aux Mânes de Corneille.

Qui te doit ſon apothéoſe ;
S'empreſſeront de marier
Quelques branches de leur laurier
A tes cent couronnes de roſe.
Zoïle jadis critiqua
Le vieil Aveugle ſans patrie ;
Ne crois pas que je t'injurie
En l'honneur du *vis comica.*
On aime à diſputer en France ;
Et peut-être, me dira-t-on,
Dolſé, *Nelmour* & *Volſimon* (1).
N'ont que très-peu de reſſemblance,
Avec *Jourdain*, *Chryſale*, *Orgon* (2).
Je le ſais, & réponds d'avance
Que tout genre qui plaît eſt bon :
Il faut un peu de tolérance
Quand on eſt Prêtre d'*Apollon.*
N'eſt-il qu'une ſeule carriere
Ouverte aux eſprits créateurs ?
Pour rendre l'art utile aux mœurs
Faut-il n'imiter que *Moliere ?*
La *Chauſſée* aux cœurs corrompus
Commande d'heureux ſacrifices ;
Moliere fait haïr les vices,
L'autre fait aimer les vertus.

---

(1) *Perſonnages de la Comédie* de Roſcïde.

(2) *Perſonnages* de Moliere.

Que pour *Moliere* on ſe décide :
De *Tartuffe* & de *Mélanide*
Je ſuis également épris.
On peut intéreſſer, je penſe,
Et par les pleurs & par les ris :
De *Plaute* admirons les écrits,
Sans proſcrire ceux de *Térence.*
  Pourſuis donc, brigue les faveurs
De *Melpomene* & de *Thalie*,
Que ta Muſe toujours allie
L'amour des palmes & des fleurs,
Et la ſageſſe & la folie.
Ceſſe de te plaindre pourtant
D'un Public léger, inconſtant,
Qui, ſemblable à l'onde infidelle,
Du bel-eſprit ambitieux,
Balotant la foible nacelle,
Tour-à-tour l'entraîne avec elle
Dans les enfers & dans les cieux.
Du Parterre, hidre à mille têtes,
Brave les hurlemens divers,
Sois le *Czar* au ſein des revers,
Ainſi qu'au milieu des conquêtes :
Quand on s'expoſe ſur les mers,
On doit s'attendre à des tempêtes.
  Eh ! qui donc n'a pas eſſuyé
De ce Public le vain caprice ?
Ne paroit-il pas ennuyé

De la touchante *Bérénice ?*
Ne voit-il pas le *Fagotier* (1)
Plus ſouvent que le *Miſantrope ?*
Pour *Taconet* le *Savetier*
N'a-t-il pas oublié *Mérope ?*
Suis ce Public aux Boulevards ;
Vois-y la Nation entiere,
A la honte des plus beaux arts,
Préférer *Scaron* (2) à *Moliere*,
A ſes jugemens incertains
Toi-même tu devois t'attendre ;
Ce *Zulika* (3) pouvoit t'apprendre ;
Quels feroient un jour tes deſtins :
Lorſque tu l'offris au Parterre,
(Tu n'en as point fait un myſtere)
Ce Public, toujours inégal,
Claqua le jeune Mouſquetaire
Et ſiffla ſon vieux Général.

---

(1) Le Médecin malgré lui.

(2) Les Battus payent l'amende, *Proverbe dans le genre des Comédies* de Scaron, *a eu plus de trois cens repréſentations ſur le Théatre* de Jeannot.

(3) Zulika, *Tragédie que* M. Dorat *fit jouer en* 1760, *étant alors aux Mouſquetaires. C'eſt-à-peu-près le même fond que celui de Pierre-le-Grand.* M. Dorat *dit dans la Préface de cette derniere Tragédie, que le vieux* Crébillon s'étoit chargé de refaire le cinquieme Acte de *Zulika*, que les quatre premiers Actes furent reçus avec tranſport, mais que le cinquieme, ſur lequel il comptoit le plus, échoua.

RÉPONSE DE M. DORAT

A M. le Chevalier DE CUBIERES.

JE touche à mes derniers inſtans ;
L'ardente ſeve de la vie
Ne circule plus dans mes ſens :
Juge de mes malheurs, juge de mes tourmens,
Hélas ! ſans douce rêverie,
Je vois renaître le printems.
La terre vainement plus riante & plus belle,
Étale à mes regards ſa parure nouvelle,
Tout recommence à vivre & tout eſt mort pour moi.
Du Nocher infernal la ſombre voix m'appelle,
Le chant même de Philomele
Ne m'inſpire que l'effroi.
Mais les ſons de ta voix ſuſpendent mon martyre ;
De Tibulle tendre rival,
Je n'ai pas tout perdu, tout ne va point ſi mal ;
Un ami me conſole au moment où j'expire.
Quand l'homme a parcouru ſon cercle limité,
Ciel ! avec quel éclat à ſon heure derniere
Se préſente la vérité !
C'eſt du fond du tombeau que cette Déïté
Fait jaillir toute ſa lumiere.
Sur ce globe, entre nous, quels ſoins m'ont occupé ?

Long-tems j'eus le malheur de croire
(Et je fus comme un autre à ce piége attrapé ,)
Qu'on n'étoit ici - bas heureux que par la gloire.
D'abord je fis des Madrigaux
A peu près pour toutes les Belles ,
Armé de ces fripons , je courus les ruelles ,
J'y trouvai de certains rivaux
Moins profonds dans ces bagatelles ,
Qui jouirent fouvent du fruit de mes travaux.
Bientôt on me vit fur la Scène
Tantôt couronnant de Cyprès
Le front fanglant de Melpomene ,
Tantôt de la folie humaine
Ebauchant de légers portraits.
Dans fa gaîté plus que folâtre ,
Avec quelque rigueur le Public m'a traité ,
Je l'avois peut-être irrité
Par mon ardeur opiniâtre ,
Par mon goût fcandaleux pour l'immortalité :
Mais je le remercie avec fincérité
En quittant un plus grand Théatre.
Qu'avois-je à faire de courir
Cette carriere affreufe où la haîne & l'envie
Flétriffent le laurier qu'on s'apprête à cueillir ?
Excepté les momens où je chantai Délie ,
Le feule que j'ai du chérir ,
Excepté les momens confacrés au plaifir ,
Que j'en ai perdus dans ma vie !

Je

Je ſens plus que jamais, que vivre, c'eſt jouir;
Devois-je n'adopter cette philoſophie
Qu'à l'inſtant où je vais mourir ?
Ami, garde-toi bien de ſuivre mon exemple :
Tes pinceaux tendres & brillans
Au ſommet d'Helicon doivent t'ouvrir le Temple
Où l'immortalité couronne les talens.
Du Ciel tu reçus en partage
Cette facilité, don funeſte & charmant
Qui trop ſouvent, hélas ! du Poëte volage
Fait le plaiſir & le tourment :
Crains cette perfide Sirène ;
Vers des écueils cachés tôt ou tard elle entraîne ;
Les pleurs & les regrets ſont alors ſuperflus.
Polis tes vers long-temps, des vers faits avec peine
Avec plaiſir ſont toujours lus.
Adieu ! Qu'il eſt cruel le mot que je prononce !
Ma fin s'approche, tout l'annonce,
Hélas ! & cet adieu peut-être eſt le dernier (*) ;
Peut-être quand tes yeux liront ces caractères
Les miens ſeront fermés à la clarté du jour,
Et ton ami peut-être au ténébreux ſéjour
Aura joint l'ombre de ſes Peres.

(*) Ce vers étoit ſans rime dans le Manuſcrit de M. DORAT.

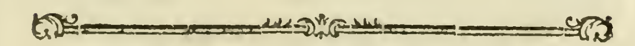
VERS

*A M. le Chevalier de C*****, qui me reprochoit de n'en avoir point fait ſur la mort de M. Dorat.*

Sous la faux de la Mort, lorſque Dorat ſuccombe,
Pourquoi me reprocher d'étouffer mes accens?
Ah! mon ame, dans ces inſtans,
Pour s'unir à ſon ame, erre autour de ſa tombe.
Quand il a tout perdu, le cœur n'emprunte pas
Les vaines clameurs du Poëte;
Et s'il faut d'un ami déplorer le trépas,
Je ſens que ma lyre eſt muette.
Remplis & les monts & les bois
Des tendres accens de la tienne,
Les pleurs dont j'inonde la mienne
La font diſcorder ſous mes doigts.
Ils reviendront ces jours & plus doux & plus calmes,
Où d'un Auteur chéri célébrant les ſuccès,
Je pourrai marier à ſes nombreuſes palmes
Quelques branches du noir Cyprès!
Toi, cependant, pourſuis ta brillante carriere:
Celui que nous pleurons tous deux,

Tu pourras le rendre à mes vœux.
Oui, *Dorat* n'est pas mort, il revit dans *Cubiere*.
Je retrouve, en tes vers, son style séducteur,
Cet Art plus difficile, & qu'il tenoit d'*Horace*,
D'approfondir sans pésanteur
Et d'effleurer tout avec grace;
Je te vois sur le Pinde assis auprès de lui;
Et, d'une perte irréparable,
Tu me consolerois, en ce jour déplorable,
Si l'on se consoloit de celle d'un Ami.

M. DE *LAUS* DE *BOISSY*.



REPONSE

A M. DE *L.* DE *B..*

On ne désarme point l'envie,
Cette déteſtable furie
Se plait au milieu des tombeaux,
Elle vient les souiller de son haleine impie,
Et des graces & du génie
Déchirer les derniers lambeaux.
Hélas! si j'ai mélé mon hommage éphemere
A l'Hymne (*) saint de l'amitié,

(*) Allusion à *l'Épître à l'Ombre d'un Ami*, imprimée ci-dessus.

De la douleur la plus ſincere
Si j'ai partagé la moitié,
C'étoit pour prévenir la rage
De ce monſtre ennemi des morts & des vivans,
C'étoit pour étouffer les cris de ſes ſerpens;
De la nef d'un ami prête à faire naufrage
Sur les flots du Permeſſe en butte à tous les vents,
J'ai voulu détourner l'orage,
De quoi m'ont ſervi mes accens?
Leur douce expreſſion dans les airs s'eſt perdue;
Et tandis que ma Lyre eſt reſtée appendue
Au funebre Cyprès témoin de mes douleurs,
Le monſtre indigné de mes pleurs
S'eſt écrié ſoudain: » De cet Auteur frivole
» Pourquoi regretter les talens?
» Il n'avoit que de faux brillans,
» Le louer eſt un crime. » Il dit, ſiffle & s'envole:
De tels diſcours, tu le conçois,
Ont rouvert tout à coup la ſource de mes larmes,
Et de nouveau plongé dans de vives allarmes,
J'ai cru perdre un ami pour la ſeconde fois.
Ton ſilence n'eſt point un crime,
La douleur qui ſe tait eſt quelquefois ſublime;
Mais pourquoi dans tes vers qu'avec peine j'ai lus
Et que pourtant j'aime à relire,
Flattes-tu l'Ami qui reſpire
En louant l'Ami qui n'eſt plus?
La louange eſt permiſe & non la flatterie:

Que d'un encens peu mérité
On enivre les Rois & qu'on les déïfie,
Ils ne s'en fâchent pas ; moi d'une bouche amie
Je n'attends que la vérité.
De l'immortel Dorat qui moi ! ſuivre les traces !
Ah ! j'y prétendrois vainement ;
Chéri, favoriſé des graces,
Dorat fut leur Poëte ainſi que leur amant,
Il nous rendit Ovide & quelquefois Tibulle,
Je ſuis de cet Auteur charmant
L'admirateur & non l'Emule,
Ses vers vivront un ſiecle & les miens un moment,
Les miens ! qu'ai-je dit ? Ah ! ma Muſe
D'un jeu ne fait point un tourment,
Qu'un autre ſe tue en rimant,
Plus heureux & plus ſage en rimant je m'amuſe.
Qu'au ſeul objet de mon ardeur
Mes foibles écrits puiſſent plaire :
Je n'attends point d'autre ſalaire,
Je borne-là ma gloire ainſi que mon bonheur.
Fidele & vrai dans mes tendreſſes,
Je n'eus jamais, jamais je n'aurai deux Maîtreſſes,
Je ſens trop le prix d'une, adopter tous ſes goûts,
Sans ceſſe l'adorer, en être aimé ſans ceſſe,
Paſſer ma vie à ſes genoux,
Voilà tout ce qui m'intéreſſe :
Tels ſont tous mes projets, mes beſoins & mes
vœux :

Peut-être qu'autrefois j'idolatrai la gloire,
Je ne ſuis plus le même & l'on peut bien le croire,
Qu'importent ſes lauriers quand on eſt amoureux?
Qu'un Poëte vanté, qu'un Scélérat aimable,
Soient accueillis, fêtés dans un monde agréable,
L'amant fidele eſt ſeul heureux.

Par M. le Chevalier DE CUBIERES.

AUX MANES DE DORAT,

O MON ami, tu meurs! atteinte preſſentie!
Mais dans quel jour je la reçoi!
Époque vraiment inouie!
Dure fatalité qui dut marquer ma vie,
Et qui force à parler de ſoi
Quand la douleur veut qu'on s'oublie!
Ta derniere penſée a donc été pour moi,
Et ton dernier vœu pour ma gloire! (*)
Ce trait peut-il jamais ſortir de ma mémoire
Et de ce cœur qui fut à toi?
La peine & le plaiſir, telle eſt la loi commune,
S'étoient toujours ſuivis, précédés tour-à-tour;

(*) Qu'on m'apprenne le plutôt qu'il ſe pourra le ſuccès de la Veuve du Malabar, cela me fera paſſer une bonne nuit. *Voilà les dernieres paroles de M.* DORAT.

Le bonheur pour moi ſeul eſt dans le même jour
Etouffé ſous mon infortune ;
Quelle joie en mon ame eût pu trouver accès,
Mon Laurier ! Qu'ai-je dit ? La tige en eſt flétrie ;
J'en ai vu ſortir ton Cyprès ;
J'ai bu la céleſte ambroiſie
Dans le vaſe amer des regrets.
Abſent, je te cherchois d'un œil involontaire,
A ce Spectacle où tu cueillis
La Palme du *Célibataire*,
En dépit de tes ennemis ;
A ce Théatre où le ſuffrage
De ton eſprit exempt des mouvemens jaloux,
Eut au deſtin de mon ouvrage
Ajouté des charmes ſi doux.
Mais tu n'és plus, & de ténebres
J'ai vu couvrir la ſcène en ces cruels momens ;
Au lieu des applaudiſſemens,
Je n'ai plus entendu que des hymnes funebres ;
Au lieu de jouir, j'ai frémi ;
La douleur rempliſſoit mon ame ;
Et des pleurs que peut-être a fait verſer mon Drame,
J'ai détourné le cours vers l'urne d'un ami.
Hé ! quel mortel, ô gloire épris de ton phoſphore,
Par la publique voix aux Cieux fut-il porté,
Dans les pertes du cœur peut reſpirer encore

Les parfums de la vanité ?
Malheur irréparable ! ami doux & facile,
Nouveau Quintilius à jamais regretté,
Tu manqueras ſans ceſſe à mon cœur attriſté ;
Par ma douleur au moins j'imiterai Virgile.
Lorſque privé de Colardeau,
Tu jettois des fleurs ſur ſa cendre,
Ah ! comme lui dans le tombeau,
Tu devois donc ſi-tôt deſcendre ;
Comme lui, jeune encor, dans ta courſe arrêté,
Objet d'intérêt & d'allarmes,
Tu devois pour les Arts, pour la Société,
Rouvrir une ſource de larmes !
Auſſi fécond qu'Ovide & ſouvent ſon rival,
En graces où trouver ton maître,
En honnêteté ton égal ?
Déja ton nom célebre & ſi digne de l'être,
Ornoit mes Vers. Ah ! dans ce jour de deuil
Devoit-il donc y reparoître,
Pour t'y montrer dans le cercueil ?

Par M. LE MIERRE, de l'*Académie Françoiſe*.



APOLOGIE DE COLARDEAU.

AVIS DE L'IMPRIMEUR.

L'Ouvrage ſuivant étoit deſtiné à paroître dans le Mercure de France, je crois qu'il n'y a pas été inſéré à cauſe de ſa longueur, il m'eſt tombé entre les mains en même-tems que l'Eloge de Dorat, *il m'a paru que ces deux productions étoient faites pour aller enſemble, non-ſeulement parce que les deux Poëtes qu'on y défend étoient amis & rivaux, mais encore parce que ces deux Ouvrages ſont du même genre & du même Auteur.*



APOLOGIE DE COLARDEAU, OU LETTRE A MESSIEURS LES AUTEURS DU MERCURE;

Au ſujet d'un Extrait de M. de la Harpe.

MESSIEURS,

Un Littérateur de ma connoiſſance eut l'hiver dernier le projet de donner au Public un Recueil de Poéſies ſous le titre de *Tribut des Muſes*. Je lui envoyai quelques vers & des notes ſur les Auteurs morts les années précédentes. Parmi ces notes il s'en trouvoit une flatteuſe mais juſte ſur M. Colardeau. C'eſt avec la plus grande ſurpriſe que je viens de voir dans

le dernier Mercure d'Août cette note réfutée presque mot à mot par M. de la Harpe. Si mes éloges ont du paroître exagérés à quelqu'un, je n'aurois jamais cru que ce fut à lui. Je me disois : si M. de la Harpe contredit jamais les éloges que je prodigue à Colardeau, il rétractera d'une maniere indirecte ceux qu'il lui a déja donnés. Ces deux choses ne pouvoient se concilier dans ma tête. M. de la Harpe vient de me prouver que rien ne lui est impossible : il avoit comparé Colardeau au Tasse dans son Discours académique; il vient, dans le Mercure, de le mettre presqu'au-dessous de rien.

S'il ne s'agissoit que de défendre ma note, je me garderois bien de répondre à M. de la Harpe. Je me suis fait une loi de ne répondre à des critiques qu'en me corrigeant; ce n'est donc point ma cause que je vais plaider : mais j'ai beau vouloir n'entrer pour rien dans cette discussion, & ne m'occuper que de M. Colardeau, ma position est telle, que je ne puis venger sa mémoire sans défendre mon jugement, & que son apologie entraînera nécessairement

ma juſtification. On ſera ſurpris peut-être de cet intérêt que je prends à M. Colardeau ; je dois en faire connoître les motifs. Je l'ai rencontré cinq ou ſix fois dans la ſociété ; la premiere fois que je le vis, je découvris en lui de la candeur, une ſenſibilité douce, une timidité aſſez ſemblable à la pudeur, une modeſtie indulgente, & cette organiſation délicate qui, ne permettant point à l'ame de s'ouvrir aux paſſions fortes, n'y laiſſe entrer que ces ſentimens paiſibles qui font le charme de la vie, & la rendent heureuſe ſans la troubler. Ces qualités touchantes me charmerent : je crus m'appercevoir qu'il exiſtoit une grande analogie entre nos ames, s'il n'en exiſtoit aucune entre nos talens, (car je regardois cet écolier (1) comme mon maître); & quand il mourut je le pleurai comme un ami que les Muſes devoient me donner.

---

(1) *Ce n'eſt plus Armide qui parle, c'eſt un écolier qui fait une antithèſe*, dit M. de la Harpe, en parlant de l'Héroïde d'*Armide à Renaud.*

Comme un peu de méthode ne gâte jamais rien, je diviferai cette lettre en deux parties : dans la premiere je parlerai des Tragédies de Colardeau, & dans la feconde de fes Piéces fugitives. Ce travail exigera beaucoup de citations. fi l'ouvrage vous paroît trop long, je vous prie, Meffieurs, de le divifer auffi & de le faire inférer dans deux Mercures différens. Cependant ne croyez pas que j'abufe de votre complaifance. Je citerai le moins qu'il me fera poffible, & feulement lorfque j'aurai befoin d'appuyer mes raifonnemens par des exemples.

Voici ce que j'ai dit dans ma note au fujet des Tragédies : « *Le public qui avoit » admiré les vers d'une Héroïde inférieure à » celle de Pope, ne fit pas attention que les » vers d'Aftarbé & de Califte égaloient ceux » de Racine, & annonçoient un fucceffeur » de ce grand homme* ». Qu'y a-t-il donc de fi répréhenfible dans cette phrafe ? Si j'euffe dit que Colardeau avoit dans fes plans le jugement exquis, la raifon profonde, l'économie heureufe, l'ordonnance

admirable, quelquefois même l'adreſſe infinie, mais imperceptible, qui regne dans quelques piéces de Racine, j'aurois dit une bévue, & mérité le courroux de M. de la Harpe. Je ſais que l'œil de Colardeau ne voyoit que confuſément tous les reſſorts d'une machine dramatique, qu'il tenoit d'une main peu ſûre tous les différens fils d'une intrigue, qu'il les embrouilloit quelquefois au lieu de les démêler; & que ne pouvant plus les dénouer, ſa raiſon reſtoit égarée dans ce labirinthe: je ſais que ſes incidens étant mal motivés, ſon dialogue en ſouffroit quelquefois, parce qu'un perſonnage ne peut parler naturellement que lorſqu'il eſt dans une ſituation naturelle, & que le ſtyle d'un ouvrage eſt forcé chaque fois que le plan eſt contraint; mais je n'ai point donné à Colardeau le génie de Racine, je n'ai point parlé de la maniere dont il inventoit, je n'ai parlé que de celle dont il écrivoit: cette derniere me plaît infiniment, je l'avoue, & je crois que ſi Racine avoit pu faire préſent à Colardeau de ſon plan d'Iphigénie, Colardeau auroit

écrit cette piéce auſſi bien que Racine l'a écrite, & peut-être même avec un ſentiment plus exquis de l'harmonie ; il n'y auroit ſurement pas laiſſé ce vers qu'on ne peut prononcer qu'en ſifflant cinq ou ſix fois.

J'offris ſur ſes autels un ſecret ſacrifice.

M. de la Harpe prétend que les ſujets de M. Colardeau étoient *fort malheureux*. J'en conviens avec lui, & c'eſt ſans doute ce qui a le plus nui à la réputation dramatique de M. Colardeau. Il prétend que ſon *ſtyle* eſt *facile*, mais *foible*, il prétend que *parmi beaucoup de fautes on y trouveroit quelques vers bien tournés*, mais *pas un de ſituation*, *pas un morceau de ſentiment*, *pas un d'éloquence dramatique*, il prétend que *le dialogue manque de juſteſſe*, *que les caractères ſont mal deſſinés*, *& les ſituations mal motivées*. Il ajoute, avec un ton un peu Magiſtral : *Le jeune homme, auteur de la note, ne ſeroit-il pas un peu confus, ſi en eſſayant l'examen des deux Tragédies de Colardeau, on lui faiſoit voir les contreſens de ſcène en ſcène*,

ſcène, un dialogue (il revient au dialogue) *vague, incorect, découſu, ſans expreſſion, ſans effet, enfin ſi on lui propoſoit de citer une ſeule page qu'on puiſſe comparer de très-loin à une page quelconque de Racine, ſoit pour la diction, ſoit pour les ſentimens.* Quel jugement! M. de la Harpe prétend que le mien eſt peu réfléchi : quelle épithéte donnera-t-on au ſien? Traiteroit-il les Piéces de Scuderi, de Pradon, de Boyer avec plus de mépris? Mais M. de la Harpe ne feroit-il pas un peu confus lui-même ſi on lui faiſoit voir que ſon jugement eſt non-ſeulement dur & injuſte, mais encore beaucoup moins réfléchi que le mien? Je viens de relire avec attention *Aſtarbé & Caliſte.* Le plan m'en a paru en effet très-défectueux : mais le ſtyle de ces Piéces eſt en général pur, ſoigné, élégant, toujours noble, toujours élevé, ſouvent plein de force, & le Dialogue ne manque pas toujours, à beaucoup près, de vérité, de ſentiment & de naturel. Si Racine n'eut jamais compoſé que la *Thébaide & Alexandre*, n'eſt-il pas vrai qu'on auroit pu ap-

percevoir dans ces deux Piéces, toutes foibles qu'elles sont, le germe de ses grands talens? Que dis-je? ne l'y a-t-on pas apperçu lorsqu'elles ont paru, & n'ont-elles pas annoncé à la nation l'Ecrivain tragique le plus parfait? M. Colardeau étoit jeune lorsqu'il fit *Astarbé* & *Caliste* : sa mauvaise santé le força de sortir de la carriere; mais puisque dans sa seconde Piéce on apperçoit un progrès très-marqué, qui sait si sa troisieme n'auroit pas été aussi belle qu'Andromaque? M. Colardeau est un de ces Ecrivains rares auxquels on doit tenir compte même de ce qu'ils n'ont point fait. Pourquoi ne penserois-je pas de lui d'après ses premieres esquisses, ce que dans les mêmes circonstances on a pensé de Racine? Je suis loin d'avoir, comme Despreaux, le droit de juger un Auteur contemporain; mais pourquoi n'en aurois-je pas le courage? M. de la Harpe veut que l'on attende le jugement du tems : le tems est en effet le juge le plus sûr des productions du génie: mais ses arrêts se manifestent quelquefois bien tard. Il y a des exemples qui doivent

faire trembler M. de la Harpe & tout homme qui a de grands talens. Le chef-d'œuvre du Théatre, & peut-être de l'esprit humain, *Athalie*, est restée ignorée pendant quinze ans. Cet ouvrage dont un jour suffisoit pour faire sentir toute la beauté, le tems l'a mis bien tard à sa place. Pourquoi ne pas dévancer les arrêts de ce juge suprême? Pourquoi ne pas monter à son tribunal? Pourquoi ne pas lui demander fiérement la vérité ou le forcer de la dire, comme autrefois on forçoit Prothée à révéler ses secrets, & les Pithonisses à rendre leurs oracles? On a imprimé dans ce siécle une grande quantité de piéces de Théatre : qui sait s'il n'y a pas encore parmi elles quelque Athalie qui languit dans l'obscurité? Soyons vrais. Le temps ne peut rien sans les hommes : ce sont les hommes qui sont les seuls dépositaires de la vérité; mais les hommes sont vains, jaloux, envieux, indifférens sur le sort du génie, pour n'être pas forcés de lui rendre hommage, l'admiration est pour eux un sentiment pénible qu'ils repoussent de leur ame le plus long-tems

qu'ils peuvent, & qu'ils n'y admettent que lorſque le génie qu'ils ont perſécuté les éblouit enfin & les accable de ſa lumiere. Voilà pourquoi il y a eu en tout tems des talens méconnus, ignorés & opprimés : voilà pourquoi on n'a rendu juſtice à l'ouvrage inégal de Lucain que très-longtems après la mort de ce Poëte ; voilà pourquoi on a fermé les yeux pendant vingt ans ſur les beautés du Taſſe : voilà pourquoi enfin, ſans Addiſſon, le beau Monſtre de Milton ſeroit peut-être inconnu parmi nous. M. de la Harpe dit que *le Tems amene pour l'Envie le moment du ſilence* ; Homère ſe tait depuis bien des ſiécles, & l'Envie parle encore.

Mais j'oublie ce que j'ai à prouver. Je prouve en citant.

SCENE IIIe du Ve Acte de Caliſte.

Le Théatre repréſente un appartement tendu de noir. On voit ſur l'un des côtés une table où eſt une coupe empoiſonnée.

SCIOLTO.

O ſoutien des Héros ! Amour de la Patrie

Etouffe dans mon ſein la nature attendrie !
Qu'un pere qui punit a beſoin de vertu !

CALISTE, *à part.*

Relevons à ſes yeux mon courage abattu
Qu'il reconnoiſſe en moi l'éclat de ſa famille,
Soyons digne de lui.

SCIOLTO.

Tu fus jadis ma fille.

CALISTE.

Malheureux le moment où mon cœur égaré
Ceſſa de mériter ce nom doux & ſacré.

SCIOLTO.

Sais-tu que nos tyrans n'attendent que l'aurore
Pour lancer ſur nos murs un feu qui les dévore?
Qu'ils vont punir ſur nous nos projets découverts
Ou vainqueurs dédaigneux nous propoſer des fers?
J'oppoſe à nos dangers une vaine prudence,
Altamont que ſéduit un rayon d'eſpérance
Hors des murs du Palais par ſon zele entraîné
En ce moment peut-être expire aſſaſſiné.
As-tu prévu ces maux?

CALISTE.

Eh ! pourquoi me les peindre?
Je les ai tous cauſés ; je vois ce qu'il faut craindre
Et ma honte......

SCIOLTO.

La honte eſt un de ces malheurs
Que ne réparent point les regrets & les pleurs.

CALISTE.

Mon cœur n'ignore point ces vérités terribles :
Je connois mes deſtins, hélas !... ils ſont horribles.

SCIOLTO.

Dis-moi.... De tous les biens diſpenſés par le ſort
Quel bien préferes-tu ?

CALISTE.

L'honneur.

SCIOLTO.

Sans lui ?

CALISTE.

La mort.

SCIOLTO.

J'applaudis à ton choix... ainſi donc ton courage
De cette affreuſe coupe a preſſenti l'uſage.

CALISTE.

Oui, mon pere, & ſans vous ce bras déterminé
Eut verſé dans mon ſein le vaſe empoiſonné.

SCIOLTO.

Sur les bords du cercueil l'humanité ſuccombe,
Lœil meſure en tremblant l'abîme de la tombe,
Des lenteurs du poiſon le ſupplice à ſouffrir,
Le regret de la vie & l'horreur de mourir,
Tout peut t'intimider.

CALISTE.

Eh bien, frappez vous-même,
Percez ce triſte cœur qui vous craint, mais vous aime.

SCIOLTO, *tirant ſon poignard.*

Tu préviens ma penſée, & tel eſt mon deſſein.
Vois-tu ce fer?... Hélas! il tremble dans ma main.
La pitié, malgré moi, rappelle à ma mémoire
Le tems de tes vertus & celui de ma gloire,
Ce tems où ma fierté rendoit graces aux Dieux
D'avoir tranſmis en toi le ſang de mes ayeux.
Incertain, déchiré, je flotte & délibere :
Je n'oſe te punir & frémis d'être pere.
Tumultueux combat ou d'une égale voix
La nature & l'honneur ſe diſputent leurs droits.
Ma fille..... Ah ! malheureux !

CALISTE.

Quoi vous verſez des larmes!

SCIOLTO.

Les traits du repentir, ta jeuneſſe, tes charmes,
Hélas ! tout m'attendrit.

CALISTE.

La mort eſt mon eſpoir.

SCIOLTO.

(Portant la main à ſon poignard, & lui préſentant la coupe, en détournant les yeux).

Eh ! bien, je vais.... mais non, tiens, prends, fais ton devoir.

CALISTE.

Ah ! j'y conſens.

SCIOLTO.

Arrête...... O nature ! ô tendreſſe !
O ma chere Caliſte, épargne ma foibleſſe.
Hélas ! je me croyois un cœur plus inhumain:
J'ai tenu la balance avec un bras d'airain :
Vengeur de mon pays, vengeur de ma famille;
En Juge indifférent, j'ai condamné ma fille;
Ma farouche vertu ſe borne à cet effort;
Mes yeux ne feront point les témoins de ſa mort.

CALISTE.

Pourquoi me fuir ? Vos mains......

SCIOLTO.

Non, fille infortunée,
Que ta feule vertu regle ta deftinée,
Le danger preffe.... Entends ces cris fourds & confus.

CALISTE.

Hélas !

SCIOLTO.

Adieu, je fors & ne te verrai plus.

Je demande fi le dialogue de cette fcène manque de jufteffe, s'il eft incorrect, vague, découfu, fans expreffion, fans effet. La réponfe sûrement ne fera point favorable à M. de la Harpe.

Pourfuivons l'examen de Califte. Je conviens que le plan de cette Piéce n'eft pas bon. Lorfque Lothario propofe d'époufer Califte, Sciolto, pere de cette derniere, a tort de la refufer, quelque raifon qu'il puiffe avoir de le haïr : Califte a le même tort; Lothario eft un fcélérat dont rien ne peut excufer le crime, pas même fon amour forcené : mais l'hymen peut le réparer en quelque forte, & c'eft fur les refus de fa propofition, peut-être juftes, mais mal-

entendus que la Piéce eſt fondée preſqu'entiérement. Cependant, quoique le malheur de Caliſte ſoit à-peu-près irrémédiable, elle inſpire une ſorte d'intérêt, vû qu'elle aime encore celui qui l'a outragée. Cet intérêt eſt foible, j'en conviens : mais je conviens auſſi que je connois peu d'actes auſſi bien écrits que les deux premiers de cette Piéce. M. de la Harpe prétend qu'il n'y a pas *un vers de ſituation, pas un morceau de ſentiment*, &c.... On va voir s'il a raiſon. Caliſte vient d'avoir une converſation avec Altamont, rival de Lothario : elle craint d'avoir trop parlé, & que ſa honte & le crime de Lothario n'ayent été découverts. Depuis le malheur qui lui eſt arrivé, plongée dans la douleur & dans les larmes, elle étoit peu ſortie de ſon appartement; Lucile lui dit :

Pourquoi du ſein de l'ombre & de la ſolitude
Traîner ici le poids de votre inquiétude ?
Pourquoi vous refuſer au ſoin de ma pitié ?
Si vous en euſſiez cru les vœux de l'amitié,
Au fond de ce Palais renfermant vos allarmes,
On n'eut point en ces lieux interrogé vos larmes,

Malheur à l'ame froide qui ne ſentira pas combien ce dernier vers eſt heureux, combien ſur-tout cette expreſſion *interrogé vos larmes* eſt neuve & poétique, & combien elle eſt adroite dans la ſituation ou ſe trouve Caliſte. Cette ſituation étoit difficile à faire entendre, l'Auteur la rend trois ou quatre fois de la maniere la plus heureuſe.

Sur la foi de mes pleurs approuvez mes refus,
Altamont, j'ai rendu juſtice à vos vertus,
Nul mortel à mes yeux ne parut plus aimable,
Mais telles ſont les loix du deſtin qui m'accable,
Que même par honneur inſenſible à vos ſoins,
Je dois trahir vos feux ou vous eſtimer moins.

C'eſt ainſi que Caliſte parle à Altamont qui la preſſe de l'épouſer. Ces vers-là ne ſont point de ſituation ? Caliſte dit ailleurs à Lucile :

Lucile, il eſt des maux qu'on n'oſe confier,
L'innocence rougit de s'en juſtifier.

Ces vers-là ne ſont pas de ſituation ?

Lorſque dans la troiſieme ſcène du ſecond Acte Sciolto vient dire à ſa fille que

Lothario va ſoumettre les Corſes mutinés ; qu'il va partir, qu'il part, & qu'elle s'écrie :

Tombe ſur moi la foudre !
Il part, vous l'ordonnez, il a pu s'y réſoudre !

Il n'y a pas-là de ſituation ? Que le Lecteur ſuppoſe un moment que Caliſte eſt ſa ſœur, il ſentira combien il eſt affreux pour cette infortunée de ſe ſéparer pour jamais peut-être de l'homme qui l'a outragée, & qui pouvoit ſeul réparer cet outrage. Lorſqu'Agamemnon dit à Iphigénie : *Vous y ſerez, ma fille*, nous frémiſſons pour elle, parce que nous prévoyons qu'elle ſera immolée, ne devons-nous pas frémir davantage pour Caliſte, lorſque ſon pere lui annonce qu'elle va être déshonorée à jamais. Iphigénie ne doit perdre que la vie ; Caliſte doit perdre l'honneur : depuis quand la premiere eſt-elle préférable à l'autre ? Je vois-là de la Tragédie, ou il n'y en a nulle part.

Que fais-je ?... En préparant ces poiſons deſtructeurs
Peut-être que mon pere y mêla quelques pleurs.

Ces vers tirés d'un monologue du cinquieme Acte ne sont-ils pas de situation & de sentiment ? Je le demande à M. de la Harpe lui-même : Caliste les prononce en portant à ses levres innocentes le poison que son pere sévere mais sensible lui fait préparer. Enfin M. de la Harpe croît qu'il est impossible de trouver dans Colardeau une seule page que l'on puisse comparer de très-loin à une page quelconque des Tragédies de Racine ; je pourrois lui en citer plusieurs : je me contenterai de mettre la suivante sous les yeux du Lecteur.

Gênes toujours esclave & toujours divisée
Quitta, reprit cent fois sa chaîne mal brisée.
Nos murs tumultueux renferment dans leur sein
Une Noblesse, un peuple indociles au frein,
Deux partis opposés qui des droits de l'épée
Soutiennent tour-à-tour leur puissance usurpée :
Mais qui d'un œil jaloux l'un par l'autre observés,
Sont souvent abattus aussi-tôt qu'élevés ;
Les Nobles décorés des plus superbes titres
Sous des noms différens ont été nos arbitres ;
Les Ducs anéantis, les Comtes ont regné ;
Mais bientôt de ses fers le Génois indigné
Osa se révolter, osa se rendre libre,

Entre les grands & lui mit un juſte équilibre,
Créa pour leur orgueil l'honneur du Conſulat,
Et fit aſſeoir près d'eux ſes Tribuns au Senat.
Heureux jours, mes amis, où les aîgles romaines
Sembloient revivre encor pour s'envoler vers
Gênes ;
Où des débris fumans du trône des Céſars,
Nos ayeux conſtruiſoient d'invincibles remparts.
Hélas ! tout fut détruit, & les guerres civiles
D'un feu plus dévorant conſumerent nos villes.
Laſſe des longs débats & du peuple & des grands,
Gênes à ſes voiſins mendia des tyrans,
Et l'on vit dans nos murs le François & l'Ibere
Etablir tour-à-tour leur puiſſance étrangere ;
Mais tous pour gouverner l'impétueux Génois,
Apporterent ici d'inſuffiſantes Loix.
Enfin parmi les cris, le meurtre & le ravage
Un Doge fut élu dans des jours de carnage.
De ce titre funeſte un Prêtre eſt revêtu.
Sur les débris épars de ſon ſiége abattu
Relevons le Senat & l'antique Tribune.
Mais pourquoi des combats éprouver la fortune ?
Malheureux le vengeur entouré de tombeaux
Qui porte chez les ſiens le glaive & les flambeaux !
N'allons point, ô mon fils, au milieu des ruines
Rappeller les horreurs des guerres inteſtines.
Vuide de légions Gênes peut aujourd'hui
Rejetter ſans efforts un tyran ſans appui.

Enfin pour mieux tromper sa prudence étonnée
De ma fille avec vous célébrons l'hymenée,
Et que ces nœuds si chers préparés par l'amour,
De notre liberté consacrent le retour.

M. de la Harpe s'attachera peut-être à critiquer cette tirade, précisément parce que je la cite. Il le peut, j'y consens. Qu'il y trouve des foiblesses, des incorrections, des barbarismes même, pour moi j'y admirerai toujours la maniere élégante & rapide avec laquelle l'Auteur a peint les différentes révolutions arrivées au gouvernement de Gênes. Que dis-je ? N'est-ce point avec cette simplicité noble, avec cette netteté, avec cette hardiesse d'expressions que Racine écrivoit? Et ses premiers ouvrages même, sans en excepter Andromaque, où l'on trouve les vers suivans.

Pour bien faire il faudroit que vous le prévinssiez....
Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troye...
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.....
Oui, c'est vous dont l'amour naissant avec leurs charmes
Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes....

Enfin je viens à vous, & je me vois réduit
A chercher dans vos yeux une mort qui me fuit.....
Ah ! qu'un ſeul des ſoupirs que mon cœur vous envoie
S'il s'échappoit vers elle y porteroit de joie !....

Les premieres Piéces de Racine, dis-je, ont-elles la pureté & l'élégance qui regnent dans Caliſte ? Quant à la Piéce Angloiſe qui n'eſt point d'Otwai (*), je ne penſe pas que M. Colardeau ne l'ait pas embellie. Le Lothario de cette Piéce eſt un petit Maître toujours ſautant & danſant, qui ſe vante à tout le monde d'avoir eu les faveurs de Caliſte. Voici comment il raconte ſa bonne fortune à un certain Roſſano, ſon ami.

LOTHARIO.

Ecoute : je te dirai qu'une nuit lorſque tous les yeux étoient fermés par un profond ſommeil, la lune & les étoiles brilloient ſeules dans l'univers, j'étois ſeul dans la rue, un peu chaud de vin, je grimpai à ſa fenêtre & entrai heureuſement dans ſa chambre.

(*) M. de la Harpe s'eſt trompé. *La belle Pénitente ou Caliſte* n'eſt point d'Otwai ; elle eſt de Rowe.

ROSSANO.

ROSSANO.

Ce moment fut ſans doute heureux.

LOTHARIO.

Oh ! des plus favorables. Je trouvai la belle Caliſte endormie, l'amour ſeul veilloit. La vertu & la fierté, gardiens ordinaires de l'honneur, dormoient ainſi qu'elle. Sa poitrine étoit agitée. Son imagination ſembloit mettre quelque trouble dans ſon ame. Je la conſidérai quelques tems : mais l'occaſion ne me permit plus de différer ; plein d'ardeur, je la ſaiſis dans mes bras : elle, avec une douce réſiſtance, & murmurant quelques reproches, me laiſſa le plus heureux de tous les hommes. A quels tranſports charmans ne nous livrâmes-nous point pendant cette nuit? &c.

On ſent qu'un perſonnage qui parle de la ſorte n'eſt pas fort tragique. Les autres ne le ſont pas davantage & ne parlent gueres mieux.

Je dirai peu de choſe d'Aſtarbé. Le plan n'en vaut pas mieux que celui de Caliſte. Le ſtyle en eſt peut-être moins bon ; mais cela ne veut pas dire qu'il ſoit mauvais.

Connois Pigmalion. Monſtrueux aſſemblage
De crimes, de remords, & d'amour & de rage,

Teint du ſang de Sichée & du ſang de ſon fils,
Monarque environné d'un peuple d'ennemis,
Haï de ſes ſujets, en horreur à lui-meme,
Eſclave infortuné d'une épouſe qu'il aime,
Emporté, furieux dans ſes plus doux tranſports,
Cruel dans ſes forfaits, cruel dans ſes remords,
Il eſt à redouter autant qu'il eſt à plaindre.
Dans ſon repentir méme un tyran eſt à craindre.

Ce portrait d'un tyran m'a paru aſſez fierement deſſiné, & je crois le dernier vers ſublime.

Je ne m'abuſe point, je ſais qu'on me déteſte,
Je ſais que Tyr me voit comme un monſtre funeſte,
Artiſan de ſes maux, deſtructeur de ſes Loix,
Ennemi de ſes Dieux & tyran ſous ſes Rois.

C'eſt Aſtarbé qui dit ces quatre vers. J'ai admiré le dernier hémiſtiche *tyran ſous ſes Rois.* On ne pouvoit pas exprimer avec plus de rapidité & de préciſion l'empire que prend ſur un peuple foible la Maîtreſſe d'un tyran. C'eſt peindre à la maniere de Corneille ou de Tacite.

J'ai vu Pigmalion roulant ſur la pouſſiere
Dans cet état où l'homme au moment de périr
Joint le tourment de vivre à l'horreur de mourir.

M. de la Harpe prétend que Colardeau manque de force. La force en poésie consiste, je crois, à être précis, à ne dire ni plus ni moins que ce qu'il faut dire. Ce mérite est sur-tout celui de Racine : il est aussi celui de Colardeau. L'agonie est peinte de la maniere la plus précise & la plus frappante dans le dernier vers qu'on vient de lire. Racine n'auroit pas mieux fait. Le vers qui suit m'a paru encore fort beau dans la situation.

Un ennemi mourant vaut bien qu'on le contemple.

Astarbé expirante l'adresse à Bacazar, fils du tyran qu'elle vient d'empoisonner. Je suis fâché que les Editeurs de Colardeau n'ayent pas choisi ce moment de l'action pour en faire un tableau, & n'ayent pas mis ce vers au bas de l'estampe.

M. de la Harpe auroit deviné, dit-il, que ma Note étoit d'un jeune homme au ton tranchant qui y regne. Je demande à présent qui de nous deux a le plus ce ton. J'ai décidé sans appel & j'ai prononcé sans preuves, il est vrai : j'y étois forcé par

les bornes (1) étroites où j'étois renfermé; mais que M. de la Harpe ne croye pas que cette méthode ſoit celle de tous les jeunes Écrivains qui ont (2) *de l'eſprit & du talent.* Il y en a qui reflèchiſſent avant que d'écrire. J'en connois un parmi eux qui n'eſt que juſte lorſqu'on le croit indulgent : parmi ceux qui écrivent depuis long-tems j'en connois un qui n'eſt que ſévére lorſqu'on le croit juſte.

La ſévérité ſe concilie avec la juſtice; j'en conviens. Eſt-ce dans le Jugement que M. de la Harpe a porté des *Perſidies à la Mode*, qu'on peut les trouver l'une & l'autre ? *Cette Piece*, dit-il, *n'a ni plan, ni caractères, ni intérêt, ni comique, & le ſtyle, quoiqu'aſſez pur, n'offre pas un ſeul morceau remarquable.* J'avoue que cette Comédie à peu de comique. Le moule où Molière jettoit ſes Chefs-d'œuvres eſt briſé depuis long-tems, & je crois que c'eſt la faute de ce ſiecle : mais dans la Piece de Colardeau il y a une marche, des développemens, des caractères : les

(1) Voyez la Note du tribut des Muſes.

(2) Expreſſions de M. de la Harpe.

deux ſcènes même où Florimon eſt pris pour l'Intendant de ſa propre maiſon doivent faire rire, & lorſque Valmon s'appercevant de ſa mépriſe dit :

> La mépriſe eſt poſſible & ne m'étonne gueres,
> Plus d'un époux chez lui n'eſt que l'homme d'affaires.

Il dit une choſe très-vraie & très-plaiſante. Quant aux morceaux remarquables de cette Piece, ils ſont nombreux ; ils ont été cités dernierement dans pluſieurs Journaux, ce qui me diſpenſe de les citer ici moi-même.

M. de la Harpe s'étonne qu'un Panégiriſte de Colardeau ait dit que la Lettre d'Héloïſe étoit une foible copie d'un original plein de force. Pourquoi s'étonner de la vérité ? La Lettre d'Héloïſe eſt une traduction ou une imitation. Si c'eſt une traduction, il eſt certain qu'elle eſt inférieure à l'original. M. l'Abbé de Lille, dans ſa belle traduction des Géorgiques, n'a point ſurpaſſé Virgile, Ségrais dans ſa traduction de l'Enéide ne l'a point ſurpaſſé, Annibal Caro, en Italie, Driden, en An-

gleterre, ne l'ont point ſurpaſſé, l'Abbé du Reſnel dans ſa traduction des Eſſais ſur l'homme & ſur la Critique, eſt reſté inférieure à ce même Pope, Pope lui-même n'a point ſurpaſſé Homere, enfin il eſt conſtant qu'une traduction eſt preſque toujours au-deſſous de ſon modéle, pourquoi M. Colardeau auroit-il eu un privilége qui a manqué à tous ces beaux génies ? Si la Lettre d'Héloïſe eſt une imitation, elle devient un ouvrage à part, & M. de la Harpe alors n'a pas plus de raiſon de la mettre au-deſſus de Pope, que je n'en ai eu de la mettre au-deſſous.

J'ai dit que M. Colardeau avoit donné au Public pluſieurs Ouvrages ſupérieurs à la Lettre d'Héloïſe pour *l'invention comme pour le ſtyle.* M. de la Harpe eſt ſurpris de cette aſſertion : pourquoi s'étonner encore de la vérité ? La Lettre d'Héloïſe étant une traduction ou une imitation (ce que M. de la Harpe voudra) *l'Épître à M. Duhamel, le Poëme du Patriotiſme ; l'Épître à Minette*, & pluſieurs Piéces fugitives, dont le fonds n'appartient qu'à

M. Colardeau, ne font-ils pas fupérieurs pour l'invention à la Lettre d'Héloïfe ? La chofe me paroît inconteftable. Il me fera plus difficile de prouver que ces derniers Ouvrages lui font fupérieurs pour le ftyle. Le ftyle d'*Héloïfe* eft enchanteur : il eft difficile à un autre que Colardeau de le furpaffer ; mais je ne crois pas que Colardeau n'ait pas pû fe furpaffer lui-même. Quelle eft la marche de l'efprit humain ? C'eft de faire mieux en vieilliffant. Il eft bien rare que les premieres productions des grands hommes ayent été les meilleures. Virgile avoit compofé fes Églogues avant fes Géorgiques, la Fontaine avoit fait fes Contes avant fes Fables, Racine avoit donné la Thébaïde avant Britannicus, les premieres fatyres de Boileau ne valent pas la neuvieme, l'Aurore de Corneille eut bien moins d'éclat que fon Midi. M. de la Harpe lui-même eft un exemple de ce que j'avance : je peux me tromper ; mais il me femble que le ftyle de *Mélanie* eft plus parfait que celui de *Warwich*, & j'aime mieux lire *l'Éloge de Fenélon que*

celui de Charles V. Colardeau étoit un homme, pourquoi l'excepter des loix de l'humanité? Pour moi j'aime beaucoup à expliquer les choses sans miracles. On me dira toujours : d'où est venu le succès prodigieux de cette Lettre d'Héloïse? Le voici : si Colardeau a été malheureux dans presque tous ses sujets, il a été infiniment heureux dans le choix de ce dernier. On a dévoré la Lettre d'Héloïse, parce que c'étoit Héloïse qui écrivoit, c'est-à-dire, la femme la plus sensible qu'il y ait peut-être jamais eu, & la plus tendre dans la situation, peut-être la plus délicate où une Amante puisse se trouver. Le nom d'Héloïse étoit consacré, que dis-je? C'est tout ce qui nous est resté de son siecle barbare, comme l'a très-bien observé le Panégiriste (*) vainqueur dans le dernier concours. Un homme de talent a fait écrire cette femme en beaux vers, & l'on a consacré sa Lettre. Ovide a fait écrire *Pénélope*, *Hypsipile*, *Héléne*, *Médée*, *Didon*, &c. . . . Pourquoi lit-on

(*) M. Garat qui a remporté le prix de l'Éloge de Suger.

moins les Lettres de ces Amantes que celle d'Héloïſe ? Colardeau écrit-il mieux qu'Ovide ? Je ne décide point la queſtion : mais de l'aveu de M. de la Harpe, Colardeau, dans cette Lettre, a des négligences & des inégalités, & le ſtyle d'Ovide dans ſes Héroïdes, eſt en général aſſez pur & aſſez ſoigné ; pourquoi donc lit-on plus ſouvent la Lettre d'Héloïſe ? Je le répéte : parce que c'eſt Héloïſe qui l'écrit.

D'ailleurs il faut faire encore une obſervation que je crois indiſpenſable. Les Ouvrages de Colardeau qui ont ſuivi la Lettre d'Héloïſe, ſont d'un genre bien différent de cette Lettre, dans cette derniere : tout eſt poéſie de ſentiment, dans preſque tous les autres tout eſt poéſie de deſcription : on ſait qu'il faut vaincre plus de difficultés dans ce genre-ci que dans l'autre, & un connoiſſeur pourroit bien n'avoir pas tort, en préférant les derniers Ouvrages de Colardeau, avec tous leurs défauts, à la Lettre d'Héloïſe, avec toutes ſes beautés. M. Colardeau avoit déja fait cette réflexion.

Voici ce qu'il dit lui-même dans ſa Préface de l'Épître à M. Duhamel, en parlant de quelques vers techniques qui ſont dans cette Épître, & qui lui avoient coûté peut-être beaucoup plus que tous ceux d'Héloïſe : *ces vers toujours difficiles mais pour l'ordinaire peu brillans ſont le plus ſouvent perdus pour la gloire de l'Auteur, le mérite de la difficulté vaincue n'eſt ſenti dans tous les Arts que par les connoiſſeurs. La claſſe la plus nombreuſe du Public, s'arrête plus volontiers ſur les détails de pur agrément qu'on a coloriés avec moins de peine & d'étude.* Le raiſonnement de M. Colardeau eſt juſte & le mien ne l'eſt pas moins. On attend peut-être que je l'appuie par des exemples tirés du premier & des derniers Ouvrages de M. Colardeau, & par des paralleles de ces différens morceaux : mais je n'en ferai rien : d'abord je me ſuis fait une loi de citer peu & j'ai dû me la faire. Enſuite ſi je tranſcrivois ici tel ou tel *Morceau du Temple de Gnide*, *des Hommes de Promethée*, *de la traduction de la premiere Nuit d'Young*. Tout me

paroît si supérieur dans ces derniers Ouvrages que je craindrois toujours de n'avoir pas cité le plus beau. M. de la Harpe me le prouveroit peut-être victorieusement, j'aime mieux qu'on m'accuse d'avoir avancé un paradoxe, que d'avoir fait une gaucherie. Qu'on se mocque, si l'on veut, de la grossiereté de mon admiration ; je ne veux point exercer la finesse de la critique ; Colardeau étant mort ne sentiroit point ses piquures : mais moi, qui ai, pour ainsi dire, adopté ses Écrits, j'en souffrirois beaucoup ; je veux m'épargner des chagrins, & à M. de la Harpe des triomphes. Que les Lecteurs, s'ils ont été tant soit peu ébranlés par mes raisonnemens, relisent les Œuvres de Colardeau ; elles sont sûrement dans leurs Bibliothéques, & si tous s'accordent pour dire que j'ai tort, je me rendrai.

J'aime infiniment les Épîtres de Boileau ; je les préfére même à ses Satyres : mais si je trouve dans ses Épîtres beaucoup de précision, un choix très-heureux d'expressions & d'idées, cela ne doit pas m'em-

pêcher de leur préférer l'*Épître à M. Duhamel pour la ſenſibilité*, comme je l'ai dit, *pour la grace & pour l'abandon du ſtyle.* M. de la Harpe n'eſt point de mon avis, il ne fait pas attention que la ſenſibilité de Boileau, eſt le plus ſouvent empruntée d'Horace, de Juvenal, &c. & que celle de Colardeau, dans cette Épître, lui appartient entiérement. Qu'on y liſe ce portrait qu'il y fait de lui-même.

La Campagne à mes yeux eut toujours des attraits
Un charme plus puiſſant que de vains intérêts,
Du milieu des Cités, ſans ceſſe m'y rappelle,
Elle eut mes premiers goûts & je ſuis né pour elle.
S'il eſt quelque laurier que ma main pût cueillir,
Si d'un foible talent je puis m'énorgueillir,
Si ma lyre fidele aux loix de l'harmonie
Suppléa dans mes vers au défaut du génie,
Si moins brillant que pur, plus vrai qu'ingénieux
Jamais d'un faux éclat je n'éblouis les yeux,
Aux bois, aux prés, aux champs je dois ces avantages,
C'eſt-là que j'eſquiſſai mes premieres images.....
Souvent du Roſſignol j'écoutai les chanſons,
Il inſtruiſit ma Muſe attentive à ſes ſons,
J'appris à ſoupirer ces notes languiſſantes
De la plainte amoureuſe expreſſions touchantes :

Je formai ces accords plus vivement frappés
A la joie, au plaisir, à l'ivresse échappés;
Et par ces tons divers mon oreille exercée
Sut donner à ma voix l'accent de ma pensée.
Au bord de ce ruisseau qui paisible en son cours
Suit de ces prés fleuris la pente & les détours;
J'appris l'art peu connu d'abandonner mon style,
Et de laisser couler un vers doux & facile.

Ne croit-on pas entendre la Musique des Anges quand on lit ces vers charmans? Quel contraste admirable d'harmonie & d'idées dans les quatre vers que j'ai soulignés! *Laisser couler un vers doux & facile*, n'est-il pas une expression de génie dans le genre gracieux? Voilà pourquoi Colardeau étoit né, pour laisser couler un vers doux & facile. Un ruisseau qui murmure, voilà Colardeau; mais la grace chez lui n'exclut point la précision.

Nous verrons dans ta cour le Coq fier & superbe
Pour y chercher le grain éparpiller la gerbe,
Appeller aigrement son serrail assoupi,
Entre mille beautés partager un épi,
Et d'un bec amoureux distribuer entre elles,
Des baisers qui jamais n'ont trouvé de cruelles.

Y a-t-il dans Boileau des vers mieux faits que ceux-là? De la mollesse sans affec-

tation, de la grace ſans recherche, de l'harmonie ſans efforts, voilà les principaux caractères de la poéſie de Colardeau. Par-tout elle eſt fondue & périodique ſans enjambement, par-tout elle marche dans cet ordre inégal & varié qui charme par la beauté cachée des ſymétries & l'adreſſe imperceptible des contraſtes. Oui, ces qualités ſe trouvent dans preſque tous ſes Écrits, & cependant, excepté le premier, tous ont peu réuſſi. M. de la Harpe a beau vouloir faire entendre le contraire, j'aime mieux en croire M. Colardeau lui-même. Je l'ai entendu ſe plaindre fort ſouvent du diſcrédit où la Poéſie étoit tombée : il a même conſigné ſa plainte dans ces vers de l'Épître à M. Duhamel, que verrai-je, dit-il, dans les murs de Paris ?

L'aimable Poéſie à jamais exilée,
Aux traits du bel eſprit ſans pudeur immolée.

Et quels Ouvrages ont dû éprouver ce diſcrédit, ſi ce n'eſt ceux du meilleur Poëte qu'il y ait eu dans ce ſiecle après Voltaire, & un très-petit nombre d'autres Écrivains ?

M. de la Harpe s'appuie d'un paſſage d'une Préface de M. Colardeau ; mais dans

une Préface, dit-on tout ce qu'on penſe ? Eſt-on obligé à le dire ? Dit-on au Public qu'il eſt injuſte & indifférent ? Il fut ſûrement ce dernier envers M. Colardeau, s'il ne fut pas l'autre. La ſeule Académie Françoiſe fut juſte : elle ſeule vengea le talent oublié. J'ignore ſi M. Colardeau aimoit à ſe flatter : j'en doute ; le ſacrifice qu'il fit à M. Watelet, eſt une preuve du contraire. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que je n'ai aucune raiſon de me plaindre. J'ai déja donné pluſieurs écrits, il en eſt très-peu qui ayent paru ſous mon nom. Quand j'en publierai ſous ce cachet que je tâcherai de rendre reſpectable, s'ils ne réuſſiſſent pas, je ne me plaindrai point. Dans un ſiecle comme celui-ci où les talens de l'eſprit ſubiſſent pluſieurs ſortes d'oppreſſion, où les notions du beau & du vrai ſont obſcurcies par le double eſprit de parti & de ſyſtême, quand un homme a bien fait & qu'il en eſt ſûr, il ne doit attendre d'autre encouragement que ſon propre ſuffrage, & d'autre récompenſe que la conviction de ſa force.

Qu'il me ſoit permis, en finiſſant, de

faire à mes Lecteurs une demande que vraiſemblablement ils ſe ſont déja faite. C'eſt M. Marmontel qui a répondu au diſcours de réception de M. de la Harpe. Voici le Jugement que l'Auteur célebre des Contes Moraux a porté ſur M. Colardeau : *il auroit ſu*, dit-il, en parlant de ce Poëte aimable, *il auroit ſu que dans ſes Eſſais Dramatiques nous avions reconnu le talent précieux de peindre & d'émouvoir ; & ſinguliérement ce tour d'expreſſion noble, facile & naturel qui dans les belles ſcènes de Caliſte nous rappelloit la ſenſibilité ; l'élégance & la mélodie du ſtyle enchanteur de Racine.* Comment ſe peut-il que deux Membres de la même Compagnie ayent une maniere de penſer ſi différente ? Comment ſe peut-il ? . . . mais il eſt tems que je me taiſe. Mes queſtions ne finiroient pas. J'ai l'honneur d'être très-parfaitement.

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur le Chevalier DE ***

A Verſailles le 13 Septembre 1779.

GILBERT
ET UNE FURIE
DIALOGUE.

Injuriæ impunitas, periculosa.
PLAUTE.

à des augmentations. Je crois que nos meilleures Traductions en vers d'un Poëte quelconque, ne font que de belles imitations, & que c'eft en Profe feulement qu'on peut être fidelle à un texte étranger.

Je ne dis plus qu'un mot fur mon travail. La plupart des noms de ce Dialogue étoient un peu barbares, je les ai francifés: ainfi j'ai changé *Tolvaïre* en *Voltaire*, *Treamdel* en *d'Alembert*, *Toderid* en *Diderot*, *Tilberg* en *Gilbert*, &c.... Ces licences font permifes aux Traducteurs, j'en ai ufé, & je ne m'en repens pas: l'ouvrage Cachemirien eft de cette forte affez bien accommodé à nos mœurs & à notre Littérature.

On fera peut-être curieux de favoir comment cet Ouvrage m'eft tombé entre les mains, le voici: je fuis en commerce de Lettres depuis vingt ans, avec un fameux Profeffeur de Cambridge, qui me l'a envoyé au mois de Décembre dernier. Ce Profeffeur le tenoit du Comte d'Orreri, connu par fes Lettres Philofophiques fur le Docteur Swift & par d'autres Ouvrages: & ce dernier, dans un voyage qu'il a fait

en Aſie, l'avoit acheté trente dariques à un Payſan Cachemirien. Une choſe beaucoup plus difficile à ſavoir, c'eſt le véritable nom de l'Auteur de ce Dialogue, le Profeſſeur de Cambridge l'attribue à un jeune homme, connu déja à Cachemire par un recueil de Poéſies érotiques & un Éloge en vers du grand *Tolvaïre*; mais tant de gens ont loué ce *Tolvaïre*, & tant d'autres ont fait des Poéſies érotiques, qu'il n'eſt pas bien ſûr que le très-érudit Profeſſeur ne ſe trompe pas; cette incertitude afflige extrêmement pluſieurs ſavans de ma connoiſſance. Pour les conſoler un peu, s'il eſt poſſible, je me hâte de leur apprendre que le Profeſſeur, mon ami, prépare une fort belle édition de ce Dialogue en deux Volumes in-8°. de 500 pages chacun. Ils ſeront enrichis de Notes, de Commentaires, & de recherches ſi profondes, qu'elles aideront peut-être à découvrir ce qu'on cherche depuis ſi long-tems à connoître.

INTERLOCUTEURS.

GILBERT, Poëte Satyrique.

UNE FURIE.

MERCURE.

La Scène est devant la porte du Temple du Goût.



GILBERT ET UNE FURIE
DIALOGUE.

LA FURIE.

ARRÊTE, où vas-tu? Qui es-tu?

GILBERT.

Voilà deux plaiſantes queſtions : je ſuis le célebre Gilbert, & je vais prendre place dans ce Temple.

LA FURIE.

Tu n'y entreras point.

GILBERT.

Comment ! je n'y entrerai point ! & qui m'en empêchera?

LA FURIE.

Moi.

GILBERT.

Toi !

LA FURIE.

Oui, moi-même. Regarde ce fouet de ſerpens que je tiens à la main ; ſi tu oſes faire un pas vers cette demeure ſacrée, je l'allongerai ſoudain ſur tes épaules. Ces ſerpens vivent encore, comme tu vois, & je ne te conſeille pas de les irriter.

GILBERT.

Qui donc es-tu toi-même pour me parler ainſi ?

LA FURIE.

Eh quoi ! ingrat ! tu ne me reconnois point ! tu m'as cependant quelques obligations. . . . regarde moi bien . . . . .

GILBERT.

Pardonne, ô puiſſante Déeſſe, pardonne, je te reconnois enfin : tu es Tiſiphone, la plus implacable des Furies ; tu as été long-tems mon Apollon ; mais ſi j'ai quelque plaiſir à te revoir, je n'ai pas moins de ſurpriſe. C'eſt ordinairement la Critique qui veille à la porte de ce Temple.

TISIPHONE.

La Critique eſt dans le Temple même, occupée

à une Édition de Voltaire, ouvrage digne de tous les soins.

GILBERT.

Et par quel hazard la remplaces-tu ?

TISIPHONE.

Écoute : depuis quelque tems une foule de mauvais Auteurs vient assaillir le Temple du Goût ; tous prétendent avoir le droit d'y pénétrer, dernierement même ils ont failli en enfoncer la porte. Apollon, indigné de cette audace, à prié Pluton, notre Souverain, de lui envoyer une sentinelle pour garder les avenues de son Palais, & c'est moi qu'on a chargée de ce noble emploi. J'ai déja écarté une foule innombrable de prétendans, & n'ai laissé entrer que ceux dont j'ai bien connu les titres. Tu n'en as point que je sache : qu'est-ce donc qui t'amene ? Va-t-en, ta véritable place est à l'Hôpital des Fous.

GILBERT.

Qu'entends-je ? par Fréron ! je n'ai point de titres pour entrer là-dedans ? Eh quoi ! n'as-tu point lu mes Ouvrages, toi qui me les as inspirés ?

TISIPHONE.

J'ai bien pu te les inspirer ; mais j'aurois été bien fâchée de les lire.

GILBERT.

Quoi ! tu ne connois point mon *Dix-huitieme siecle* & *mon Apologie*, ſatyres pleines de verve & d'enthouſiaſme ? Mes ſublimes *Odes Patriotiques* ont échappé à ton érudition ? Et mon célebre *Début Poëtique* n'a jamais frappé tes oreilles ?

TISIPHONE.

Jamais, je te le jure.

GILBERT.

Ils ſont connus pourtant de tout l'univers.

TISIPHONE.

De tout l'univers !

GILBERT.

Oui, ſans doute.

TISIPHONE.

Que tu es plaiſant ! tu m'égayes moi qui n'ai jamais ri.

GILBERT.

Que trouves-tu donc en moi de ſi riſible ?

TISIPHONE.

Ta figure d'abord, qui a quelque choſe de groteſquement infernal, ta ridicule prétention à

la gloire & ton exceſſive vanité. Tu me rappelles ce Roi d'une Iſle ſauvage & preſque déſerte, qui, n'ayant pour Gardes & pour Officiers de ſa Maiſon, qu'une douzaine de Négres armés de longues perches, demandoit à tous les voyageurs, échoués ſur ſes côtes, ſi l'on parloit beaucoup de lui à la Cour de Louis XIV. Il y a déja quelques années que je ſuis à cette porte, j'écoute & j'entends quelquefois ce qui ſe dit dans le Temple : jamais, je te le répete, il n'a été fait mention ni de tes *Satyres*, ni de tes *Odes*, ni de ton *Début Poëtique* ; mais tu peux me les faire connoître. Apollon, en me plaçant ici, m'a ſoufflé tout ſon génie, il m'a donné ſur-tout ce tact fin & délicat qui fait diſtinguer les bons Ouvrages des mauvais : ſi les tiens ſont tels que tu le dis, je te laiſſerai entrer, ſans cela n'eſpere point me fléchir. Allons, conſens-tu à ſubir de ma part l'examen ordinaire ?

GILBERT.

Sans doute : je n'en puis rien craindre & j'en dois tout eſpérer.

TISIPHONE.

Commençons par tes Satyres ; il paroît que tu les préferes à tout : voyons, de quoi parles tu dans ces Ouvrages ?

GILBERT.

De la double décadence des mœurs & des talens, & des Auteurs ſur-tout qui ont le plus contribué, par leurs écrits, à çorrompre le goût & l'éloquence.

TISIPHONE.

Fort bien. Nommes-tu ces Écrivains pernicieux qui ont voulu ramener la barbarie dans ton pays ?

GILBERT.

Sans doute. Tiens, écoute d'abord ce que je dis de Voltaire.

TISIPHONE.

(d'un air très-ſurpris.)

De Voltaire ?

GILBERT.

De lui-même : écoute.

Je ne puis ſupporter tous ſes vers faits ſans art,
D'une moitié de rime habillés au hazard,
Seuls & jettés par ligne exactement pareille
De leur chûte uniforme importunant l'oreille,
Ou bouffis de grands mots qui ſe choquent entre eux,
L'un ſur l'autre appuyés ſe traînant deux à deux ;

Et sa prose frivole en pointes aiguisée,
Pour braver l'harmonie incessamment brisée.

TISIPHONE.

Eh quoi ! tu as ainsi parlé de Voltaire, & tu as l'audace de vouloir entrer dans le Temple du Goût ?

GILBERT.

En quoi donc suis-je si coupable ?

TISIPHONE.

Et tu oses le demander ! Voltaire, qui a rebâti ce Temple, & qui maintenant y occupe la premiere place, c'est ainsi que tu le traites ! Rétracte bien vite de pareils blasphêmes, fais une abjuration solemnelle devant le Temple dont tu as outragé le Dieu.

GILBERT.

Pourquoi veux-tu que je mente à ce Dieu & à moi-même? J'ai pris pour devise il y a long-tems, ces deux vers de mon *Dix-huitieme Siecle :*

J'ai vu les maux promis à ma sincérité,
Et devant craindre tout, j'ai dit la vérité.

La vérité fut toujours mon idole & mon guide; j'en fus l'Apôtre de mon vivant, j'en veux être le Martyr, même après ma mort.

TISIPHONE.

Insensé ! quelle erreur t'égare ? Eh quoi ! tu penses avoir été l'Apôtre de la vérité en disant que les vers de Voltaire étoient faits sans art, habillés au hazard d'un moitié de rime, importunant l'oreille d'une chûte uniforme, ou bouffis de grands mots qui se choquent entre eux ? Et quels vers sont plus simples, plus variés, moins monotones que ceux de la *Pucelle* & des *Poésies fugitives ?* Un ruisseau près de sa source est-il plus clair que le style de Voltaire ? son style, comme l'onde, ne coule-t-il pas sans peine & sans effort ? Eh quoi ! les vers d'*Œdipe* & de *la Henriade* sont des vers *faits sans art ?* Tu n'as donc jamais lu ces deux Ouvrages, qui sont les plus beaux monumens de Poésie de ton siecle, & les seuls peut-être qui puissent soutenir la comparaison avec ceux du siecle précédent ? Tu reproches à Voltaire d'*habiller ses vers d'une moitié de rime*, & qu'importe si cette moitié suffit ? S'il n'en faut pas davantage pour être fidelle aux regles ? C'est avoir trouvé le vrai point de perfection, le *ne-quid nimis* des Anciens. Tu rimes plus que suffisamment ! toi tu possédes au plus haut degré ce très-petit mérite ; mais si tes rimes sont toujours riches, vois comme tes idées sont pauvres ! que dis-je ? Vois comme elles sont fausses ; tu

immoles tout à cette manie de rimer, le goût, la raison, la décence & la vérité ; tu puises tout ton talent dans le Dictionnaire (*) de Richelet.

GILBERT.

Je ne croyois pas que l'on dut me faire un si grand crime d'avoir lancé quelques traits contre un Écrivain qui lui-même en a lancé contre tout le monde.

TISIPHONE.

Que tu me fais pitié ! Voltaire s'est armé quelquefois d'une massue pour écraser des Pigmées ; tu as cru avec une épingle pouvoit terrasser un Géant. Quoique trompé dans tes desseins, tu n'es pas moins obligé de réparer tes torts ; allons, rétracte bien vite le jugement injuste & ridicule que tu as porté sur le grand homme.

GILBERT.

Jamais.

TISIPHONE.

Ah ! ah ! tu fais le mutin ! je commençois à te trouver aimable, j'avois même pour toi des sentimens distingués ; mais tu connois ma consigne, prends-y-garde, si tu n'obéis point à Apol-

---

(*) *Dans le Dictionnaire de rimes* s'entend.

lon ton Maître & le mien, je ferai forcée de te punir.

GILBERT.

Tu as beau me menacer, mon parti eſt pris :
Je veux de ſes pareils ennemi ſans retour,
Fouetter d'un vers ſanglant ces grands hommes d'un jour.

TISIPHONE.

Tu parles de fouetter ! par Pluton ! tu t'adreſſes bien.

(*Elle le frappe*).

GILBERT.

Miſéricorde ! arrête, effroyable Diableſſe ! arrête, tu me briſes les os, tu me diſloques les membres.

TISIPHONE.

Pourquoi Diable auſſi me réduire au point d'en venir à ces extrêmités ?

GILBERT.

Je ſouffre tous les ſupplices du Tartare.

TISIPHONE.

J'en ſuis plus fâchée que toi-même. Il régne entre nous une ſorte de ſympathie, je le ſens, & meme

s'il

s'il faut te dire tout (Que cet aveu coûte cher à ma pudeur !) apprends que je t'aime, & que j'avois fur toi des projets qui t'auroient fait plaifir.

GILBERT.

Que faut-il faire pour rentrer dans tes bonnes graces ?

TISIPHONE.

Tu viens d'infulter Voltaire, il faut que tu retournes à fa louange, & fur les mêmes rimes, les vers que tu as faits contre lui.

GILBERT.

Eh bien ! j'y confens. Tu me laifferas entrer dans le Temple ?

TISIPHONE.

Oui, fi tu n'as pas fait d'autres fottifes.

GILBERT, (*à part.*)

Je vais mentir pour entrer là dedans.

(*Il rêve quelques minutes.*)

TISIPHONE.

Eh bien ! tu n'as pas encore fini ?

GILBERT.

Appaife-toi ; voilà qui eft fait, prête l'oreille :

Qui n'a point admiré ces vers qu'avec tant d'art
Dérobant au pouvoir de l'aveugle hazard,
A cadencés sa Muse à nulle autre pareille ?
Ces vers qui, pour charmer & le cœur & l'oreille,
Formés de mots choisis si bien liés entre eux,
Tantôt volent par troupe & tantôt deux à deux;
Et sa prose jamais en pointes aiguisée,
Mais toujours par le sens avec grace brisée ?

Eh bien ! es-tu contente ?

TISIPHONE.

Pas trop. Ces vers sont pleins de vérité sans doute, mais ils sont un peu négligés.

GILBERT.

Tu m'as donné si peu de tems pour les faire, moi qui n'ai point de facilité, & à qui telle strophe de mes Odes a coûté un mois de travail.

TISIPHONE.

Il me semble cependant que tu es en verve ; & puisque tu parles de strophes d'Ode, je veux que tout de suite tu en fasses une sur le grand-homme que tu as dénigré. J'espere, mon petit ami, que tu ne me refuseras point cette grace.

GILBERT, (*à part.*)

Tu le veux, j'y consens. (Je vais dire tout le

contraire de ce que je pense) écoute si jamais on a mieux parlé de Voltaire :

Maître en l'art de penser, comme en celui d'écrire,
Corneille dans Brutus, Racine dans Zaïre,
De Despréaux émule, & vainqueur de Chaulieu,
Rival de Bossuet, d'Arioste, du Tasse,
Conquérant & Roi du Parnasse,
Des Dieux c'est le prodige, ou lui même est un Dieu.

TISIPHONE.

Bravo ! Voilà de beaux vers! cette seule strophe vaut sûrement mieux que toutes tes Odes ensemble. Tu as encore un talent que je ne te connoissois pas.

GILBERT.

Quel est-il ?

TISIPHONE.

Tu déclames (*) à-peu-près comme Cerbere aboie : j'ai cru le voir & l'entendre ; je ne pense

(*) Tisiphone à raison. Gilbert récitoit ses vers d'une maniere épouvantable ; il étoit sur-tout horrible lorsqu'il rendoit le portrait du Diable Anamalec, dans sa traduction de la Mort d'Abel. C'est à ce sujet qu'un Poëte contemporain lui fit un jour cet impromptu :

Quand tu peins l'habitant de la nuit éternelle,
Plus Diable dans tes vers qu'il ne l'est dans Milton,
Pardonne, tu les lis d'un si terrible ton,
Qu'on te croit du portrait le Peintre & le modele.

pas même qu'il ait l'air plus hagard, ni la voix plus rauque & plus discordante, Quoique tu me plaises fort, tu m'as presque fait peur.

GILBERT.

Trêve aux plaisanteries : tu vas me laisser entrer?

TISIPHONE.

Attends. Tu as dû parler dans tes Satyres, de quelques autres Ecrivains : s'ils ont en effet du mérite, & que tu les aies traités aussi mal que Voltaire, il me sera impossible de t'accorder ce que tu desires.

GILBERT.

De quoi te vas-tu occuper? Les autres Auteurs cités dans mes Satyres, ne valent pas les frais d'une rétractation; ils ne méritent pas que tu prennes leur défense : dénués presque tous d'esprit & de génie, j'ai pu m'en moquer en toute conscience. Mais, tiens, j'ai dans ma poche mes deux chefs-d'œuvre: parcours-les, & tu verras sur qui sont tombés mes traits.

TISIPHONE, (*parcourant les deux brochures.*)

Que vois-je? Qu'ai-je lu? D'Alembert, Diderot, Thomas, Saint-Lambert, &c. Voilà les hommes que tu insultes? Eh quoi! c'est ainsi que tu parles des Ecrivains les plus distingués de ton siecle? Voilà ceux que tu prétends être dénués d'esprit

& de génie, & dont, ſelon toi, je ne dois point prendre la défenſe? Ignores-tu que leur place eſt toute prête dans ce Temple, où tu en brigues une vainement? Que la Philoſophie & les Graces ont treſſé des couronnes qu'elles tiennent ſuſpendues ſur leurs ſieges vacans? Que Fontenelle, Leibnits, Anacréon & beaucoup d'autres les attendent pour les embraſſer? Comment! tu n'as vu que de l'*emphaſe* dans le touchant *Éloge de Marc-Aurele*? Dans le ſavant *Eſſai ſur les Éloges*? Que je te plains! toi, mon doux ami, qui n'as jamais broyé que du fiel & du vinaigre, tu enrages ſans doute de voir un homme éloquent donner ſi bien l'exemple & le précepte d'un Art qui te fut toujours inconnu, d'un Art, le ſeul peut-être dont les grands talens & les grands exploits obtiennent leur véritable récompenſe. Vois-tu comme mes ſerpens s'agitent, & d'eux-mêmes s'élancent vers toi, impatiens de te punir? Rends graces à la main qui les enchaîne. Quoi! tu as oſé porter un anathême abſurde ſur l'eſtimable Poëme des *Saiſons*? L'Auteur de cet Ouvrage parle-t-il comme toi un langage bizarre, entortillé & giganteſque? Y trouves-tu une *candeur inſolente*? Y trouves-tu une *Nation* (*) *galante qui rayonne*

(*) Toutes ces expreſſions ſont de Gilbert. Voyez *mon Apologie*.

des sottises des Grands? Une *Mere qui court répandre sa fille?* Une *fortune qui épouse les aïeux d'un Marquis ou d'un Comte?* Et mille autres mots aussi disparates, hurlant d'effroi de se voir accouplés? Mais si les graces philosophiques & quelquefois séveres de ce Poëme ont glissé sur ton ame, devois-tu oublier que le même Auteur a donné le Conte charmant de *Sara Th......* & des Poésies anacréontiques dignes du vieillard célebre dont elles portent le nom? C'est à un Prédicateur que tu compares ce Poëte aimable: vas! si tous prêchoient comme lui, on ne dormiroit pas à leurs Sermons.

GILBERT.

Tu as beau me prêcher toi-même, vas! Apollon n'auroit pas mieux jugé les Auteurs que tu veux défendre.

TISIPHONE.

Eh! quoi? Tu prêtes à un Dieu tes ridicules & tes vices? Tu ajoutes le blasphême à l'injure? j'avois pitié de toi; mais ce sacrilége est trop digne de châtiment: je serois punie moi-même de le laisser impuni. (*Elle le frappe.*)

GILBERT.

Que fais-tu donc, Crocodile infernal? Cesse tes mauvaises manieres. Comment veux-tu qu'on

ſuive avec toi une converſation, ſi tu frappes toujours ? Rien ne diſtrait davantage ; cauſons poſément, & plus de jeux de mains, je t'en conjure.

TISIPHONE.

Quelle idée as-tu donc d'Apollon, ſi tu le crois capable d'adopter ton jugement ſur d'Alembert & Diderot ? N'euſſent-ils fait que concevoir & entreprendre l'Encyclopédie, ces deux mortels feroient dignes de tes reſpects & de ſes hommages. Sais-tu bien que tu n'aurois pas été capable d'en écrire ſeulement une demie page de cette Encyclopédie ſur laquelle tu plaiſantes ſans l'avoir lue ? Qu'il n'y a pas un article qui ne renferme plus de raiſon, d'idées lumineuſes, de vues neuves & profondes qu'on n'en trouve dans tous tes Ouvrages ? Que les articles même qu'on a le plus critiqués, te feroient une réputation, & te mériteroient peut-être une place dans ce Temple ? Tu reproches à l'Auteur de la *Préface* de ſe croire un grand-homme : ſuppoſons un moment qu'il eut l'orgueil que tu lui attribues, ſais-tu qu'il ſeroit juſtifié peut-être par cette ſeule production ? Tu n'ignores pas que ce n'eſt point la quantité, mais la bonté des Ouvrages qui rend leurs Auteurs immortels ; tu n'ignores pas qu'Anacréon & Tibulle n'ont laiſſé que quelques pages ; qu'Horace, avec ſon petit volume, s'éleve & plane ſur des milliers

d'*in-folios* ; Mais si tu ajoutes à cette Préface, l'*Essai sur les Gens de Letttres*, les *Réflexions sur l'abus de la critique en matiere de Religion*, l'*Éloge de Montesquieu*, l'*Analyse de l'Esprit des Loix*, &c. ; pourras-tu refuser à d'Alembert ton estime & ton admiration ? Quel homme, tourmenté sans cesse par le besoin de dire la vérité, l'a couverte d'une gaze plus adroite ? Par la maniere dont il s'exprime, on devine tout ce qu'il ne dit pas, & l'on gagne autant à le deviner qu'à l'entendre. Tu as lu l'*Éloge de Richardson*, l'*Épître Dédicatoire du Pere de Famille*. Le *Pere de Famille* lui-même, l'*Essài sur la Poésie Dramatique*, & tu oses insulter à Diderot ! Tombe aux pieds de ce Philosophe ; mais garde toi de les baiser, tu n'en es pas digne ; tes levres souillées tant de fois par le mensonge, ne doivent pas même toucher à sa chaussure. Si tu les as lus ses écrits, dis-moi, où as-tu trouvé plus d'enthousiasme pour le bien, plus d'amour de l'humanité ? Écrit-il une phrase d'où ne s'élancent comme d'un brasier ardent, les flammes sacrées de la vertu ? Sans doute, chez lui, tout n'est pas également animé, également sublime ; sa pensée brûlante, quand elle sort de son cerveau, s'éteint quelquefois dans les chaînes glacées d'une langue timide & pusillanime, le moule étroit où il est forcé de la jetter, la rappetisse & la défigure ; mais sais-tu, mon cher féal, ce qu'il pourroit te dire,

s'il avoit lu tes libelles rimés ? Sais-tu ce qu'à sa place je te demanderois moi-même ? Est-ce au Cyclope difforme, te dirois-je, est-ce au louche satyre à remarquer une tache sur le sein de Vénus ?

GILBERT.

Permets moi, à mon tour, de te faire une question.

TISIPHONE.

Volontiers.

GILBERT.

Où diable as-tu pris toutes les connoissances Littéraires que tu viens de m'étaler ? Ce n'est pas dans le Tartare que l'on peut s'orner l'esprit : comment se fait-il donc que . . .

TISIPHONE.

Ne t'ai-je pas déja dit qu'Apollon, en me plaçant ici, m'avoit initiée dans tous ses mysteres ? Tu vois en moi une dixieme Muse.

GILBERT.

Eh quoi ! tu as de l'esprit & du goût, & tu refuses d'admirer en moi l'un & l'autre ?

TISIPHONE.

Ecoute : il est certain que tes Écrits annoncent une sorte de talent pour tourner laborieusement des vers ; mais voilà tout. C'est à mon grand regret que je n'ai pu y découvrir autre chose ; & ce très-

foible mérite ne ſuffit pas pour entrer dans ce Temple.

GILBERT.

Je n'y entrerai donc jamais ?

TISIPHONE.

Si tu veux faire amende honorable à ces Meſſieurs que tu as inſultés, peut-être qu'Apollon.....

GILBERT, *à part.*

Elle veut que je mente encore, obéiſſons.

Saint Lambert, noble Auteur, qu'une troupe pédante
Pourſuit avec fureur quand Voltaire le vante.

TISIPHONE.

Laiſſe-là tes grands vers, tu parles d'un Poëte gracieux, prends le rithme des Graces ; tes alexandrins d'ailleurs m'ont un peu ennuyée, tu m'as fait haïr ce Mètre.

GILBERT.

Il faut avouer que tu es bien exigeante ; mais n'importe, je vais commencer :

Que j'aime la Muſe facile,
Qui nous a peint en vers charmans
Des Saiſons le cercle mobile,
Leur durée & leurs changemens !

Janus, Cérès, Flore & Pomone
Se reconnoiſſent dans ſes chants;
On y trouve, même en tout tems,
Les fruits de l'Eté, de l'Automne,
Et toutes les fleurs du Printems.

TISIPHONE.

Fort bien! en voilà un de juſtifié, paſſe aux autres.

GILBERT.

Thomas d'une palme éternelle
A couronné l'auguſte front
De l'adorable Marc-Aurelle.
Les Muſes toujours aimeront
Le Peintre, ainſi que le Modele,
Et tous les deux au double Mont,
L'un près de l'autre s'aſſieront
Et tour-à-tour partageront
L'encens de la troupe immortelle.

TISIPHONE.

N'as-tu plus rien à dire ſur celui-là?

GILBERT.

Qu'en pourrois-je dire encore?

TISIPHONE.

Pourquoi ne pas parler de ſon *Ode ſur le Tems*, la meilleure que l'Académie ait couronnée, & qui ſûrement vaut mieux que toutes les tiennes?

GILBERT.

Qu'a-t-il besoin de mon suffrage ?
Le Dieu, que sa Muse a chanté,
Plein de respect pour son ouvrage,
Doit l'offrir à l'éternité.

TISIPHONE.

A merveille ! il ne t'en reste plus que deux à justifier, & tu le feras sans peine : ceux-là doivent t'inspirer beaucoup.

GILBERT.

Graces à leur travail immense,
Et que rien ne sauroit payer,
Tous les rayons de la science
Sont réunis en un foyer.
De-là, sur la nature entiere,
Sur les mœurs & sur les écrits,
Partent des faisceaux de lumiere
Qui désormais, dans leur carriere,
Guideront les sages esprits.
Non moins puissant que le tonnerre
Hercule avoit purgé la terre
De mille monstres furieux,
Ces deux mortels l'ont éclairée,
De l'erreur par-tout révérée
Ils ont, d'une main assurée,

Renversé l'autel odieux ;
Soudain la vérité sacrée
Est apparue à tous les yeux ;
Et plonger au fond de l'Averne,
Les préjugés impérieux,
Est un effort plus glorieux
Que d'abattre l'Hydre de Lerne.

TISIPHONE.

On ne peut mieux juger. Je suis si contente de toi, qu'il faut que je t'embrasse. (*Elle l'embrasse*).

GILBERT.

Ahi ! ahi ! miséricorde ! prends pitié de moi, finis tes caresses, je t'en conjure.

TISIPHONE.

Eh quoi ! tu fais le petit cruel ! de quoi te plains-tu ? N'es-tu pas trop heureux qu'une Divinité te fasses des avances ?

GILBERT.

Oui, certes ! me voilà joliment arrangé ! les maudits Serpens qui te servent de coëffure, ont failli me dévorer ; tiens, regarde : l'un m'a emporté le nez & l'autre une oreille.

TISIPHONE, (*riant*).

Ah ! ah ! ah ! ah ! te voilà comme je te voulois,

plus tu ſeras laid aux yeux des autres, & plus tu me ſembleras beau : je te trouve charmant. Depuis long-tems je cherche un mari, tu me conviens fort, voilà ma main, accepte-la ; je te conduirai aux Enfers, Cerbére eſt bien vieux, il s'endort quelquefois, je te ferai nommer ſon Collegue, tu le remplaceras pendant ſon ſommeil & graces à ma recommandation, tu auras de bons appointemens.

GILBERT.

Qui ! moi ? Je deviendrois l'époux d'une Furie ? Barbare qu'oſes-tu me propoſer ? Je ne veux ni de toi, ni de ta main, ni de la place que tu m'offres. Je ne te demande qu'une grace, fais-moi rendre mon nez & mon oreille.

TISIPHONE.

Ton oreille ? Jamais : tes alexandrins ont trop écorché la mienne.

GILBERT.

Que me veut cet autre avec ſon *in-folio* & ſon accueil ſiniſtre ?

MERCURE.

(Un in-folio ſous le bras).

Je ſuis Mercure : Apollon m'envoie ici pour exécuter ſes ordres ſouverains. Tu viens de faire

des vers à la louange de ses favoris, que tu avois insultés de ton vivant, & tu crois par-là avoir appaisé sa colere; mais par le pouvoir qu'à ce Dieu fatidique de lire dans l'ame des mortels leurs plus secrettes pensées, il a découvert que ces Éloges forcés étoient seulement sur tes lévres & non dans ton cœur, & que tu avois menti pour entrer plutôt dans ce Temple; l'air même d'ironie avec lequel tu as récité ces vers, auroit dû faire comprendre à Tisiphone. . . . .

TISIPHONE, (*frappant Gilbert*).

Comment, petit fripon! non content de refuser ma main, tu t'es encore joué de ma bonne foi?

(*Elle le frappe*).

GILBERT.

Laisse-le donc parler, tu viens de l'interrompre mal-à-propos. Ces ordres d'Apollon quels sont-ils?

MERCURE.

Tu le sauras trop tôt. Tu as cru ne donner que des louanges outrées à Voltaire, d'Alembert, Thomas, Diderot, &c... Apprends d'abord qu'elles étoient justes, que l'éloge le plus impartial qu'on ait jamais fait de tes ennemis est sorti de ta propre bouche, qui pour la premiere fois a servi d'organe à la vérité.

GILBERT.

Quoi ! j'ai été l'organe de la vérité, en difant que Voltaire étoit Maître en l'art de penfer comme en celui d'écrire, Corneille dans Brutus, Racine dans Zaïre ? J'ai été l'organe de la vérité, en le nommant l'Emule de Defpréaux, le rival de l'Ariofte, le Roi du Parnaffe, un prodige, un Dieu ? J'ai été l'organe de la vérité en difant du bien de l'Éloge de Marc-Aurelle, de l'Ode fur le Tems & du Poëme des Saifons ? J'ai été l'organe de la vérité, en louant la Philofophie & le courage de Meffieurs d'Alembert & Diderot ?

MERCURE.

Oui, Gilbert, oui. Apollon n'eft point fujet à fe tromper comme vous autres hommes ; les jugemens qu'il porte font infaillibles, & tels font, à ce qu'il m'a dit, les derniers que tu as portés. Comme c'eft un tourment cruel pour l'Envie que de rendre juftice au mérite, fois puni d'abord par cette conviction, qu'elle foit ton premier châtiment. Tu vas en fubir un autre un peu moins doux, mais auffi peu inévitable.

GILBERT.

Eh ! quoi donc ? M'interdiroit-on l'entrée de ce Temple ?

MERCURE.

MERCURE.

Non, tu y entreras; mais ne crois pas y être assis sur un siege d'or & couronné de lauriers & de flammes, comme ceux qui l'habitent. Apollon t'y a désigné une place dans le coin le plus obscur; &, pour te punir d'avoir mal parlé de l'Encyclopédie, il te condamne à servir de lutrin à cet Ouvrage immortel; c'est à-dire, à porter éternellement & alternativement sur tes grosses épaules chaque volume de cette Collection, selon que les Habitans du Temple auront besoin de la consulter.

GILBERT.

Qu'entends-je? Juste Ciel! quel supplice! avoir éternellement un in-folio sur l'échine & servir de risée à tout le Parnasse! j'aimerois mieux cent fois descendre dans le Tartare, & comme les Danaïdes y remplir sans cesse un tonneau percé. Dieu cruel! & toi, Furie exécrable! laissez-moi tous deux, je ne veux plus entrer dans ce Temple.

MERCURE.

Le choix n'est plus en ton pouvoir. Les arrêts d'Apollon sont aussi irrévocables que ceux du destin. Allons! courbe le dos & laisse-toi charger.

GILBERT.

Jamais je n'y consentirai.

MERCURE.

Tu fais le méchant ! Tiſiphone, mettez à la raiſon cette vilaine Bête. (*Elle le frappe*).

GILBERT.

Arrête, Tiſiphone, arrête : je me rends. Je ſuis le plus foible, il faut bien que je céde. Un nez coupé, une oreille emportée, force coups de fouet, &, ce qui eſt plus cruel encore, un emploi de Porte-faix ; voilà ce que l'on gagne à faire des Satyres.

MERCURE lui impoſe le volume, & le fait entrer tout courbé dans le Temple. Tiſiphone lui donne encore quelques coups de fouet pour le faire avancer, & l'on entend un long & univerſel éclat de rire retentir dans le Temple du Goût, à-peu près comme on l'entendit dans l'Olimpe lorſque Vulcain tout en boitant y verſa le nectar aux Dieux & aux Déeſſes.

FIN.

LA VENGEANCE DE PLUTON,

OU

SUITE DES MUSES RIVALES.

EN UN ACTE,

En Vers & en Profe.

PRÉFACE.

L'Europe a perdu, preſque la même année, Voltaire, Rouſſeau, Linneüs; Haller, le Beau, le Chevalier de Laurés; le Lord Chatam, Garrick & le Kain. Ces Morts multipliées m'ont donné l'idée de la Piéce que je préſente au Public. Comme je la deſtinois au Théatre, j'ai cru pouvoir y célébrer deux hommes qui s'y ſont illuſtrés. Les noms d'Eſopus & de Roſcius ont paſſé juſqu'à nous avec ceux de Cicéron & de Térence; j'avoue que je ſuis un peu Anglois ſur l'article des talens, je les admire, je les honore par-tout où ils ſe trouvent, & je les louerois même ayant à m'en plaindre. Tout ce que je regrette, c'eſt de n'avoir pas pu, dans cette bagatelle, célébrer tous ceux que la mort nous a enlevés, il m'a été impoſſible de les y placer tous, je voulois faire une Piéce de Théatre & non une Liſte mortuaire, ainſi j'ai dû choiſir non les plus

intéreſſans mais les plus théatrals ; pour les rendre plus théatrals encore, j'en aï fait paroître trois ſous l'habit le plus pittoreſque que j'ai pu imaginer, ſans bleſſer les vraiſemblances. J. Jacques, comme on ſait, s'eſt montré quelque tems dans Paris avec un habit d'Arménien, Haller étoit Médecin, & le rôle de Vendôme eſt le dernier que le Kain ait joué, en conſéquence j'ai imaginé que le Kain en habit guerrier, Haller en robe noire & Rouſſeau avec un turban, frapperoient davantage que s'ils avoient paru avec leur vêtement ordinaire. Le Théatre étant le trône de l'illuſion, pour y parler à l'ame il faut ſur-tout y parler aux yeux. Quoique les principaux Acteurs de ma Piéce ne ſoient pas tous morts le même jour, je l'ai ſuppoſé & je l'ai dû, MM. les Critiques le trouveront mauvais peut-être, mais ils doivent ſavoir que ces rapprochemens ſont permis, autoriſés même par les loix du Théatre, ils pourront me faire tant de reproches plus graves & plus mérités que je n'inſiſterai point là-deſſus. Les deux

premieres femmes de Haller ſont mortes avant lui, mais la troiſiéme lui a-t-elle ſurvécu ? Voilà encore une grande queſtion, ſi Haller a laiſſé une veuve, il eſt clair que dans ma Piéce j'ai eu tort de lui donner trois épouſes, & que j'aurais dû ne lui en donner que deux.

C'eſt en Province que j'ai fait cette Bagatelle, lorſqu'elle fut achevée, je l'envoyai à Paris à Monſieur de M...., & je le priai de la préſenter aux Comédiens François : voici ce qu'il m'écrivit à ce ſujet.

» Mon cher ami, la Comédie a entendu » votre Piéce, hier 18 du courant, c'eſt » M. Courville qui l'a lue, ces Meſſieurs » & ces Dames l'ont trouvée intéreſſante » & bien écrite, mais des conſidérations » particulieres ne leur permettent point » de la repréſenter, &c. ».

De Paris le 19 Mai 1779.

PERSONNAGES.

PLUTON.

MINOS.

MERCURE.

APOLLON.

ATROPOS.

CARON.

L'Ombre de HALLER.

L'Ombre de LE KAIN.

L'Ombre de GARRICK.

L'Ombre de ROUSSEAU.

TROIS OMBRES, heureuſes Epouſes de Haller. CLOTHO. LACHÉSIS.	} *Perſonnages muets.*

LES ARTS.

SUITE D'APOLLON.

La Scène eſt dans le Palais de Pluton.



LA VENGEANCE DE PLUTON.

La Scène repréſente le Palais de Pluton. Son Trone eſt au milieu du Théatre ou ſur l'un des côtés, & non loin on voit une Eſtrade où vont s'aſſeoir les Ombres après qu'on les a jugées.

SCENE PREMIERE.

PLUTON, MINOS, MERCURE.

PLUTON.

APOLLON a formé ce projet téméraire !

MERCURE.

Oui rien n'eſt plus certain, Momus eſt peu diſcret,
C'eſt de lui que je tiens cet important ſecret.

PLUTON.

Il prétend m'enlever Voltaire !
Ignore-t-il la loi du ſort,

Qui veut que les Héros, les Sages, les Poëtes
De l'Elifée après leur mort
Peuplant les aimables retraites,
Y goûtent à jamais un bonheur fans remord?
Ariftote, Sophocle, Anacréon, Virgile
Déja depuis long-tems habitent cet afyle.

MERCURE.

Voltaire eft plus grand qu'eux, Voltaire a mérité
Une plus brillante couronne,
Et des Loix du deftin qui n'exceptent perfonne,
Voltaire doit être excepté;
Apollon le prétend. Sans que rien les arrête,
Déja de cet Auteur divin
Les Mufes célebrent la fête (*),
Et chacune déja pour en parer fa tête,
L'attend une palme à la main.

PLUTON.

Que je plains d'Apollon l'audacieux délire!
Il peut tout fur les cœurs par fes charmans concerts;
Mais penfe-t-il qu'armé feulement de fa lyre,
Il triomphera des Enfers?

MERCURE

Le Dieu Mars dont fouvent il a chanté la gloire,
Doit lui prêter un sûr appui,

(*) Allufion aux *Mufes Rivales.* Jolie piece de M. de la Harpe.

Et dans l'Elisée aujourd'hui
Tous deux doivent entrer par la porte d'ivoire.

PLUTON.

Neptune, sans pâlir, voit la fureur des flots,
Tel de mon aggresseur impie
Je vois tous les lâches complots.
Qu'on fasse venir Atropos,
Je veux l'opposer seule à tant de perfidie.

(*A Minos*).

Et vous, Minos, préparez-vous
A juger les ombres plaintives
Que la Parque dans son courroux,
Va nous envoyer sur ces rives.

Pluton monte sur son Trone & Minos prend place à son côté.

SCENE II.

PLUTON, MINOS, ATROPOS.

PLUTON.

INFLEXIBLE Divinité
Dont la rigueur prompte à me plaire,
Peuple de citoyens mon Palais redouté,
Défendez votre Maître & servez ma colere.
Le téméraire Dieu du jour
Veut avec le Dieu Mars descendre en ce séjour,

Je ſonge à le punir & non à le combattre.
Préparez, aiguiſez vos cizeaux inhumains :

ATROPOS.

Quelles têtes faut-il abattre ?
Parle, de tout mortel la vie eſt dans nos mains.

PLUTON.

Il reſte encore ſur la terre
Des Auteurs qu'Apollon & chérit & révere,
Abrégez de leurs jours le tiſſu glorieux,
Et qu'ils viennent tous en ces lieux
Joindre le célebre Voltaire.

ATROPOS.

Déja du blond Phébus je ſavois le deſſein,
Et pour punir ce téméraire,
Je viens de lui ravir ſon meilleur Médecin.

PLUTON.

Qu'avez-vous fait ? O Cieux !

ATROPOS.

Ce que je devois faire.

PLUTON.

Eh quoi donc ! ne ſavez-vous pas
Combien un Médecin là-haut m'eſt néceſſaire ?
Qu'il y remplit le miniſtere
Que vous exercez ici-bas ?

ATROPOS.

Loin de raffermir ta couronne,
Celui-ci pouvoit l'ébranler ;
L'insolent ne tuoit personne.

PLUTON.

O prodige ! qu'il vienne à l'instant me parler.

SCENE III.

L'Ombre de HALLER, PLUTON, MINOS, ATROPOS.

PLUTON, *à l'Ombre.*

COMMENT te nommes-tu ?

L'Ombre de HALLER *vêtue en Médecin, mais simplement & sans aucune espece de charge.*

Haller.

PLUTON, *à MINOS.*

Minos, interrogez cette Ombre ;
Sachez de ses forfaits & l'espece & le nombre ;
Pluton, vous le savez, souscrit à vos Arrêts,
Je les attends avec impatience.

(*A Atropos*).

Vous, à qui j'ai remis mes plus chers intérêts ;
Allez, continuez de servir ma vengeance.

Atropos sort.

SCENE IV.

L'Ombre de HALLER, PLUTON, MINOS,

MINOS.

QU'AS-TU fait ſur la terre ?

HALLER.

Au ſortir du berceau ,
Apollon m'enflamma de l'amour de la gloire
Dont j'ai brûlé juſqu'au tombeau.

MINOS.

Quels furent tes travaux ? Raconte m'en l'hiſtoire.

HALLER.

J'inſtruiſis tour-à-tour & charmai les humains ;
Ami de tous les arts & de la tolérance ,
Je fus preſque chez les Germains ,
Ce que Voltaire fut en France.
Clio me plût toujours : cette Divinité ,
Récompenſant mes ſoins , mon aſſiduité ,
Ouvrit à mes regards les archives du monde ,
Et mon œil philoſophe y lut la vérité ,
Que ma plume libre & féconde
Tranſmit à la poſtérité.
Bientôt de Geneve & de Rome.
J'étudiai les intérêts ,
Sans prendre aucun parti que celui de la paix ;
Bientôt je fus plus ſage & j'étudiai l'homme.

Dans ce dédale obſcur, par un effort nouveau,
Appuyé des ſecours d'une heureuſe ſcience,
Je portai le double flambeau
De la raiſon & de l'expérience.
Sur le Luth de Pindare en vers nobles, heureux,
Je chantai les Alpes antiques ;
Et ces monts qu'Annibal avoit rendus fameux ;
Vont l'être plus encor, graces à mes Cantiques.
J'éveillai de ces monts les ſenſibles échos,
Je leur fis répéter ces plaintes admirées
Ces vers plus touchans & plus beaux
Que j'allois ſoupirer ſur les triſtes tombeaux
De mes épouſes adorées.
Le vice dans mes vers fut toujours combattu,
D'horreur à ſon aſpect mon ame étoit ſaiſie,
Je revêtis enfin & parai la vertu
Des atours de la Poéſie.

MINOS.

Arrête ! qu'eſt-ce que tu dis ?
La vertu dès long-tems ſur la terre eſt proſcrite.

HALLER.

Eh bien ! j'en ai donné malgré ſes ennemis,
Le précepte dans mes écrits
Et l'exemple dans ma conduite.

MINOS.

S'il faut en croire tes diſcours,

L'Hymenée a ſouvent couronné tes amours.
N'as-tu fait nul affront à la foi conjugale?

HALLER.

Non. Dans ma couche nuptiale
Je n'ai jamais porté d'adultere deſir;
Jamais je n'ai ſouffert ni donné de ſcandale.
Sans la vertu point de plaiſir :
Telle fut toujours ma morale.

MINOS.

L'art ſavant d'Eſculape inſpire le reſpect,
Quoiqu'à certains Eſprits il ſemble un peu ſuſpect.
Tu cultivas cette art utile, mais perfide,
Dis-moi : n'as-tu jamais fait deſcendre ici-bas
Quelqu'un *incognito* ?

HALLER.

Non ; je ne le crois pas.
L'expérience fut mon guide ;
En tout temps je ſuivis ſes loix :
Elles n'égarent point ; mais l'on peut quelquefois
Être innocemment homicide.
D'un ſuccès dans cet art on ne peut s'aſſurer,
Et de rien, entre nous, je ne voudrais jurer.

MINOS.

Tes talens, ta franchiſe & ta vaſte ſcience
Sont dignes qu'on les récompenſe :

Dans le séjour Elisïen
Tu mérites que l'on te place
Entre Pindare & Galïen ;
Tel est mon jugement.

HALLER.

J'ose attendre une grace
Qui sera plus chere à mon cœur.
Respectable Minos, de cet excès d'honneur
Quelques Ombres seroient jalouses :
Pour prévenir leur plainte & combler mon bonheur,
Placez-moi près de mes épouses.

PLUTON.

Ce qu'il demande est juste ; il faut le contenter.

A un de ses Gardes.

Qu'on les fasse venir !

L'Ombre de Haller va se placer sur l'estrade.

SCENE V.

ATROPOS, LES PRÉCÉDENS.

ATROPOS, *à Pluton.*

PUIS-JE te présenter,
O Souverain de l'Onde noire !
Un mortel adoré des filles de mémoire,
Dont je viens à l'instant de trancher le destin ?

PLUTON.

Comment ſe nomme-t-il ?

ATROPOS.

LE KAIN.

Cet Acteur, d'Apollon faiſoit chérir la gloire,
Et la ſienne déja voloit dans l'univers.
De ſes jours j'ai coupé la trame
Au moment que du plus beau drame
Sur la ſcène Françoiſe il récitoit les vers.
Jamais il ne montra plus de talent, plus d'ame ;
Il y jouoit Vendôme & la mort l'a ſaiſi
Comme il diſoit ces mots : *Es-tù content, Couci ?*

PLUTON.

Le Kain ! ah ! ma joie eſt extrême ;
Son nom avoit déja pénétré dans ces lieux :
Qu'il vienne, qu'il paroiſſe au plutôt à mes yeux,
Je veux l'interroger moi-même.

SCENE VI.

L'Ombre de LE KAIN *en habit de Vendôme*, LES PRÉCÉDENS, *excepté Atropos.*

PLUTON.

EST-IL vrai qu'Apollon, par tes talens chéris,
A ſouvent fair verſer les plus aimables larmes,
Et qu'ils prêtoient de nouveaux charmes
Aux talens de ſes favoris ?

LE KAIN.

LE KAIN.

Oui, Seigneur, de mon art tout un peuple idolâtre,
Pour me voir & m'entendre, accouroit au Théatre:
Il me combloit ſouvent d'éloges répétés;
Mais je ne penſe pas les avoir mérités.

PLUTON.

La modeſtie ici n'eſt pas fort néceſſaire;
En parlant à ſon Juge il faut être ſincere,
D'ailleurs aux grands talens on permet la fierté,
Lorſqu'ils ſont deſcendus dans ces demeures ſombres:
On y penſe tout haut, & le ſéjour des Ombres
Eſt celui de la vérité.

LE KAIN.

J'obéis donc, Seigneur. Le grand Baron, du Freſne,
Avoient reçu du Ciel, pour regner ſur la ſcène,
Les plus rares bienfaits, les plus heureux préſens;
Organes enchanteurs, taille, traits impoſans,
Ils avoient tout; pour eux s'épuiſa la nature;
Fideles au coſtume, adroits dans leur parure,
Tous deux offroient à l'œil du ſpectateur ſurpris,
La ſtature d'Hector, les graces de Pâris.
Moins fortuné, du Ciel je ne reçus qu'une ame;
Ce fut mon ſeul tréſor, mais elle étoit de flamme:

Elle fut mon ſeul maître & me tint lieu de tout;
Seule elle m'enſeigna tous les ſecrets du goût,
Seule elle m'inſtruiſit des fineſſes d'un role,
Me fit ſeule accorder le geſte & la parole,
A tous mes traits enfin donnant de la grandeur;
Elle ſeule en beauté transforma ma laideur.
Ma voix n'avoit d'abord ni grace, ni ſoupleſſe,
Seule elle en adoucit l'âpreté, la rudeſſe :
Fallut-il exprimer la clémence, l'amour,
Le dépit, la fureur ? Ma voix fut tour-à-tour
Tendre, ſoumiſe, fiere, ironique, terrible;
Elle acquit tous les tons. En ce moment horrible
Où cédant aux ſoupçons qui déchirent ſon ſein,
Oroſmane pourſuit, un poignard à la main,
Les jours infortunés d'une femme innocente,
Concentrée, étouffée & pourtant menaçante,
Elle n'eut plus, glaçant les cœurs & les eſprits,
Que des rugiſſemens, des ſanglots & des cris;
Mais même en déployant toute ſa violence,
Elle fut moins ſublime encor que mon ſilence.
Mon ſilence effrayoit lorſque dans Manlius,
Trahi, je me taiſois devant Servilius.

Il ſe tait un inſtant.

PLUTON.

Quand tu repréſentois ce Conquérant impie,
Qui convertit le monde à ſa Religion,

Tu faisois, m'a-t-on dit, verser, même à l'envie,
Des larmes d'admiration,
Et Mahomet sembloit retourner à la vie.

LE KAIN.

Oui, de cet Imposteur audacieux, cruel,
Qui plongea dans le sang & le Trône & l'Autel,
Jamais on n'embellit d'un charme plus tragique,
Les jalouses amours, la sombre politique.
Tous mes concitoyens dans ce Drame enchanteur,
Admiroient à la fois le Poëte & l'Acteur,
Et ce spectacle offroit à leur ame attendrie,
Tout ce qu'eut de plus grand notre double génie.

PLUTON.

Depuis que je t'ai fait descendre au monument
Ils ont pu réparer ta perte,
Ils ont laissé la lice ouverte
Et tu renais pour eux peut-être en ce moment.

LE KAIN.

Qui leur rendra Néron? De ce tyran atroce
Qui leur rendra jamais le sourire féroce?
L'hypocrite bonté de ce Tygre adouci,
Qui de meurtres, de rapts, d'adulteres noirci,
Feint de laisser fléchir sa colere farouche,
Et dont l'ame sembloit s'exhaler par ma bouche?
Qui leur rendra Tancrede en ce double moment
Où le Guerrier triomphe, où succombe l'Amant?

Le vengeur de Ninus ſortant du mauſolée
Où de ſa propre main ſa Mere eſt immolée ?
Qui leur rendra ſur-tout l'éleve d'Annibal,
Ce Nicomede altier ſi craint de ſon Rival,
Et qui ſi finement à l'Envoyé de Rome
Rappelle les leçons qu'il reçut d'un grand homme ?
Qui leur rendra Warvick ? Sévere ? Gengiskan ?
L'impétueux Zamore aux genoux de Guzman ?
Et tant d'autres encor qu'adore Melpomene ?
François, avec yvreſſe ils voyoient ſur la Scène
Reſſuſciter leurs Rois ainſi que leurs Héros,
Qui leur rendra Baïard ſur ſon lit de repos ?
Qui leur rendra Vendôme ?

PLUTON.

Arrête,
Vendôme par ta voix, exprimoit ſon remord,
Lorſqu'Atropos, ſœur de la mort,
Sous le cizeau fatal a fait tomber ta tête,
Redis-nous d'un Héros le repentir touchant ;
Que les triſtes échos du ténébreux empire
Du Cygne au moment qu'il expire
Répétent le ſublime chant.

LE KAIN *déclame les vers ſuivans d'Adélaïde du Gueſclin.*

» Trop fortunés époux, oui, mon ame attendrie
» Imite votre exemple & chérit la patrie.

» Allez apprendre au Roi, pour qui vous combattez,
» Mon crime, mes remords & vos félicités :
» Allez, ainsi que vous je vais le reconnoître,
» Sur nos remparts soumis amenez votre Maître,
» Il est déja le mien, nous allons à ses pieds
» Abbaisser sans regret nos fronts humiliés,
» J'égalerai pour lui votre intrépide zele.
» Bon François, meilleur frere, ami, sujet fidele,
» Es-tu content, Couci ? »

PLUTON.

Je le suis, & Minos
Sans t'admirer n'a pu t'entendre,
Il va te juger & m'apprendre
Quel prix je dois à tes travaux.
Parlez, Minos.

MINOS.

Cette Ombre est digne
D'entrer dans l'Elisée, & son talent insigne
Doit l'y faire placer à côté de Baron.

PLUTON.

Soucris à cet Arrêt qu'à dicté la raison.

LE KAIN.

On pourroit m'accorder une faveur plus chere ;
Puis-je la demander ?

PLUTON.

Parle.

LE KAIN.

Près de Voltaire
Ne pourrois-je être aſſis ? Je dois à ſes talens
Mes ſuccès les plus chers, même les plus brillans,
Et je voudrois du moins dans l'heureuſe retraite.....

PLUTON.

J'approuve le vœu de ton cœur;
A côté du plus grand Poëte
On verra le plus grand Acteur.

Il eſt conduit ſur l'Eſtrade.

SCENE VII.

ATROPOS, LES PRÉCÉDENS, CARON.

ATROPOS.

Des Auteurs qui charmoient la terre
Le plus fameux après Voltaire
Vient de tomber ſous mon cizeau;
J'ai tranché le deſtin de J. JACQUES ROUSSEAU,
Et mis par ce ſeul coup le comble à ta vengeance.

PLUTON.

Jean-Jacques ! ô bonheur ! qu'il vienne en ma préſence !

ATROPOS.

Un obſtacle l'arrête & ne lui permet pas

De pénétrer ſi-tôt au ſéjour du trépas,
Il eſt encor ſur le rivage
Du fleuve redouté.

PLUTON.

Qui donc retient ſes pas?

ATROPOS.

Il n'a pu payer ſon paſſage.
Je t'amene Caron, fléchis ſa dureté.

PLUTON *à Caron.*

J'apprends que de Rouſſeau la carriere eſt finie,
N'exige rien de lui, qu'il paſſe, & du génie
Qu'on reſpecte la pauvreté.

CARON.

Tu feras ſatisfait.

(Il ſort).

SCENE VIII.

ATROPOS, LES PRÉCÉDENS.

ATROPOS.

Une Ombre aſſez folâtre
Vient de nous arriver, Garrick étoit ſon nom:
Londre, à ce qu'on m'a dit, en étoit idolâtre.

PLUTON.

On connoit en ces lieux ſa réputation:
Qu'elle vienne:

ATROPOS.

Il n'eſt pas facile
De la conduire à tes genoux,
A tes ordres ſacrés plaiſamment indocile,
Sans ceſſe elle les brave & ſe moque de nous.
Sur nos fronts de ſiniſtre augure
La gaité n'eut jamais des droits,
Pardonne, en voyant ſa figure,
Les trois parques ont ri pour la premiere fois.
Au lieu d'aboyer à ſa vue,
Cerbere a laiſſé dans les airs
Sa triple gueule ſuſpendue
Et n'a plus défendu la porte des Enfers.
La voici, mes ſœurs la conduiſent,
De ſes devoirs en vain ſans doute elles l'inſtruiſent.

SCENE IX.

L'Ombre de GARRICK *conduite par Clotho & Lachéſis*,
ATROPOS, LES PRÉCÉDENS.

GARRICK.

EST-CE là le Seigneur Pluton?

ATROPOS.

C'eſt lui-même.

GARRICK.

J'ai vu ſon portrait dans Milton;
Il eſt reſſemblant.

ATROPOS.

Téméraire !

Quand tu devrois frémir ! ....

GARRICK.

Et cette Ombre févere

Affife à fon côté ?

ATROPOS.

C'eft ton Juge, Minos.

GARRICK.

Ah ! ah ! des Harangueurs voilà donc les Tribunes ?
Fort bien ! les Efprits infernaux
Ont une Chambre des Communes ?
S'y chamaille-t-on bien ?

ATROPOS *à Pluton.*

Ces infolens propos
Te doivent offenfer ? Pour prix de fes bons mots,
Ordonne qu'à l'inftant on le livre aux Furies,
Et qu'à coups de ferpens.....

PLUTON.

Non, fes plaifanteries
N'ont rien qui me puiffe outrager ;
Non, Minos va l'interroger,
Et s'il eft en effet coupable,
Il faudra le punir & non pas me venger.

GARRICK.

Il raifonne bien pour un Diable.

MINOS.

Quels travaux de ta vie ont occupé le cours?

GARRICK.

J'ai fait rire & pleurer.

MINOS.

As-tu de ce discours
Quelque garant certain?

GARRICK.

Oui, toute l'Angleterre.

MINOS.

Un mensonge en ces lieux a coûté cher souvent:
Prends-y garde, on a vu peu d'hommes sur la terre
Réunir ce double talent.

GARRICK.

Je les ai réunis & vous pouvez m'en croire,
Emule de Préville & rival de le Kain,
J'ai chaussé tour à tour, & toujours avec gloire
Le Cothurne & le Brodequin.
Acteur sur l'une & l'autre scene,
Je représentois à mon choix,
Un Citoyen de Sparte, un Archonte d'Athene;
On me voyoit un jour sous la pourpre romaine,
Je paroissois une autrefois
Sous le chapeau d'un Quaker ou le bandeau des Rois;
Favori de Thalie, ami de Melpomene,

Tantôt j'étois Sofie & tantôt Richard trois;
Mais couvert d'un chapeau, d'un turban ou d'un
casque,
De chaque passion j'offrois toujours le masque.
Lorsque par Iago (1) trompé,
En proie à mon humeur jalouse,
Sur son lit nuptial de ses larmes trempé
J'étouffois de mes mains mon innocente épouse,
On voyoit tour à tour se peindre sur mon front,
Mille caracteres terribles;
De la fureur sur-tout les symptomes horribles
Y paroissoient gravés ainsi que mon affront;
Mais lorsqu'éclairé sur mon crime,
Je baignois, j'arrosois des pleurs du repentir
Le corps inanimé de ma chaste victime,
A tous les cœurs remplis d'un effroi légitime,
Ma douleur se faisoit sentir,
Et mon remord plus qu'elle encore étoit sublime.
Tous les rares talens que le Ciel me donna
Eclatoient alors sans se nuire,
Et l'on pleuroit Desdemona
Autant que l'on pleure Zaïre.
Dans les Commeres de Windsor
Un autre jour me voyoit-on paroître?
Je prenois un nouvel essor
Et le héros devenoit petit-maître.

---

(1) Personnage de la Tragédie d'Othello, le plus odieux peut-être qu'on ait jamais mis sur la scène.

De l'art, dans ce paſſage incroyable & ſoudain ;
J'offrois la diverſe merveille ;
Car le Falſtaf (1) du lendemain
Etoit l'Othello de la veille.

MINOS.

S'il eſt ainſi, jamais perſonne autant que toi
N'eut le don de charmer & la cour & la ville.

GARRICK.

Oui, ſi je n'avois point là-haut laiſſé Préville
Qui, moins univerſel, eſt plus parfait que moi.

MINOS.

Cette noble candeur, digne d'être priſée,
Ajoute un nouveau luſtre à tes talens heureux,
Et je penſe qu'on doit leur ouvrir l'Eliſée,
Quelle eſt dans ce ſéjour la place que tu veux ?

GARRICK.

De Caron j'ai paſſé la barque
Avec quelques Anglois que Meſſieurs de Boſton
Venoient de dépêcher au ténébreux Monarque
Par les ordres de Waſington,
S'il n'eſt dans leurs récits ni menſonge, ni feinte,
Des Lords furent préſens à mon dernier ſoupir,
Et je fus inhumé dans cette noble enceinte
Où repoſent les Rois, près du grand Sakeſpeir.

---

(1) Perſonnage très-ridicule des Commeres de Windſor, Comédie de Shakeſpear.

Garrick, après sa mort, est l'égal d'Alexandre.
Je crois donc ici-bas avoir droit à l'honneur
Qu'on rendit là-haut à ma cendre.

PLUTON.

Je t'en réserve un plus flatteur.
Quoique maître d'un grand Empire,
Quelquefois je m'ennuie, & je sens que le rire
Est bon à la santé; pour chasser ma langueur,
Dans l'un des souterreins de ce séjour noirâtre
Je veux que l'on dresse un Théatre,
Je t'en fais le premier Acteur,
Et qui plus est le Directeur,
Minos y consent?

MINOS.

Oui, Seigneur.

ATROPOS.

Voici Jean-Jacque enfin que Caron vous amene.

L'Ombre de Garrick va se placer sur l'Estrade.



SCENE X.

L'Ombre de JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *en habit d'Arménien.*

CARON, PLUTON, MINOS, ATROPOS, &c.

PLUTON.

Mais est-ce bien lui que je vois?
Un habit à l'Arménienne !....
On m'a dit qu'il vivoit aux rives de la Seine,
Que même il étoit Genevois.

ATROPOS.

Oui; mais ennemi de la mode,
Par singularité, je crois,
Il changeoit d'habit quelquefois
Et prenoit celui-là, d'ailleurs assez commode;
C'est celui qu'il portoit alors que j'ai coupé
La trame de ses jours.

PLUTON.

Il paroît occupé
De méditations sublimes.

A Minos.

Que par vous à l'instant son Arrêt soit rendu!

MINOS *à J. J. Rousseau.*

Homme, te voilà descendu

Dans les redoutables abymes,
Où tu vas recevoir le loyer qui t'eſt dû.
Dis-nous tes vertus & tes crimes.

J. J. ROUSSEAU.

Pourquoi m'interroger en vers? Tu veux ſavoir la vérité, laiſſe-là le langage du menſonge.

MINOS.

D'où te vient cette phrénéſie?
Tu m'étonnes vraiment! hais-tu la Poëſie?

J. J. ROUSSEAU.

Oui, les vers ſont funeſtes à la ſociété, je l'ai prouvé, & pour ne point lui nuire, j'ai eu grand ſoin de n'en faire que fort peu de bons. Laiſſe-là ce jargon puérile, ſans quoi notre Dialogue ne ſera qu'une ſuite de diſſonances, tu m'entendras peut-être, mais je ne t'entendrai point.

MINOS.

Quoique l'art des vers ne ſoit pas auſſi dangéreux que tu l'as prétendu, dans ce moment néanmoins tu as une ſorte de raiſon, & je veux bien deſcendre à ton niveau. Je vais t'interroger ſur ta vie & ſur tes Ouvrages. Songe que tu répondras à ton Juge, & que d'après tes réponſes tu ſeras plongé dans le Tartare, ou admis dans l'Eliſée. Qu'as-tu fait ſur la terre?

J. J. ROUSSEAU.

Tout le bien que j'ai pu.

MINOS.

C'eſt-à-dire, fort peu : car pour en faire beaucoup, il faut être armé du pouvoir, il faut regner par les Loix ou par les armes ; il faut tenir la balance de Thémis ou le ſceptre des Rois, & tu n'as été qu'un ſimple Citoyen.

J. J. ROUSSEAU.

Crois-tu donc que le Philoſophe n'ait pas autant de pouvoir ſur les hommes que le Monarque ? L'Empire le plus étendu eſt celui du génie. Les Rois ne font pas toujours tout le bien qu'ils veulent. Ils trouvent des obſtacles inſurmontables, le génie les franchit, ſes moindres deſirs deviennent des loix. Auguſte, du haut de ſon Trone, à moins influé ſur le bonheur des hommes que Socrate du fond de ſon Ecole. Les bienfaits du premier furent paſſagers, ceux de l'autre feront éternels.

MINOS.

Mais quels moyens as-tu pris pour faire le bien ?

J. J. ROUSSEAU.

J'ai dit la vérité.

MINOS.

C'eſt bien quelque choſe, mais ce n'eſt pas tout : as-tu joint l'exemple au précepte ?

J. J. ROUSSEAU.

Pas toujours, je l'avoue : au contraire, ma vie a été une antithefe continuelle, & mes actions ont prefque toujours réfuté mes écrits. J'ai dit que les Sciences & les Arts avoient corrompu les mœurs, & je les ai cultivés toute ma vie. J'ai dit aux hommes : Voulez vous être heureux ? Allez dans les forêts, vivez avec les bêtes fauvages, & j'ai vécu dans les Villes avec des hommes civilifés. J'ai dit aux François qu'ils n'avoient que de la déteftable Mufique, & j'ai fait de la Mufique françoife excellente. J'ai écrit contre les Pieces de Théatre & les Romans, & j'ai fait des Romans & des Pieces de Théatre. J'ai très-mal parlé des femmes, & je les idolatrois, enfin mon defir le plus vif étoit de voir les hommes heureux, & je haïffois les hommes.

MINOS.

Je ne vois pas dans tout cela le bien que tu as pu faire.

J. J. ROUSSEAU.

Tu ne le vois pas ?

MINOS.

Non, en vérité.

J. J. ROUSSEAU.

Tant pis pour toi.

MINOS.

Ce ton ſec & tranchant étoit bon quand tu vivois parmi les hommes ; mais ſonge encore une fois que tu parles à ton Juge, & ſi tu crains qu'il ne te condamne, ne dédaigne pas de le corrompre, tu dois aimer à bien parler de toi, car tu n'as pas manqué d'orgueil, tu as dit quelque part que dans un Gouvernement éclairé on t'auroit élevé des ſtatues.

J. J. ROUSSEAU.

Oui, je l'ai dit, & quel autre eut plus que moi le droit de le dire ? Quel autre par ſes Écrits, a rendu plus de ſervices à l'humanité ? J'ai prouvé aux François, il eſt vrai, que leur Muſique étoit déteſtable, ou plutôt qu'ils n'en avoient point ; mais ma Lettre célebre n'a fait mal à perſonne & vois le bien qui en a réſulté. Le François indocile à la voix du goût & de la raiſon, admiroit la pſalmodie ennuyeuſe d'un chant traînant, monotone & ſoporifique, & ma Lettre a donné lieu à l'heureuſe révolution qui vient de tranſporter ſur ſes Théatres la Muſique d'Italie. Le François a un plaiſir de plus, & ſon Opéra un vice de moins.

MINOS.

Je ne vois pas quel bien peuvent faire à l'humanité des notes de Muſique combinées d'une certaine maniere plutôt que d'une autre, & je crois qu'on

peut être heureux sans connoître la vertu des doubles & des triples croches.

J. J. ROUSSEAU.

A la bonne heure. Passons à des objets plus essentiels. La liberté de l'homme a-t-elle jamais eu un défenseur plus ardent que moi ? L'homme étoit esclave au berceau, des liens funestes tenoient prisonniers ses membres délicats ; dans un âge plus avancé, des chaînes odieuses chargeoient & chargent même encore ses mains robustes, n'est-ce pas moi qui l'ai presque affranchi de la double servitude des nourrices & des tyrans ? Est-il un seul homme élevé selon mes principes, qui ne me dut ses vertus & son bonheur ? Quel pere n'auroit point voulu m'avoir pour le Gouverneur de son fils ? Quelle mere n'auroit point voulu que son fils ressemblât à Emile ? Les combats généraux & particuliers font descendre ici-bas le tiers des hommes, n'ai je pas fait tous mes efforts pour abolir ces usages dont rien n'égale la barbarie, si ce n'est le ridicule ? N'est-ce pas moi qui ai tonné dans l'ame de l'adultere ? N'est-ce pas moi qui ai fait rougir pour la premiere fois peut-être ce contempteur des propriétés les plus sacrées ? Quelle couche nuptiale ne seroit point sous les aîles des Anges, si ceux qui y reposent suivoient mes préceptes ? Quelle mere de famille ne seroit point sur la terre l'image de la Divinité, si elle ressembloit

en tout à Julie ? Quelle cabane enfin habitée par des époux chaſtes & fideles, ne ſeroit point le ſanctuaire de la vertu. Enfin quoique les hommes m'aient toujours perſécuté, ai je tracé une ſeule ligne qui ne m'ait pas été inſpirée par le deſir de les voir heureux ? S'il en eſt une ſeule, qu'on me la montre ; je conſens, pour l'expier, à retourner dans l'Iſle des Peupliers, à y reprendre ma dépouille charnelle & à redeſcendre vivant dans le Tartare.

MINOS.

Vouloir le bien eſt beaucoup ; mais il faut encore ſavoir ſupporter le mal. On t'a perſécuté, dis-tu, qu'as-tu oppoſé à tes ennemis ?

J. J. ROUSSEAU.

Ma vertu.

MINOS.

Mais ta vertu a été colomniée ; qui a été ſon vengeur ?

J. J. ROUSSEAU.

Le tems. Quand je donnai ma Lettre ſur la Muſique, cette brôchure ſouleva contre moi la moitié de la Nation chez laquelle je l'écrivis. Toute la populace muſicale ſe mit ſous les armes, on me chaſſa du Temple de l'harmonie ; ne ſachant où trouver ma perſonne, que j'avois miſe à couvert de tant de fureur, on y brûla mon Image, on en fit un ſacrifice au Dieu de

la Musique. Je laissai passer l'orage, je revins quand il fut calmé, & les auteurs de mon supplice furent les admirateurs de mon talent. Ma patrie que j'avois honorée, crut me déshonorer en condamnant *Emile*, le meilleur de mes Ouvrages & le plus beau peut-être de tous les livres. J'aurois pû dénoncer ma patrie au reste de l'univers & terrasser mes Concitoyens avec l'arme de l'Eloquence, arme terrible & redoutable que je ne maniai jamais (*) inglorieusement : je me vengeai d'une maniere plus noble pour moi & moins dangereuse pour eux. Je renonçai à ma patrie, j'ôtai à cette mere injuste le droit de m'appeller son fils, & je me tus.

MINOS.

Mais si j'en crois des bruits parvenus jusques dans ce séjour, les Tribunaux te dénoncerent ; qu'opposas-tu à leurs anathêmes ?

J. J. ROUSSEAU.

Le silence.

MINOS.

L'envie te calomnia ; qu'opposas-tu à ses manéges ?

(*) Comme Jean-Jacques Rousseau a inventé plusieurs mots, on a cru pouvoir mettre celui-ci dans sa bouche, il n'est pas plus extraordinaire que *Déflechir*, *Mensuétude*, tourbe philosophesque, &c. . . . .

J. J. Rousseau.

Le ſilence.

Minos.

Le ſilence eſt bon ; mais il eſt dangereux de ſe taire quand on eſt innocent : on eſt cru coupable, & l'on meurt pauvre & perſécuté. Tel fut ton ſort.

J. J. Rousseau.

Je ſerois bien fâché d'être mort autrement. La poſtérité dira : le Philoſophe le plus éloquent & le plus ſenſible eſt mort pauvre dans le ſein de la Nation la plus éclairée. A peine, au moment d'expirer, a-t-il pu trouver une place pour repoſer ſa tête. Si j'étois mort comme un financier, elle ne diroit rien.

Minos.

Je ferai plus juſte que tes contemporains, j'admire tes talens & tes vertus, & je décide que l'on te place dans l'Eliſée entre Socrate & Diogene.

J. J. Rousseau.

Soit. J'ai imité l'un dans ma conduite & l'autre dans mes Écrits : je ſerai là avec mes Pairs. De tems en tems je prierai Diogene de me prêter ſon tonneau ; j'y ferai entrer Socrate, & tout en prenant de la ciguë, s'il lui en reſte encore, nous jaſerons de l'immortalité de l'ame.

Minos.

Ce projet eſt ſage, je n'y trouve que la ciguë

d'inutile; quand on eſt mort, on n'en a plus beſoin.

J. J. ROUSSEAU.

Il en faut toujours un peu ; c'eſt le thé des Philoſophes.

SCENE XI.

MERCURE, LES PRÉCÉDENS.

MERCURE.

DIEU puiſſant des Enfers, je t'annonce Apollon,

PLUTON, *deſcendant de ſon Trone ainſi que Minos.*

Apollon ! le Dieu Mars l'accompagne-t-il ?

MERCURE.

Non.

Il voit les Dieux de ſon Parnaſſe
L'un ſur l'autre tomber ſous les fatals cizeaux,
Forcé de dépouiller ſon inutile audace
Il vient pour te demander grace,
Et pour fléchir enfin le courroux d'Atropos ;
Il eſt ſous ces parvis funebres,
Peut-on l'introduire à ſon tour ?

PLUTON.

Oui.



SCENE XII.

APOLLON, LES PRÉCÉDENS.

PLUTON.

DANS l'empire des ténébres,
Que vient faire le Dieu du jour ?

APOLLON.

Implorer ta clémence.

PLUTON.

Il te sied bien, perfide,
D'abaisser à mes pieds un front obéissant,
Quand je sais le sujet qui dans ces lieux te guide !
Quand tu veux m'enlever ! . . .

APOLLON.

Pardonne, Dieu puissant,
Il est vrai qu'un instant de t'enlever Voltaire
J'ai formé le projet insensé, téméraire,
Pardonne ; ce mortel me fut toujours si cher,
Que frappé plus que lui du coup qui nous sépare,
J'ai cru qu'aux antres du Tenare
Il me seroit permis de venir l'arracher.

PLUTON.

Quoi ! ne savois-tu pas ? . . .

APOLLON.

Je savois tout, pardonne,
Qu'à ton juste courroux succéde la pitié,

Je devins criminel par excès d'amitié ;
Un Dieu même ose tout quand l'amitié l'ordonne.
Si mes pleurs qui baignent ta main,
Si de mon repentir ces touchans interprêtes
Te peuvent émouvoir, de ces sombres retraites
Laisse du moins sortir & Garrick & le Kain.
Du séjour où leurs noms de bouche en bouche volent
Que ton ordre leur ouvre une fois les sentiers.
Jamais les grands Auteurs n'expirent tout entiers;
Leurs Écrits immortels de leur mort nous consolent.
Homere est-il mort? Non. Son poëme savant
A la postérité l'a transmis tout vivant.
Sous la faulx du trépas lorsqu'un Acteur succombe,
Son talent avec lui disparoit sous la tombe,
Rien ne lui survit que son nom.
On lit, on lit encor les Écrits de Baron,
Mais de son jeu noble & sublime
Que nous reste-t-il? Rien. A mes cris, à mes pleurs
Rends donc ces célebres Acteurs
Et sois une fois magnanime.

L'Ombre de LE KAIN *à Apollon.*

» On ne voit point deux fois le rivage des morts: (*)
» Quand nous avons tous deux passé les sombres bords,

(*) Vers de Racine.

» En vain vous espérez que Pluton nous renvoie,
» Et l'avare Achéron ne lache point sa proie ».

PLUTON.

Il te répond pour moi : ne crois pas cependant
Qu'aux pleurs du repentir mon cœur soit insensible,
De l'amour autrefois il subit l'ascendant ;
Je suis juste, sévére & non pas infléxible.

APOLLON.

Voici donc, ç'en est fait, l'éternelle prison
De mes sujets les plus célebres !
A peine avois-je atteint ma neuvieme (*) maison,
Ils étoient descendus dans ces palais funebres.
O disgrace, qui me confond !

(*A Pluton*).

Puisqu'enfin tes fureurs expirent,
Epargne au moins ceux qui respirent,
Laisse vivre sur-tout d'Alembert & Buffon.

PLUTON.

Déja je te l'ai dit, ton repentir me touche,
Ils vivront. Le cizeau de la parque farouche
Respectera long-tems la trame de leurs jours.

(*) Voltaire, Rousseau, Haller, Garrick, le Kain & plusieurs autres hommes célebres sont morts presque dans l'espace de neuf mois. Il a fallu supposer, pour faire cette Piece, que les quatre derniers étoient morts le même jour. On sait que ces rapprochemens sont permis au Théatre.

APOLLON.

Ta bonté m'enhardit ô généreux Monarque !
Mon cœur s'en ſouviendra toujours,
Mais j'oſe en eſpérer une plus chere marque,
ANTOINETTE & LOUIS, imitant les Cézars,
M'ont ſouri du haut de leur Trone ;
On voit fleurir autour de leur double Couronne,
L'Olive de Minerve & la palme des Arts.
Prolonge, tu le peux, leurs belles deſtinées.
J'implore cette grace encor.

PLUTON.

Je ferai durer leurs années
Autant que celles de Neſtor,
J'en jure par le ſtix ; tout le peuple de France
Depuis aſſez long-tems m'intercede pour eux,
Que de ce peuple aimable ils comblent l'eſpérance,
Qu'ils vivent pour le rendre heureux.

L'Ombre de GARRICK.

Reſpectable Pluton, quand j'étois ſur la terre,
On m'a ſouvent parlé de ce charmant parterre
Où Votre Majeſté prend quelquefois le frais,
Du deſir de le voir mon ame eſt embraſée,
Et je voudrois ſavoir enfin ſi l'Eliſée
Vaut mieux que nos Jardins Anglois.

PLUTON.

N'en doute point : il a tout ce qui peut ſéduire ;

Et moi-même bientôt je prétends t'y conduire
Avec les Ombres que voilà.

ATROPOS.

Trois Ombres encore ſont-là
Qui demandent Haller.

HALLER.

Les appercevant dans la Couliſſe & s'élançant dans leurs bras.

Ah ! ce ſont mes Epouſes.

Ces trois Ombres vêtues de blanc, commencent une danſe agréable autour de Haller, & lui mettent chacune ſur la tête une Couronne de Myrthe entremêlée de Laurier.

APOLLON.

Les Arts m'ont ſuivi dans ces lieux
Avant que de fouler les riantes pelouſes
De l'aſyle des bienheureux.

(*A Pluton*).

Permets qu'ils te rendent hommage,
Et qu'au moins dans leurs nobles jeux,
De ma reconnoiſſance ils te tracent l'image.

Les Arts ſe mêlent aux trois Ombres heureuſes, & continuent le Ballet qui termine la Piece.

FIN.

PIECES
DÉTACHÉES.

EPITRE
D'UN CURÉ ANGLOIS,
AUX ÉDITEURS DE VOLTAIRE.

POUR dix & ſept livres (1) ſterling,
Eh quoi ! j'aurai l'Œuvre complette
De ce Philoſophe-Poëte,
Qui ſurpaſſa Pope & Fielding !
Ah ! vraiment j'en ferai l'emplette.
Il faut qu'en cet âge éclairé,
Tout Miniſtre des Cieux s'éclaire,
Et je crois qu'un ſage Curé
Doit lire plus que ſon Breviaire.
Il faut que doux & tolérant,
Il ſoit l'ami, non le tyran
Du pécheur qui s'obſtine à vivre
Au ſein de l'irréligion,
Qui, toujours plus foible, ſe livre
A l'aimable tentation,
Dont le charme fatal l'enyvre.

(1) Le prix de l'Edition *in*-8°. eſt de quinze louis : dix & ſept livres ſterling font un peu plus que cette ſomme ; mais un Poete n'eſt pas obligé de calculer auſſi rigoureuſement qu'un Banquier.

Quels troubles n'ont pas excités
En Angleterre comme en France
Le fanatifme & l'ignorance,
Couple affreux, monftres déteftés,
Qui dans le fein de l'innocence
Plongent leurs fers enfanglantés ?
S'il fe trouve encor des Garaffes
Parmi les Prêtres d'un Dieu bon,
Loin de fuivre jamais leurs traces,
Je veux imiter Fénélon.
Trop sûr que la chair eft fragile,
Ce Prélat, des plus indulgens,
En l'honneur du faint Evangile
Ne faifoit point tuer les gens :
De fa douce philofophie
Voltaire fut l'Apôtre ardent ;
Il s'eft montré même fouvent
Verfé dans la Théologie.
Clarke, (1) plus dignement que lui
A-t-il parlé de ce grand Être
Qui de l'Orphelin eft l'appui
Et des Rois le Juge & le Maître ?
Je fais qu'on l'a par fois traité
D'Écrivain impie & frivole,
Lui, (ce fait n'eft plus contefté)
Qui mieux que l'Ange de l'Ecole,

(1) Auteur d'un Ouvrage célebre fur l'exiftence de Dieu.

A défini la Trinité (1).
Interpréte de la ſageſſe,
Alors qu'il traduit Salomon,
Je ne ferai point de Sermon
Sans y mêler avec adreſſe,
Ces intéreſſantes leçons
Qu'embellit des plus nobles ſons
Sa Poéſie enchantereſſe.
Sur ces mortels dont le cœur brut
Eſt ſi difficile à réduire,
Et que pourtant j'aime à conduire
Dans l'étroit chemin du ſalut,
Quel zele! quel brûlant délire!
Quels tranſports! quels ſaints mouvemens!
Fera naître en certains momens
L'Acte deuxieme de Zaïre!
S'il en eſt dont le ſouvenir
Ennemi de toute indulgence,
Se plaiſe à tramer, à nourrir
Quelque noir projet de vengeance,
Pourront-ils, quand le fier Guſman
Pardonne au Rival qui l'abhore,
Pourront-ils écouter encore
La voix de leur reſſentiment?

---

(1) La puiſſance, l'amour avec l'intelligence,
Unis & diviſés, compoſent ſon eſſence.
HENRIADE, chant 10.

A l'aſpect du remord ſincere
Et du ſublime repentir
D'un frere prêt à ſe punir
De l'horrible meurtre d'un frere,
S'il eſt encor quelque Nemours,
Amant de quelque Adélaïde,
Quel mortel, lâche parricide,
Embrâſé des mêmes amours,
Quel mortel, pour trancher ſes jours,
Ira mendier le ſecours
D'une main vénale ou perfide?
O combien aux Écrits charmans
Du plus aimable des Génies,
Combien mes Ouailles chéries
Devront d'agréables momens!
Il ſera leur code & leur guide:
Le ſoir, pour les déſennuyer
D'un travail ſouvent inſipide,
Au coin de mon humble foyer
Je leur lirai le bon Candide;
Le bon Zadig aura ſon tour:
Nous y verrons que l'Être auguſte,
Le ſeul digne de notre amour,
N'abandonne jamais le juſte:
De-là nous livrant au ſommeil
Le cœur tout plein de ſon image,
Dès que les chevaux du Soleil,
Quittant des Mers l'humide plage,

Viendront à l'Orient vermeil
S'ouvrir un radieux paſſage,
Nous irons de notre réveil
Lui préſenter le pur hommage.
  Aſſez long-tems je fus épris
De la Littérature grecque,
De Rome & de ſes beaux Eſprits;
J'ai Sophocle, Homere, Sénéque,
Que ſouvent je lis & relis,
Mais votre Auteur, à mon avis,
Vaut toute ma Bibliothéque,
Et je n'aurois point ſes Écrits!
Je les aurai, je le répéte:
Pour dix & ſept livres ſterling,
Oui, certes, je ferai l'emplette
De ce Philoſophe-Poëte,
Qui ſurpaſſa Pope & Fielding.

LES COURONNES,

ALLÉGORIE.

SUR le ſommet du mont ſacré,
Non loin de la ſource limpide,
D'où coule l'onde Aganippide,
S'éleve un Temple révéré:
C'eſt-là que les doctes Armides,

Qu'entoure un nuage d'encens,
Sur un Autel, où des ſerpens
Croiſent leurs aiguillons perfides;
Rangent en vertes piramides
Des Couronnes pour les talens,
Couronnes qu'en certains momens
Dévorent les regards avides
De mille rivaux différens.
Il en eſt que Flore a treſſées
Avec les roſes du Printems;
D'autres brillent entrelacées
De violettes, de penſées,
De lauriers, de lys éclatans.
Chez les Muſes & chez les Graces,
Dont les zéphirs ſuivent les traces,
Il eſt des fleurs dans tous les tems.
Là, tout mortel dont le génie
Cher aux Filles de l'harmonie,
A cadancé d'heureux accords,
Sur un fauteuil rival des trones,
Obtient une de ces Couronnes,
Pour prix de ſes nobles efforts.
Il en eſt même pour l'envie
Et pour tout rimeur clandeſtin,
Du monſtre ſectateur impie;
Et celles-ci, j'en ſuis certain,
Sont de chardons mêlés d'ortie;
Mais le nom de cette furie

Eſt aſſez triſte à prononcer,
Dira-t-on, votre allégorie
Ne pouvoit-elle s'en paſſer?
Hélas! on la voit ſe gliſſer
Dans la meilleure Compagnie;
Elle eſt à la Ville, à la Cour,
Et la choſe eſt facile à croire;
Mais ſon véritable ſéjour
Eſt ſur-tout celui de la gloire.
Ah! je l'ai nommée à regret;
Mes amis, oublions-là vîte,
Elle entre un peu dans mon ſujet,
Et voilà pourquoi je la cite.

Deux Abbés, des Muſes chéris,
Venoient de paſſer l'onde noire;
Le Dieu du Temple de Mémoire
Pleuroit encor ces favoris:
Pour les remplacer au Parnaſſe
Deux concurrens furent élus,
Tout le Pinde les avoit lus,
Il ne put blâmer leur audace.
L'un, émule de Crébillon,
En vers avoués d'Apollon,
Et compoſés ſous ſes auſpices,
A peint des plus vives couleurs
De Lanaſſa (1) les ſacrifices,

(1) Nom de famille de la veuve du Malabar.

Et d'Hipermneſtre les malheurs.
Le Roi de la Cour Poétique
Fit couronner ſon front tragique
De ces lauriers verds & ſanglans,
Qui pour les Maîtres de la ſcène,
Croiſſent depuis quelques mille ans
Dans les Jardins de Melpomene.
  Dans plus d'un agréable écrit,
Où la raiſon eſt embellie,
L'autre a fait revivre l'eſprit
De l'antique Chevalerie :
Par les Amours, ſur tous les tons,
Sa lyre facile eſt montée ;
Toujours divers, c'eſt le Protée
Des modernes Anacréons.
Pour prix de ſes métamorphoſes,
Et d'un mérite reconnu,
Il eut la couronne de roſes,
Et fut à ſouper retenu.
Ce fut Monſieur l'Abbé Virgile,
Qui leur diſtribua ces dons ;
Et la couronne de chardons
Fut pour Monſieur l'Abbé Zoïle.



LE PALAIS DE MELPOMENE,

ALLÉGORIE.

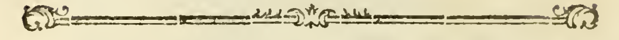
CHEZ un peuple ami des talens,
Autrefois d'un palais auguſte
Theſpis jetta les fondemens;
Depuis on y plaça ſon buſte.
Artiſtes plus audacieux,
Eſchile, Sophocle, Euripide,
Eleverent juſques aux Cieux
Ce noble édifice ou des Dieux
La ſainte Majeſté réſide.
Des barbares en peu de tems
Démolirent tous ſes portiques,
Et de leurs débris magnifiques
Couvrirent la poudre des champs.
Sous le beau ciel de l'Auſonie,
Lorſqu'aux filles de l'harmonie
Octave eut accordé la paix;
Les Romains eurent quelque envie
De relever ce vieux Palais;
Leur maniere étoit fort correcte,
Mais pour bâtir ce n'eſt pas tout,
Ils n'en purent venir à bout
Faute d'un habile Architecte.
François, vous fûtes plus heureux:

Déja le Palais merveilleux
Gissoit enterré sous les herbes ;
Corneille à neuf le rebâtit,
Et sur huit colonnes superbes
Sa main fierement l'affermit ;
Pour en relever la structure,
Racine aussi-tôt l'embellit
Des ornemens que lui fournit
Un art frere de la nature.
Sans cesse de ces deux rivaux
On fait de savans paralleles,
L'un, dit-on, n'eut point de modeles,
L'autre n'aura jamais d'égaux ;
Lequel faut-il que l'on préfere ?
Je n'en sais rien, sur ces débats
Si je prononce, c'est tout bas,
Pour ne point m'attirer d'affaire.
Du vieux Corneille, on en convient,
Les bases sont toujours solides,
Et l'œil avec peine parvient
Au faîte de ses pyramides ;
Racine est moins dans les hauteurs :
Mais d'après certains amateurs
Dont la sagesse me rassure,
Athalie & Britannicus
Sont des morceaux d'architecture
Que je trouve assez bien conçus.
Après Corneille, après Racine,

Le Palais parut un moment
Tout prêt à tomber en ruine,
Crébillon vint heureuſement.
D'un noir Démon farouche eſclave
Crebillon chargea l'architrave
Des plus ſanguinaires tableaux;
De meurtres toujours altérée,
L'horrible famille d'Atrée
Y revit ſous ſes durs pinceaux.
Non moins habile que nos peres
Voltaire agit tout autrement,
Pour rétablir le monument,
Il employa (1) l'ordre charmant
Qui des atours de ſes trois freres
Se compoſe agréablement,
Et s'embellit par les contraires;
On admira de ſes deſſeins
Et le génie & l'artifice,
Mais que ſes travaux furent vains!
Ne faut-il pas que tout périſſe?
Les Vandales, les Viſigoths
Abattirent l'aigle romaine,
Chers François, il eſt des fléaux
Plus dangéreux pour Melpomene,

(1) L'Auteur déſigne ici l'ordre compoſite qui emprunte les beautés du dorique, du corinthien, de l'ionien, & qui toutefois eſt un ordre à part.

Dieux ! combien d'Attila nouveaux
Veulent envahir ſon domaine !
Voyez, voyez, de toutes parts
S'avancer leurs troupes bizarres......
Mes amis, craignez les Barbares,
Ils ſont déja ſur vos remparts.



QUESTIONS D'UN HOMME

QUI VEUT LE BIEN.

Le riche fier de ſa dépenſe,
Du haut de ſon char faſtueux,
Inſulte à l'homme vertueux
Fier de ſon honnéte indigence ;
Ne faudroit-il pas, ſi l'on penſe
A corriger un tel abus,
Que nos modernes Lucullus
Bornaſſent à leurs revenus
Leur magnifique extravagance ?
Et que Meſſieurs les Parvenus
Euſſent un peu moins d'arrogance ?
Lorſqu'en un réduit clandeſtin
Où ſe plaît le Dieu des Orgies,
Aux vives lueurs des bougies,
On noye à loiſir ſon chagrin
Dans le nectar & l'ambroiſie,
Aſſez promptement on oublie

Que la veuve, que l'orphelin,
Peuvent ne point avoir de pain
Pour ſoutenir leur triſte vie.
Ne faudroit-il pas, le matin
Où l'on a toute ſa mémoire,
Leur tendre une indulgente main,
Et qu'après le plaiſir de boire
On goûtât celui d'être humain?
  Conſumés d'éternelles flammes,
Les Céladons, les Amadis,
Sans eſpoir, adoroient leurs Dames;
Il n'eſt plus, comme au tems jadis,
Il n'eſt plus de ces nobles ames.
Fourbes, volages, indiſcrets,
Nos Meſſieurs vieillis dans le crime,
D'un ſexe aimable & qu'on opprime,
Trahiſſent les moindres ſecrets;
Avec nous ils ſont des modeles
Et de franchiſe & d'équité,
Ne ſeroit-ce qu'avec les belles
Qu'on peut manquer de probité?
  A l'impérieux Janſeniſme,
Burleſque tyran des eſprits,
Vient de ſuccéder, dans Paris,
Le ſuperbe & dur égoïſme
De lui-même toujours épris;
Mais ne ſeroit-il pas plus ſage
Que tout Narciſſe d'aujourd'hui

Eut moins de dédain pour autrui
Et put s'eſtimer davantage ?
Que vois-je ſur les flots amers ?
Un monſtre plus barbare encore :
A ſa voix l'empire des mers
Du ſang des hommes ſe colore.....
Je te reconnois, Dieu cruel,
Qui te plais à troubler la terre,
Implacable Dieu de la guerre,
Je vois ton glaive criminel,
J'entends le bruit de ton tonnerre.....
Qu'on vante les faits glorieux
De ces jeunes audacieux
Que tu pouſſes dans la carriere,
Soit : mais ne vaudroit-il pas mieux
Que l'on vit régner en tous lieux
La paix du bon Abbé Saint Pierre ?
De tems en tems à l'Opéra,
Sur le b mol & le b quarre,
S'éleve une guerre bizarre,
Qui plus qu'une autre durera,
Il eſt tel chef-d'œuvre lyrique
Qui pourroit de la république
Détruire à la fin le repos ;
Pour terminer en moins de mots
Cette querelle aſſez comique,
Par qui nos amphions nouveaux
Sont expoſés à la critique,

Ne ſeroit-il pas à propos
Qu'on apprît un peu de Muſique ?
  Mais c'eſt trop préſenter aux yeux
Des tableaux qui peuvent déplaire ;
Voyons l'empire littéraire,
Peut-être que tout y va mieux ;
Que dis-je ?... Des haines infâmes
Diviſent tous les beaux eſprits,
Et des Muſes les favoris
Se déteſtent comme des femmes.
A travers les nombreux ſifflets
Qu'autour d'eux le public fait bruire,
Ces Meſſieurs ardens à ſe nuire,
Dans mille éphémeres pamphlets,
Se diſputent un vain empire.....
D'où vient cette étrange fureur ?
S'ils pouvoient s'aimer davantage,
N'auroient-ils pas plus de bonheur,
Plus de gloire même en partage ?
Et ſur-tout, duſſé-je par eux
Me voir accablé d'épigrammes,
Ne faudroit-il pas que leurs Drames
Fuſſent un peu moins ténébreux ?

F I N.

